LE MAGAZINE ABSOLUMENT PRIVÉ POUR LUI

ISSN 0398-7361 10 F.

le CLUB mondial

Vente interdite aux mineurs.

SHERE HITE : LES HOMMES FONT MAL L'AMOUR

VALENTIN ET VALENTINE

LE P'TIT DOIGT DES CHINOIS

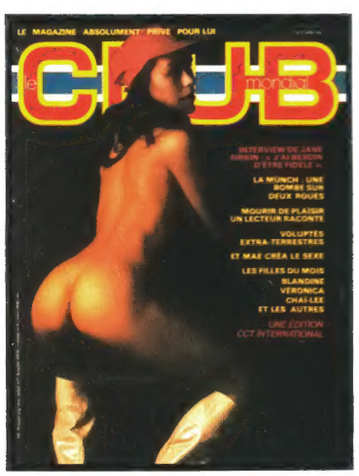
SIMBARI AU CRAZY

MARTHE, CIGALE, LIORA

UNE ÉDITION CCT INTERNATIONAL

Mensuel n° 14 - Janvier Février 1978 - Belgique FB 85 - Canada $ 1.75 - Allemagne DM 6 - Italie Lire 1800 - Autriche Sh. Aut. 50 - Pays Bas Fl 6.50 - Suisse F.S. 6.50

le CLUB mondial



Si vous n'avez pas lu les six premiers numéros de Club, vous ne savez pas ce qu'est le plaisir. Les plus belles créatures dans les décors les plus inattendus, les adresses des lieux de plaisir les plus raffinés, les nouvelles et les contes les plus suggestifs, l'humour le plus débridé : c'est ce que vous pouvez lire dans Club Mondial, le journal de la sexualité heureuse. Neuf numéros sont déjà à votre disposition. Vous pouvez les commander à :

CCT INTERNATIONAL
Tour Montparnasse -
33 avenue du Maine
75755 PARIS
Cedex 15 B.P. 161

FRANCE	10 F
ÉTRANGER	15 F

N° 1 ☐ N° 2 ☐ N° 3 ☐
N° 4 ☐ N° 5 ☐ N° 6 ☐
N° 7 ☐ N° 8 ☐ N° 9 ☐

Réglement à l'ordre de CCT International par :

Chèque bancaire ☐
Chèque postal ☐
Mandat Lettre ☐

NOM .....
ADRESSE .....
.....
.....
VILLE et N° Dépt. .....
.....
Pays *(si étranger)* .....
.....

le CLUB mondial NO 14

Volume II - JANVIER _ FÉVRIER 1978

SOMMAIRE

Rumeurs Roses par *Lydie Brown, Penelope Goodyear* et *Michèle Dulac*	4
L'enquête de Club	9
Les frissons d'Irène *par Louis Aris, Illustration Theinhardt*	10
Liora *photos Ed Alexander*	13
La tentation était trop belle *par Gérald Moreau Illustration Philippe Praquin*	20
La déviation Morane *par Gaëlle Kevin, Illustration Gabs*	24
Claudia	29
Shere Hite, sexiste hélas ! *par Isaure de Saint Pierre*	36
Hoovercraft *photos Peter Vann*	39
Cigale *photos Peter Flodquist*	43
La châtelaine avait les yeux verts *par Emmanuel Karven, Illustration Voss*	52
Marthe *photos Marie Espeus*	61
Valentin et Valentine *par Marcel Dutilleul, Illustration Lasnet*	68
British Follies *photos Peter Vann*	71
Lulette *photos Roy Brewington*	77
La Vengeance *par Robert Burns, Illustration François Garcin*	82
Simbari au Crazy	86
Le p'tit doigt des Chinois par *Dr. Valensin*	88
Josephine *photos Peter Flodquist*	90
Courrier	96

Le Club Mondial est une publication mensuelle de CCT International S.A. Bureau de Paris : Tour Montparnasse 33, avenue du Maine 75755 Paris Cedex 15. Tél. 538.72.30. La reproduction des textes, dessins et photographies publiés dans ce numéro est interdite. Ils sont la propriété exclusive de CCT International S.A. Directeur responsable de la publication : C. Chidiac. Rédaction : Dominique Loube, Popo de Féo. Responsable artistique : Jacques Philippe. Distribution : N.M.P.P. ; Dépôt légal : 4e trimestre 1976. Photocomposition : Graphelec, Paris. Imprimé en Hollande. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos publiés, qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La dinguerie des fêtes n'est bientôt qu'un doux souvenir. L'année nouvelle vous laisse augurer les aventures les plus folles, les amours les plus passionnées. Les amoureux seront réunis à la Saint Valentin et liront avec volupté les conseils de Marcel Dutilleul. Mais, nous vous proposons beaucoup d'autres lectures voluptueuses telles, l'histoire d'Irène qui se promène nue sous son manteau de fourrure, et le reportage excitant sur Shere Hite, auteur du fameux « Rapport Hite ». Vous pouvez parcourir les pages luxueuses de ce numéro au grè de vos humeurs et passer des soirées solitaires ou non en compagnie de Marthe, Joséphine et Liora. Amoureusement vôtre.

ABONNEMENTS — C.C.T. International
Tour Montparnasse - 33 Avenue du Maine 75755 PARIS
Cedex 15 - B.P. 161

12 numéros FRANCE 100 F
ÉTRANGER 150 F

Réglement à l'ordre de C. C. T. International par :
☐ **Chèque bancaire** ☐ **Chèque postal** ☐ **Mandat-lettre**

NOM_____
ADRESSE_____
VILLE et N° du DÉPt_____
Pays (si étranger)_____

RUMEURS ROSES

Livres

UNE FILLE POUR L'HIVER,
par Alain Leblanc,
Flammarion.
Un peu douce-amère, un peu mélancolique, cette fille pour l'hiver. C'est aussi une analyse juste, lucide (c'est pour ça qu'elle fait mal) et pudiquement désespérée de la fin d'un amour et d'une incompréhension. Bulle travaille, elle est monteuse, elle a vingt ans et elle aime Ludo. Elle a besoin de sécurité et de générosité, de parler, de donner, de faire, mais Ludo refuse tout. Tout lui paraît vain et dérisoire, avorté avant même d'être commencé. Il ne cherche plus, car il pense avoir déjà tout compris. Il se fuit en même temps que le roman qu'il porte en lui et qu'il n'écrira pas. Il fait l'amour sans en parler, avec une application obstinée, parfois glacée.
Désamour d'un couple qui ne s'est ni trouvé ni cherché et se désagrège ensuite doucement, sans histoires, sans remords mais sans joie, Ludo ayant peut-être plus perdu au jeu que Bulle, puisqu'il n'a plus, comme il le reconnaît, son intégrité.

L'AUTRE AMOUR,
par Michel Butel,
Mercure de France.
Voici un bouquin qui « marche un peu à côté de ses baskets », mais cela fait son charme. Sa maladresse lui garde intacte toute son insolence. Mal construit, mal ficelé, touffu, confus parfois, cet autre amour conserve l'émotion des esquisses et des œuvres de jeunesse, les moins « faites » et les plus sincères, les plus pataudes et les moins conventionnelles. Trois histoires en une, avec des décalages de lieux et de temps, trois personnages aux contours flous, noient un peu la trame de l'histoire. Ce qui reste : une voix ironique, tourmentée, criant dans les aigües ou se confiant sur un mode tendre et fou.

LA BARONNE STEEL *de Jim (Humanoïdes Associés)*
Tous les amateurs de bandes dessinées sadomasochistes (et le courrier nous a prouvé qu'ils étaient nombreux à Club) seront heureux de retrouver ici la terrible héroïne des « Bizarre Comix », la baronne Steel imaginée par ce mystérieux dessinateur, Jim, dont on sait peu de choses. Même son éditeur ne le connut jamais et le publia par l'intermédiaire d'un amateur genevois. Ces premiers épisodes, publiés en 1954 et perdus ensuite, purent être réédités grâce à des collections privées. Récits présentés sous forme de courts épisodes illustrés plus que vraies bandes dessinées, l'œuvre de Jim nous enchante pour son charme rétro, son univers glacé, sa précision maniaque des mécanismes et des machineries. Les servantes et belles victimes de la redoutable baronne (il n'y a pas un personnage masculin) deviennent meubles, accessoires, porte-manteaux ou informes paquets saucissonnés, au gré de la fantaisie la plus folle. Vêtements de cuir ou de fer, liens, chaînes, pilori, vierges de Nuremberg, robots-bourreaux se succèdent en un somptueux défilé.

TEMPLE AUX MIROIRS
d'Irina Ionesco et
Alain Robbe-Grillet
(Seghers)
La dernière création de cette grande photographe à laquelle nous avions déjà consacré un numéro de Club, a le fini et l'inquiétante beauté d'un univers factice et fabriqué. Le texte de Robbe-Grillet, davantage poème que commentaire, épouse exactement les photographies et l'on ne sait plus qui a donné naissance à quoi. Images et mots fondus, confondus dans la même beauté hiératique et glacée : élève au piano figée dans l'éternité d'un accord, fillette abandonnée en même temps que de vieux souliers, regard boudeur de l'enfant affublé en femme. Les clichés que je préfère, toujours, sont ceux où coulent les cheveux blonds d'Eve, la fille d'Irina, où s'exhibe le corps potelé de cette petite femme-enfant.

SADE
revue Obliques
(Editions Borderie)
Cette belle revue dirigée par Roger Borderie et consacrée tout à tour à des personnages tels que Strindberg, Genet, le peintre Bellmer, le mythique don Juan ou Artaud, rassemble aujourd'hui les plus beaux textex, les plus beaux dessins, peintures, gravures ou sculptu-

res consacrés à Sade. Le divin marquis dont le vrai visage n'est même pas parvenu jusqu'à nous et dont on sait seulement qu'étant enfant il avait un visage « si charmant que les dames s'arrêtaient pour le regarder... Ses mouvements étaient parfaitement gracieux, et sa voix harmonieuse avait des accents qui touchaient le cœur des femmes. » Mais à soixante-deux ans, Charles Nodier qui le vit à la prison de Sainte-Pélagie, en livre un portrait fort différent, parlant « d'une obésité énorme qui gênait assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'élégance ». Sade, le marquis érotomane, abîmé, mais dans son corps seulement, par la haine d'une société prude qui ne le comprenait pas, d'une belle-mère indignée et sans doute très sotte. Donation-Alphonse-François de Sade qui passa trente années de sa vie en prison ou à l'asile (il mourut à Charenton, mais certainement pas fou comme on voulut le faire croire), fut ensuite célébré par les plus grands écrivains et poètes : Bataille, Bartes, Bourgeade, Breton, Klossowski, Mandiargues, Paulhan, Paz et Robbe-Grillet. (*On peut trouver ce livre à la librairie Obliques, 58, rue de l'Hôtel-de-Ville, Paris 4ème*).

ANA NON
D'Agustin Gomez-Arcos
(*Stock*)
Voici le troisième roman de cet écrivain espagnol qui écrit en français, dans une langue magnifique d'ailleurs. *Ana Non* conte l'épopée d'Ana Païcha, vieille femme de soixante quinze ans, femme de la mer à laquelle la guerre civile a pris ses seules richesses : son mari et ses trois fils. Après avoir vécu trente mortelles années de solitude, de non-vie, *Ana Non* (*Ana* qui refuse) se met en route pour gagner à pied ce Nord lointain et effrayant où l'attend son dernier fils, prisonnier à vie. Voyage initiatique à travers une Espagne mythique et baroque en compagnie d'une vieille chienne, puis d'un poète mendiant. Elle apprend à dire son histoire et sa douleur, son indignation et sa haine quand elle contemple la vallée de Los Caïdos. Ce monument arrogant érigé à la mémoire de l'imbécillité et du fascisme. Qu'on se souvienne des mots du général Millau-Astray, « compagnon de masssacre du général Franco », qui clamait à Salamanque son cri de haine : « Mort à l'intelligence ! Vive la mort ! »
Voyage de mort de par une Espagne généreuse et dévastée, égoïste et meurtrie, saignée à blanc par la guerre.

LA STREGA
D'Eve Giannettini (*Pauvert*)
La strega, la sorcière, cru, réaliste, chaotique parfois, érotique souvent, ce premier roman d'une jeune femme de vingt huit ans (belle et blonde, ce qui ne gâte rien), ressemble un peu à une biographie. Ou du moins à un itinéraire personnel, depuis les bas-fonds de Marseille, les bars louches hantés par les maquereaux et les prostituées, les trafiquants et les mauvais garçons, jusqu'aux abîmes plus dangereux et plus grisants de la drogue.

ETRE UNE FEMME
d'Anaïs Nin (*Stock*)
Anaïs Nin, voyageuse passionnée, féministe souriante, convaincue, mais non enragée, amie d'Henry Miller, a rassemblé de son vivant cet ensemble d'articles ou d'interviews publiés dans différents magazines américains et français. Comme tous les précurseurs, Anaïs Nin dut payer le tribut du silence : ce ne fut que dans les dernières années de sa vie que les Etats Unis la découvrirent, grâce à son Journal. Grâce aussi à sa vision de la femme nouvelle (une femme libérée, mais non pas sexiste), de l'homme nouveau (un homme qui aurait le droit de pleurer et ne jouerait pas toujours au mâle invulnérable). Essais, entretiens, récits de voyages, souvenirs littéraires, portraits de femmes : Lou Andréas-Salomé, compagne du grand philosophe Friedrich Nietzsche, de l'écrivain Paul Ree, puis du poète Rainer Maria Rilke ; portrait aussi de Romaine Goddard Brooks, l'amante de Nathalie Clifford Barney ; analyse de l'œuvre théâtrale de D.H. Lawrence,

l'auteur de *L'amant de Lady Chatterley,* mais aussi de pièces moins connues que ce roman scandaleux : *La belle fille, L'homme marié* ou *Le Vendredi soir d'un mineur.* Un patchwork coloré et charmant.

NOUVEAU MARI POUR JACKIE
A New York, les marieurs prétendent que Jacqueline Kennedy-Onassis a jeté son dévolu sur un troisième mari. Il s'agirait cette fois-ci de Peter Hamill, 42 ans, grand reporter du New York Daily News et ancien petit ami de la comédienne Shirley Mac Laine. Une information à suivre et peut-être des brouilles et des réconciliations fracassantes en perspective ?

LE JOURNAL DU SYMBOLISME
De Robert L. Delevoy
(Skira, Fammarion)
A tout seigneur tout honneur ! Commençons donc par ce superbe livre d'art consacré à l'école des peintres symbolistes. 245 pages merveilleusement illustrées de très belles reproductions : des peintures de Gabriel Rossetti (jeunes filles pensives et mélancoliques aux lèvres très ourlées, exactement semblables au modèle vivant du peintre Jane Morris) ; des belles désincarnées nées sous le pinceau d'Edward Burne-Jones ou des prêtresses diaboliques imaginées par Gustave Moreau ; les créatures fantastiques issues des cauchemars de Max Klinger ou des hantises d'Odilon Redon. Il scintille, il clignote, il affole, il jette ses feux barbares ou ses teintes suaves, ce livre qui nous plonge dans l'enchantement d'une peinture longtemps décriée, aujourd'hui retrouvée. Le texte, un travail de compilation énorme, d'une précision presque maniaque et qui donne le vertige, s'adresse plus aux érudits qu'aux simples amoureux du Symbolisme. Il est heureusement émaillé de citations, de lettres, de ravissants poèmes.

Lieux humides

On ne s'amuse pas qu'à Paris: La province aussi regorge de lieux humides consacrés au plaisir, restaurants, bars et cabarets.

LE PETIT CLUB
à Nantes
1, rue de l'Heronnière
Au premier étage de ce cabaret discret et intime, ouvert jusqu'à deux heures du matin, de très belles douces et savantes s'effeuillent entièrement pour un public mâle en majeure partie. A noter que les strip-teases intégraux sont rares en province et d'habitude remplacés par des numéros de travestis, monotones (on ne voit plus que cela), clinquants et faux à hurler.

LE CLUB 94
à Grenoble
94, cours Jean-Jaurès
Dans ce club que la jolie Nadia mène avec une douce main de fer et qu'elle a su rendre sombre, tamisé et chaleureux à souhait, les strip-teases sont également intégraux et réellement excitants. Les filles semblent convaincues et enthousiastes.

LA GALERIE
à Nantes
9, rue Franklin
Tous les spectacles de travestis ne sont tout de même pas obligatoirement ennuyeux, comme le prouve Galerie, bar, dancing et cabaret. Les numéros sont « gais » (spécialité oblige !) enlevés, drôles (très drôles même) tout cela dans une ambiance rendue assez lascive par les nombreux homosexuels qui se rencontrent là. Mais on n'y est pas racistes et tout le monde peut y passer une soirée très agréable !

LE NEW AMBASSY
à Dijon
61, rue de la Liberté
Réservé de préférence à une clientèle jeune, dragueuse et débordante de belle santé, cette boîte par ailleurs assez élégante, est le rendez-vous de toute la jeunesse dorée de Dijon. La musique est bonne, les rencontres excellentes et la piste de danse si petite qu'elle favorise toute sorte de prises de contact...

LE CLUB 21
à Dijon
à l'angle du Bd Sévigné et de la rue Albert Rémy.
C'est sans doute le meilleur night club de Dijon. Simone la gérante et Florence, la blonde barmaid, y sont évidemment pour quelque chose, car la réception est agréable chaleureuse même. Deux salles, un bar, de très belles hôtesses et des strip-teaseuses fort agréables aussi, font du Club 21 un endroit de détente et de plaisir, favorable aux rencontres mais aussi aux bonnes soirées en couples.

LE MAYERLING
à Bordeaux
22, rue Dumonteuil
Un couple, Katty la blonde et son mari Alain, anime ce haut lieu de l'échangisme bordelais. Décidément, on n'est pas si puritain que ça en province ! Confortable, paisible et propice aux rencontres et aux échanges, ce club devient une fois par mois le théâtre de soirées parfois très « hard », organisées par le club « Communications 2000 ». A voir, c'est étonnant !

Sexechos

L'HOMME AU SEXE DE BOIS !
Que ce pauvre étudiant de vingt ans, émasculé au couteau le 14 septembre dernier en Caroline du sud (USA) par un mari jaloux, me pardonne ce jeu de mots un peu douteux ! Mais, puisque l'opération a

LE COUPEUR DE FEMMES
Rassurez-vous, il ne s'agit pas de quelque fou sadique, mais d'un de nos lecteurs qui, inspiré (il a raison !) par nos belles créatures peu vêtues, les découpe, les scinde en multiples fragments et en use comme d'une mosaïque de verre, assemblant ensuite en un savant hasard un véritable puzzle de nudités. Il propose à tous les lecteurs de Club de leur réaliser à la commande (on peut même choisir la fille que l'on préfère) et moyennant finance, évidemment, des portes, des tableaux, des paravents de papier. Si cela vous intéresse, écrivez à Claude Charmeux, 25, chemin de la Butte, 31400 Toulouse.

réussi et qu'il est sauvé, cette dramatique histoire se termine plutôt bien. Les chirurgiens d'Atlanta et surtout le docteur Luis Vasconez, ont réussi une extraordinaire opération : il fallait recoudre les veines, les artères, les corps spongieux et caverneux ainsi que les muscles du pénis. Apparemment, tout s'est bien passé et le docteur Vasconez a l'espoir que son malheureux client sera encore capable de nouvelles prouesses sexuelles, mais l'agression l'aura sans doute rendu prudent...

FEMMES, CANCER ET CONTRACEPTION

Le professeur Léon Schwartzenberg, médecin à l'hôpital Paul-Brousse de Villejuif et cancérologue fameux, part en guerre contre ce bruit « scandaleux » prétendant qu'il y aurait un rapport entre pillule et cancer. Il va plus loin : le risque de cancer de l'utérus diminue chez les femmes pratiquant la contraception, mieux suivies que les autres et qui peuvent donc être traitées préventivement.

Disques

ISAAC HAYES
New Horizon
Polydor
Voici un disque plutôt classique dont l'enregistrement est parfait. Le chanteur a une très belle voix, un véritable baume pour cœur solitaire. mais rien ne vous empêche de l'écouter tendrement pelotonné contre une jeune fille à la peau douce et aux yeux prometteurs. Isaac Hayes saura la convaincre que vous avez peut-être d'autres talents.

BOZ SCAGGS
Down two then Left.
CBS
Son premier 33 tours était un très bon disque. J'attendais avec impatience la sortie du deuxième, mais hélas c'est une petite déception. je trouve le premier bien meilleur. mais le style est le même, « Down two then left » ne dépareillera pas votre discothèque.

PATSY GALLANT
Are you ready for love
Pathé Marconi
Avec ce disque je dis oui tout de suite, et je fonce. Il y a entre autre un tube que vous aimez tous : New York to L.A., chantée par cette fille si belle et à la voix si tendre. Elle me fait rêver, et vous ?

DRAW THE LINE
Aerosmith CBS
De quoi enchanter les jeunes lecteurs de Club, la musique est entrainante pour danser. Et rien n'est plus excitant qu'une bonne musique, les idées viennent toutes seules en regardant onduler une créature de rêve à portée de mains.

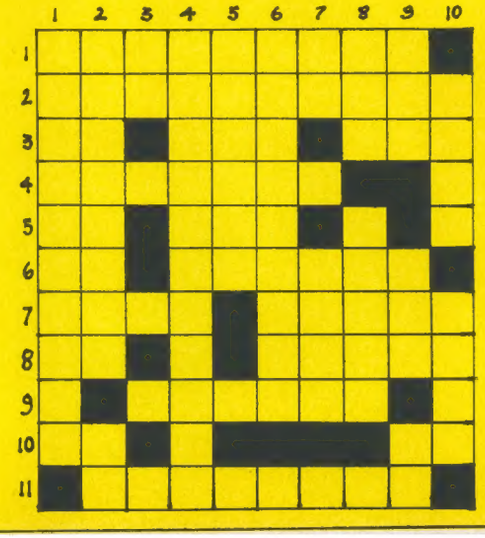
QUEEN
News of the world
Pathé Marconi
N'écoutez ce disque avec deux jeunes filles que si vous êtes très sur de vous. Sinon vous aurez des surprises. Ou alors écoutez le avant de l'acheter, même s'il y a beaucoup de monde. Les lecteurs de Club ne seront surement pas déçus par le rythme.

SATURDAY NIGHT FEVER
Polydor
C'est une superbe musique de film. Ce double album est particulièrement bien réalisé. L'écouter à deux équivaut presque à passer aux actes (vous savez de quoi je parle), surtout quand les basses se déchaînent pour vous caresser la colonne vertébrale.

LES MOTS CROISÉS ÉROTIQUES DE JEAN ANDRÉ DE MAIDEU.

Horizontalement :
1. Vos rêves le sont souvent. 2. Toujours tendre et langoureuse. 3. Préposition - poussa des clameurs / dans la foule. 4. Sous la robe de quelques gens de cour. 5. Fin de partie. Abrévation. 6. Symbole - Gardien anglais. 7. Début d'hémorragie / plis. 8. Consonnes, est parfois comique. 9. Certains bordels en sont. 10. Drame japonais - Note. 11. A toucher du bout des doigts.

Verticalement.
1. Dévora son membre. 2. Prix de vertu - langue. 3. Adverbe. 4. Du genre casse-noisette. 5. Protège du froid. 6. Produit par l'accouplement d'un mulâtre et d'une blanche. 7. Fin du cul / n'est pas toujours nocive. 8. Parfois salée / dangereux a l'arrière. 9. Sans domicile fixe - inauguré par Giscard / coutumes. 10. Choisie — permet de s'envoyer en l'air.



Solutions page 98

ange bastiani

Victor-Marie Lepage est mort. Bien entendu, hormis quelques uns de ses intimes, personne ne connaissait Victor-Marie Lepage et sa brutale disparition au cours de ce mois de Novembre n'affligera pas le grand public. Mais, si je vous dis qu'*Ange Bastiani* et *Lepage* n'étaient qu'une seule et même personne, vous conviendrez avec moi que cette mort ne laisse plus grand monde indifférent.

En effet, *Ange Bastiani* nous a hélas quitté à la suite d'une cruelle maladie et beaucoup de ses lecteurs fidèles ressentiront, n'en doutons pas, à défaut de véritable peine, du moins, un pesant sentiment de manque dans les mois et les années qui vont poursuivre leur implacable course sans lui. Car maintenant que le destin a frappé, nous privant d'un des auteurs dominants de notre temps, plus rien désormais ne sera pareil pour ceux qui, comme moi, assidus de littérature policière, n'auront plus le loisir de dévorer ses récits criants de vérité, palpitants, véritable peinture d'une certaine société contemporaine.

Né à Brest le 2 Décembre 1918, fils d'Arsène Lepage et de Denise Jullien, ce breton de naissance entama le début de sa carrière en suivant des études de Droit à Lyon. Se décidant à prendre la plume durant les sombres années de l'occupation, il sera journaliste un certain temps avant de se lancer dans la redoutable voie incertaine du roman.

En 1951, la chance ne daigne pas lui sourire car, les autorités françaises de l'époque sont pointilleuses — c'est le moins que l'on puisse dire — sur le plan de la censure. Les livres de Bastiani sont jugés pornographiques et le malheureux auteur se voit condamné pour outrage aux bonnes mœurs. Eh oui ! lecteurs de *Club,* il fut de ceux qui furent immolés pour qu'aujourd'hui vous puissiez feuilleter ces pages en toute sérénité.

Heureusement, *Ange Bastiani* fait partie de cette race d'hommes que l'adversité ne fait pas succomber. Entre les années 50 et 55, il publie dans la *Série Noire, - Arrête ton char Ben Hur, le Pain des Jules, des Immortelles pour Mademoiselle, Polka dans le Champ de Tir...* - Et, que ce soit sous le pseudonyme de *Raphaël* ou sous celui de *Bastiani,* sa véritable carrière est lancée. On l'édite aux *Presses de la Cité, -Le Maboul, Toutes griffes dehors, etc...* chez *Balland,* - la série des *Mauvais Lieux,* qu'ils soient de la Côte d'Azur, de Paris ou de ses environs.

Mais, pour retracer, à la fois le personnage et son œuvre, laissons parler un de ses plus anciens et fidèles amis.

Ô ironie de la vie, c'est au cours d'un cocktail en l'honneur du Grand Prix de la Littérature Policière que j'ai pu rencontrer *Michel Lebrun,* l'auteur du fameux ouvrage *Autoroute* paru aux Editions *J.C. Lattes,* œuvre percutante au rythme fou. *Bastiani-Lebrun,* 25 années d'amitié sans faille.

Club : Michel Lebrun, qui était *Ange Bastiani ?*

M.L. : A la base, Ange Bastiani était un romancier littéraire qui publiait sous le nom de Maurice Raphaël dans les années 47-50. Il a publié trois ou quatre excellents romans dont un qui s'appelait *Feu et Flamme,* paru chez *Denoël,* dont on avait parlé à l'époque au sujet du Prix Goncourt. C'était un livre assez extraordinaire en ce sens qu'il était écologique avant la lettre puisqu'il racontait comment un fumeur incendiait toute une forêt du Haut Var. Trente ans avant les autres, il avait écrit un roman catastrophe. Malheureusement, ses bouquins littéraires n'ont pas bénéficié d'un grand succès de public alors que la critique avait été unanime pour reconnaître la qualité de ces ouvrages. C'est alors qu'il s'est tourné vers le roman policier. Il lui fallait gagner sa vie.

A la Série Noire, il a publié des romans en argot toulonnais, - à l'époque, l'argot était à la mode et la Série Noire y était spécialisée, - car, bien que breton de naissance, *Ange* avait été élevé à Toulon et avait conservé un accent délicieux.

Ensuite, il a publié une cinquantaine de romans policiers chez divers éditeurs et, parallèlement à ses romans, tout un tas de guides sur la vie secrète de Paris, sur les mauvais lieux, les bistrots etc... Puis, il y a deux ou trois ans, il a écrit un bouquin énorme, *Le Grand Embouteillage,* qui racontait une histoire au cours de laquelle Paris était complètement bloqué. Un roman catastrophe, très très bon.

Ange était un grand travailleur, un type absolument charmant et un confrère admirable. Toujours prêt à aider les autres auteurs, il n'hésitait pas à leur présenter des éditeurs afin de les dépanner. A un moment, il a monté une collection policière en faisant appel à tous ses copains. C'était vraiment un homme d'une grande générosité. Il avait le sens de l'amitié.

Bastiani vivait beaucoup la nuit. Il était couche tard et lève tôt. Je crois qu'il travaillait régulièrement tous les matins de sept huit heures, jusqu'à midi. Ensuite, il partait faire ce qu'il appelait sa tournée des Grands Ducs, c'est-à-dire les bistrots de Saint Germain des Prés où il rencontrait les copains, discutait, mettait ses histoires au point.

Club : Quel était le personnage sur le plan psychologique?

M.L. : C'était un garçon qui avait souffert dans sa jeunesse et qui n'en faisait pas état. Il possèdait un grand contrôle sur lui même. Toujours gai en apparence, même au cours de ses derniers jours, alors qu'il se savait condamné. Je l'ai rencontré une semaine avant sa mort. Il était bouillonnant de projets et son fabuleux rire se manifestait encore. C'était un type fort... un type très bien.

Club : Quels étaient ses rapports avec les femmes ?

M.L. : On peut dire qu'il personnifiait le Don Juan type. Il séduisait toutes les femmes qu'il désirait pour s'en lasser aussitôt. Mais, chose étrange, les rares femmes qui ont poursuivi une liaison importante avec lui ont, pour la plupart, rencontré une fin tragique. J'en ai connu au moins trois qui ont été victimes de mort violente. Quelle conclusion tirer de ces malheurs ? Peut-être Bastiani avait-il la mort sur lui...

C'est elle qui, finalement, aura eu le dernier mot.

A moins que, comme je le crois, il suffise d'ouvrir un de ses livres pour qu'au-delà de son absence, il nous adresse un de ses clins d'œil amicaux accompagné de la tonitruance de son rire si vivant.

Adieu donc, Monsieur *Bastiani,* merci pour votre talent et vos fameux carnets secrets de *Club...*

L'ENQUÊTE DE CLUB

AVEZ-VOUS DES RECETTES APHRODISIAQUES ?

DANIEL 19 ANS ÉTUDIANT
Oui, je paye mes impôts, mes dettes et mes différentes pensions alimentaires et là je peux bander la conscience à l'aise.

DOMINIQUE, SANS PROFESSION 21 ANS
La meilleure recette aphrodisiaque pour moi c'est de faire l'amour en ne pensant surtout pas à la personne qui est couchée avec moi.

ROGER 32 ANS, CHAUFFEUR DE TAXI
J'ai des trucs auxquels je tiens : pas question de faire l'amour avec qui ne se parfume pas avec un parfum à base de musc et avec des femmes qui se rasent les aisselles.

FABRICE, 40 ANS MÉDECIN
Je me fais une cure de gélée royale. Radical. Ça a une action remarquable sur la fatigue et dans le cas d'amoindrissement sexuel. Il ne faut hésiter pas à entreprendre un traitement d'attaque. L'efficacité dépend de l'intégrité du produit.

GILLES, 27 ANS VENDEUR
Je me fais un steak roulé dans le poivre des deux côtés et j'ai le feu où je pense.

MICHEL 45 ANS, OPTICIEN
Mes recettes, c'est de ménager avant. Je dors, je ne bois pas, je ne fume pas en attendant le moment fatal pour être au mieux de ma forme.

MARTINE, 32 ANS, CONSEILLÈRE EN EXPORTATION
J'ai une recette bien à moi. Je ferme les lumières de mon studio, je me mets en faction derrière mes rideaux et je guette la fenêtre d'en face. Sur le coup de 22 heures, ça ne rate pas, il se passe toujours quelque chose et je suis voyeuse comme pas deux.

JULIE 21 ANS, SANS PROFESSION
Je fais des numéros de téléphone au hasard. J'adore tomber sur des voix inconnues. Ça m'excite.

BÉATRICE, 26 ANS MAQUILLEUSE
Je branche mon magnétophone à côté de l'oreiller quand je fais l'amour et de temps en temps je me repasse l'enregistrement. Ou alors je me passe des cassettes de musique militaire. Sambre et Meuse ça me fait monter au 7ème ciel à la vitesse du Concorde.

EVELYNE, 30 ANS SECRÉTAIRE
J'utilise une recette de ma grand-mère qui était une dame qui savait vivre au lit et heureuse. Ça s'appelle le cocktail incendiaire. Faites-le, vous comprendrez pourquoi. La boîte de jus de tomates, une cuillère à café de sel de céleri, 1/4 cuillère à café 4 épices, une demi-cuillère de poivre gris concassé et de muscade râpée. Agiter le flacon... et le bonhomme.

CHANTAL 24 ANS, MASSEUSE
Je prends un bain aphrodisiaque avec 50g de muscade concassée et 500g de romarin, sauge, origan, menthe que je laisse infuser douze heures. J'ajoute cent grammes de teinture de genièvre et de girofle et je fais couler un grand bain... pour deux. Une merveille...

Louis Aris

Les Frissons d'Irène

Irène attendait son amant riche et beau. Ce fut un jeune lycéen qui l'aborda. Pour une aventure dont elle ne pouvait en aucun cas deviner les conséquences... Ce qu'elle savait c'est qu'elle avait envie de lui, tout de suite.

Irène releva le col de son manteau de fourrure en soupirant. Le froid de l'hiver lui glaçait la peau. C'était toujours la même chose. John n'était pas là. Il ne serait plus jamais là.

Pourtant, elle avait tout fait. Chaque jour, elle l'attendait, complètement nue sous la fourrure, devant la Préfecture. Il n'arriverait donc jamais ?

Elle jeta de petits coups d'œils furtifs aux passants. Aucun ne lui plaisait. Ils marchaient très vite, pour rejoindre leur bureau, leur magasin, leur épouse. Elle était folle. Folle d'attendre John, un Américain blond, bien trop grand pour elle. Il mesurait près de deux mètres. A ses côtés, elle se sentait ridicule. Mais voilà, elle l'avait dans la peau. Malgré ses éternels retards, malgré son absence. Surtout après la scène de la veille.

Soudain, elle sursauta. Une main venait de se poser sur son épaule, effleurant son cou. La main, très fine, était glacée. Lentement, Irène se retourna. Un instant, elle fut tentée d'éclater de rire. C'était un gosse ! Un lycéen, sans doute. A peine dix-sept ans. Dix-huit, peut-être, mais c'était un maximum. L'envie de rire fit place à la colère. De quel droit se permettait-il ?

Il leva les yeux vers elle, de grands yeux très sombres, en partie masqués par les mèches folles de cheveux bruns qui lui tombaient sur le front. Elle dut s'avouer qu'il était beau. Très beau, même. Mais elle n'en voulait pas. Elle n'était pas comme ses amies, qui draguaient à la sortie des lycées. Elle avait près de trente-cinq ans. Seul un homme mûr comme John pouvait lui donner ce qu'elle exigeait : de l'amour, charnel, viril, jusqu'à l'épuisement. Son mari avait déjà trop à faire avec ses secrétaires...

Pendant quelques secondes, ils se dévisagèrent. Elle tenta de parler, pour montrer tout de suite son autorité. Les phrases trottaient dans sa tête. « Pour qui me prenez-vous ? Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Lâchez-moi, ou je vais chercher un agent ».

Un agent ! Quelle horreur ! Pour qu'il embarque à coups de matraque ce beau jeune homme à l'air si doux ?

Elle frissonna, sans savoir si c'était la crainte de le perdre déjà, ou le contact de la main glacée sur son cou.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Le Boul'Mich, s'il te plait, c'est où ?

Il se moquait d'elle ! Ce n'était pas possible, elle rêvait. Un gosse de l'âge de son fils, qui la tutoyait comme si elle avait seize ans, qui lui posait la main sur l'épaule pour lui demander un renseignement ! Elle se sentit défaillir, et, malgré elle, s'accrocha au bras qui se tendait pour la soutenir. C'était un bras musclé, plus fort qu'elle ne l'aurait supposé.

Elle le regarda bien en face. Il souriait, ingénu. Il n'avait pas l'air de se moquer, mais allez savoir, avec la nouvelle géné-

ration ! Une de ses amies avait été victime d'un gigolo d'à peine seize ans, qui lui jurait, avec de grands trémolos dans la voix, qu'il allait se suicider pour elle ! Le jour où elle lui avait signifié son congé, il l'avait menacé de faire un scandale devant chez elle, en plein seizième arrondissement ! Que pouvait-elle faire ? Elle avait payé, pour éviter d'avoir sa mort sur la conscience. Elle lui avait offert un séjour d'un mois au Pérou, pour l'aider à oublier sa peine. Il avait aussitôt revendu son billet. Trois jours plus tard, elle l'avait rencontré dans la rue, mais il avait fait semblant de ne pas la reconnaître.

Irène se mit à trembler. Si c'en était un, lui aussi ! S'il essayait de lui faire croire qu'on pouvait encore tomber amoureux fou d'elle ! Mais non, il était trop calme, trop innocent...

— Écoute, décide-toi, je n'ai pas que ça à faire ! Tu ne sais pas où ça se trouve ?

Et, voyant qu'elle ne répondait pas, il tourna les talons, en ajoutant :

— Pimbêche ! Tout ça parce que je t'ai pas invitée à aller en boîte !

Il allait partir, se perdre dans la foule ! Il fallait faire quelque chose !

— Attends !

Il continua, sans se retourner, accéléra le pas.

— Attends !

Elle se lança à sa poursuite, le prit par l'épaule. Si John la voyait ! Elle haussa les épaules : tant pis pour lui. Le lycéen se retourna, énervé.

— Que veux-tu ? demanda-t-il rudement.

— Je vais justement vers le Boulevard Saint-Michel, je peux t'accompagner, si tu veux.

Elle l'avait tutoyé spontanément et se sentit rougir. Se pouvait-il qu'il ne se rende pas compte de son âge ?

— Tu y as mis le temps ! laissa-t-il tomber.

— Ce n'est pas dans cette direction, dit-elle d'une toute petite voix.

Elle s'en voulut de cette voix-là. C'était idiot. Elle rêvait.

Docilement, le lycéen fit demi-tour. Il la prit par la taille, avec naturel.

— Marchons sur les quais, proposa-t-elle.

— Il fait froid, protesta-t-il.

— Tu es pressé ?

— Non... Enfin, si tu y tiens...

Ils descendirent vers le jardin du Port Saint-Bernard. Par ce temps, il n'y avait personne. Pas même un gardien. Ils étaient seuls, merveilleusement seuls. Mais elle ne savait pas comment engager la conversation. Se connaître ? Il allait lui rire au nez ! Qu'ont de commun un gamin à peine sorti de l'enfance, et une bourgeoise, championne d'équitation et de tennis, collectionnant les amants comme d'autres les timbres. Du moins, jusqu'à l'arrivée de John. Lui aussi était un collectionneur, pas de chance pour Irène. Elle était tombée folle amoureuse de lui. La veille, elle lui avait même proposé de divorcer pour l'épouser. Méchamment, John lui avait fait remarquer :

— Et qui paiera tes fourrures, tes robes, ta voiture ? Pour que tu puisses aguicher tous les mâles dans les soirées...

— Tu es ignoble ! Pas romantique pour un sou !

— Romantique ! avait-il crié avec son accent américain. Toutes les mêmes ! Elles veulent des fauves, des guerriers, des conquérants, des gagneurs, et romantiques en plus ! Tu es *crazy,* Irène !

Elle dut s'avouer qu'il avait raison, avec son cynisme. Le soir, elle avait bu pour oublier ses paroles. Il n'empêche qu'elle était revenue au-rendez vous aujourd'hui, sachant qu'il ne viendrait plus... Et comme d'habitude elle s'était déshabillée dans un café et avait déposé ses vêtements au pressing.

Oui, elle était romantique, à sa façon. Un romantisme moderne, débarrassé des préjugés, des conventions sociales. Un romantisme pour gens évolués.

Elle se serra plus fort contre le lycéen. Il accentua sa pression. Elle ne sut jamais comment leurs lèvres se collèrent. Ce fut un baiser maladroit, passionné, fou.

Il se détacha d'elle.

— Tu es belle.

Elle ferma les yeux, pendant qu'il l'embrassait de nouveau. C'était divin. Tout à fait sauvage. Cela changeait des hommes à la technique trop sûre qu'elle rencontrait d'habitude.

Il l'entraîna vers un banc, l'embrassa de nouveau. Elle sentit les mains glacées qui déboutonnaient le haut de son manteau. Elle voulut l'en empêcher. A tout prix, lui laisser croire...

Sa main arriva sur ses seins, les enveloppa, joua avec le téton. Il n'avait fait aucune remarque. Comme s'il était tout à fait naturel de se promener nue sous sa fourrure, sans soutien-gorge, sans même une culotte de dentelle. Heureusement, c'était du vison de première qualité, sinon elle serait morte de froid.

Puis, la main descendit le long de son corps, s'attarda sur la ligne généreuse des hanches, titilla le nombril.

— Tu es belle, répéta-t-il, la voix enrouée.

Elle soupira d'aise. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu ces mots-là, sincères, passionnés...

Brusquement, la main remonta vers la poitrine. Ses seins étaient fermes, haut plantés, plutôt petits. Juste de quoi remplir la main d'un lycéen.

— Tu as la peau douce, dit-il encore.

Elle voulut lui défaire le ceinturon, mais il se dégagea :

— Laisse-toi faire, poupée.

Poupée ! Elle rêvait.

Il s'agenouilla devant elle et passa la tête sous le vison, entre les jambes. D'abord, sa langue s'amusa le long des cuisses, aux abords de la vulve, avec tendresse. Il semblait prendre plaisir à la sentir se contracter sous la caresse.

Soudain, il enfonça la tête plus profondément. Le froid s'engouffra sur sa chair. La langue devint plus insistante, plus précise ; les mains, déchaînées, volaient sur les fesses, pétrissant la chair comme s'il se fut agi d'une pâte à pain.

La tête penchée en arrière sur le dossier du banc, elle se laissait faire. Si quelqu'un les surprenait dans cette position, c'était le scandale assuré. Cela lui était égal. Tout risquer, plutôt que d'abréger cet instant unique. Elle aimait se sentir chienne. Parfois, quand elle faisait l'amour avec un amant épuisé ou distrait, elle rêvait qu'un bataillon entier de soldats la prenait. Ils avaient les mains épaisses, la peau rude, les gestes brutaux. Ils la traitaient comme une femme de bas étage, elle, fille de général, épouse d'un gros industriel ! Mais était-ce sa faute si son mari ne pensait qu'à ses affaires et à ses secrétaires ? Elle avait tout tenté pour le séduire, pour le garder, pour allumer son désir. Il n'en voulait pas, et puis après !

Elle avait commencé à prendre un amant, un cadre commercial qui travaillait pour son mari. Trente ans, beau gosse. Tennis, planche à voile le week-end, organisé par le Comité d'entreprise. Une jeune femme et deux enfants.

Mais jamais elle n'avait ressenti cette libération totale, cette impression de légèreté, comme en ce moment. La tête entre ses jambes, le lycéen s'activait davantage. Irène se sentit envahie de plaisir. La chaleur coulait dans son corps. Elle poussa un petit cri, haleta, hurla.

Effrayée, elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Il n'y avait personne, la nuit tombait.

Sous elle, le lycéen ne desserrait pas son étreinte. Au contraire. Il se démenait comme un fou, cherchant à extraire d'elle jusqu'à la dernière goutte de plaisir. Elle songea qu'elle ne connaissait même pas son prénom. Il se donnait déjà tant à elle, sans la connaître ! Elle lui caressa les cheveux et referma les yeux. C'était bon. Il l'aimait pour elle-même, d'un désir total. Il ignorait qu'elle habitait un appartement de quatre cents mètres carré avenue Foch, qu'elle tutoyait des sénateurs. Un ministre important était son ami d'enfance. Les gens de la meilleure société l'invitaient dans des soirées huppées, où elle s'ennuyait à mourir. On

suite page 60

LIORA

photos Ed Alexander

La tentation était trop belle

par Gérald Moreau

Elle est mince, pas très grande, très... très bien faite dans son pantalon en je ne sais quoi qui la moule diablement. Elle possède de grands yeux qui pourraient paraître naïfs et qui sont d'un beau gris-vert d'océan colèrique. Sa bouche est jolie, surtout lorsqu'elle sourit. A peine fardé, son visage ovale, encadré d'un casque de cheveux blond vénitien est fin, exempt de la moindre vulgarité. Des reliquats d'accent de son Lot natal émaillent sa diction calme et, lorsque nous sommes entrés dans ce bar des Champs Elysées pour... parler, personne, j'en suis certain, ne s'est douté que ce « joli petit lot » est... un tapin.

On se regarde, elle sourit, je lui tends du feu. Elle aspire un peu de fumée et hoche la tête.

Elle : Alors ?

Club : On se dit tout ?

Elle : On est venu pour ça, non ?

Club : Ça vous ennuie si on remonte dans le temps ?

Elle : Le temps ?

Club : L'enfance.

Elle : Sourire... Vous êtes psychiâtre ?

Club : Certains de nos lecteurs le sont sans doute. Cela peut les intéresser.

Elle : Rire... Va pour l'enfance.

Club : Quel est votre plus lointain souvenir ?

Elle : Hou lala ! Je sais pas, moi... Je m'attendais plutôt à des questions... — geste de la main —

Club : Nous y viendrons.

Elle : Je sais pas... peut-être un truc de vendanges.

Club : Vendanges ?

Elle : Le vin de Cahors, vous connaissez ?

Club : Plutôt, oui.

Elle : Eh ben, c'est ça, mon plus vieux souvenir. Pleins de mômes dans les vignes. Un dur boulot, mais on rigolait bien. C'était un peu la fête.

Club : Avec vos parents ?

Elle : Oh non. Mon père foutait rien et ma mère travaillait chez un type qui faisait du foie gras.

Club : Il était malade, votre père.

Elle : Grimace... Presque tous les matins... quand il avait la gueule de bois. En dehors de ça, il était assez drôle... Quelquefois. Mais, j'ai pas eu une enfance malheureuse, si c'est ça que vous voulez savoir.

Club : On parle de la première fois ?

Elle : Haussement de sourcils... La première fois que... Ah ! nous y voilà. Bon d'accord. J'avais dix sept ans.

Club : Cela s'est passé comment ?

Elle : Oh, à la sortie d'une boîte de Cahors. C'était un gars plus vieux que moi. Un type que j'avais déjà vu plusieurs fois et qui me plaisait assez. J'avais un peu bu et dansé comme une folle. Des Jerks. Le gars, il s'appelait Bernard et il avait une voiture. Une vieille Floride ou une Caravelle, je sais plus.

Club : C'est la voiture qui vous a décidée ?

Elle : Bien sûr que non. D'ailleurs, en montant dedans, je savais pas encore. Mais le type me plaisait bien. Il devait seulement me ramener à la maison. Quinze kilomètres. C'est long, quand on roule doucement. On a bavardé. Enfin, surtout lui. Moi, j'étais un peu partie et puis j'avais sommeil. Quand il s'est arrêté, j'ai pas tout de suite compris qu'on était dans un chemin creux. Là, il m'a embrassée et j'ai laissé faire parce que c'était pas désagréable et que je croyais que ça suffirait.

Club : Et ça n'a pas suffi.

Elle : Eh non. Il a commencé à me tripoter un peu partout et, comme c'était la mode du mini et qu'on était en plein mois d'Août je n'étais pas chargée en vêtements. Au début, ça m'a un peu agacée mais j'ai laissé faire. Il était plutôt doué. Et le temps a passé et je me suis excitée.

Club : Tout ça dans la voiture ?

Elle : C'est ça, dans la voiture. C'était pas confortable, mais comme je n'avais jamais fait ça dans un lit non plus, j'ai pas pu voir la différence. Je me rappelle que c'était plutôt douloureux... au début. Même après d'ailleurs. Ça m'a rien fait de fantastique, j'étais seulement énervée. Et puis, je pensais que ça pouvait être dangereux. Mais j'ai rien osé dire. C'est surtout après. Pendant plusieurs jours, j'ai pensé qu'à ça. J'avais peur d'être enceinte. — Rire — C'était pas pour cette fois. J'ai revu Bernard plusieurs fois, mais on n'a plus jamais fait ça.

Club : Il y en a eu d'autres, à cette époque ?

Elle : Oui, un autre, un peu plus tard. Celui là, c'était mieux et puis, j'avais pris mes précautions, j'avais plus peur.

Club : Toujours dans le Lot ?

Elle : Toujours. J'y suis restée jusqu'à mon C.A.P. d'aide comptable.

Club : Et après ?

Elle : Après, je suis montée à Paris. Il fallait que je trouve du boulot... A Paris, j'ai trouvé une chambre dans le neuvième. Rue Condorcet. Un cinquième sans ascenseur, un immeuble bourgeois, pas mal. J'ai collé du papier sur les murs et j'ai cousu des rideaux. C'était pas mal. Je travaillais dans une boîte de pièces mécaniques pour machines à outil. Un truc pas très marrant. Alors, forcément, quand un client de la maison m'a invitée à passer la soirée avec lui, j'ai sauté sur l'occasion. Restaurant et tout. Je me souviens plus le nom du restaurant, mais c'était un truc chic, avec un type en blanc qui ne s'occupait que des vins. J'ai trouvé ça terrible. Pour moi, Joël c'était le nom du gars qui me sortait — était une sorte de Prince Charmant. Il avait le billet de cent facile et un costume sur mesure. On a fini au Champagne dans une boîte où il fallait être connu pour entrer. Membre du club, quoi. Rien a voir avec la boîte de Cahors. Quand Joël m'a raccompagnée chez moi vers trois heures du matin, je me voyais déjà la reine de Paris.

Club : Le grand amour, Joël ?

Elle : Haussement d'épaule incertain. — Pour moi, ça aurait pu. Mais on a juste couché trois fois ensemble. C'était pas le type à s'attacher. Et puis, on s'est perdu de vue parce que j'ai changé de boulot. C'est après que je me suis mise à aller en boîte avec Irène. Une copine de travail. Elle était délurée et on s'est vite fait une bande de copains. C'est à ce moment que j'ai rencontré Patrice. Un représentant en matériel de Photocopie. Alors lui, ça été autre chose. Il faisait drôlement bien ça. C'est seulement avec lui que j'ai su ce que c'était vraiment. Notez que j'étais pas amoureuse. Mais alors !... Lui aussi, il allait dans les boîtes. Avec des copains à lui. Et puis, toujours Irène. Un jour, en plein boulot, elle m'a avoué le truc. C'est venu parce que je m'étonnais de ses vêtements. Elle était toujours habillée comme une princesse. Elle m'a dit que j'avais qu'à faire comme elle. C'était pas ce qu'on gagnait. Elle, elle se faisait des suppléments. Elle était belle et tous les types la voulaient. Alors, elle disait oui,

10

mais s'arrangeait toujours pour que les gars lui fassent un petit cadeau. De fil en aiguille, les types ont su et certains ont commencé à lui donner un peu d'argent. Oh, comme ça, par gentillesse. Mais le pli était pris et elle ne couchait plus gratuit.

Club : Quel effet cela vous a-t-il fait de savoir qu'elle se faisait payer ?

Elle : J'ai été tentée de ne pas y croire, mais elle tenait la preuve avec tous ses vêtements et ses bricoles. Je dois dire que ça m'a à moitié amusée et estomaquée.

Club : Et vous avez décidé d'en faire autant ?

Elle : Oh non ! Pas tout de suite. C'est venu presque par hasard. Un soir, dans une boîte, Irène m'a présenté un de ses amis. Un type d'une quarantaine d'années. Pas très beau, mais super habillé et plein de fric. Enfin, en apparence. Tout de suite, le bonhomme m'a draguée et ça m'a plutôt flattée parce qu'il avait une montre en or massif et un brillant au petit doigt. Et puis, il était vachement intelligent. Je voyais bien Irène rigoler en douce, mais je me suis dit que moi, le fric du type ne m'intéressait pas. Quand on s'est retrouvé tous les deux dans ma chambre, on a bu un peu de Whisky - j'en avais maintenant — et on s'est mis sur le lit à se bécoter comme deux collègiens. J'avoue que sur le moment, j'ai pas bien compris pourquoi il me sautait par dessus comme les autres. Pour la première fois, je me suis déshabillée toute seule et lui, toujours habillé, m'a regardé faire d'un drôle d'air un peu timide. J'en revenais pas qu'un type comme ça soit si godiche. Mais moi, vous comprenez, j'avais vraiment envie. Je me suis dit que ça allait venir, qu'il allait se décider.

Club : Et il ne s'est pas décidé ?

Elle : Si. Mais d'une drôle de façon. D'abord, il a éteint la lumière en me disant qu'il avait mal aux yeux. Quand il s'est mis dans le lit avec moi, il m'a prise dans ses bras et s'est mis à m'embrasser comme un fou. On aurait dit la grande passion. Moi, j'ai commencé à le tripoter, — j'avais appris à le faire — mais ça ne donnait rien. J'ai été terriblement surprise. Il en avait une toute petite et puis... enfin rien, quoi.

Club : Il était impuissant ?

Elle : C'est ça. Enfin presque. Parce qu'à force de le toucher, j'ai obtenu un résultat. Mais il était toujours... Il était mou, quoi.

Quand il est parti, il m'a remercié comme si je lui avais sauvé la vie et ce n'est qu'après son départ que j'ai vu les deux cent balles. Ils étaient pliés sur le lavabo que je cachais derrière un paravent.

Club : Et vous avez suivi les brisées d'Irène.

Elle : Mimique comique des lèvres. — Eh oui. Avouez que pour une première fois c'était encourageant.

Club : Ce... client est devenu un habitué ?

Elle : Ben oui. Mettez vous à sa place. J'obtenais des résultats et je riais pas de son problème. On en discutait même et ça le rassurait. Je crois aussi qu'il était vraiment amoureux de moi. D'ailleurs, j'en suis sûre, il m'a même demandé si je voudrais pas l'épouser.

Club : Et vous avez refusé ?

Elle : Vous rigolez, non ! Je me voyais pas passer ma vie à jouer les infirmières. Et puis, j'avais deux autres types qui me payaient aussi.

Club : Vous arrondissiez généreusement vos fins de mois ?

Elle : Suffisamment pour être aussi chic qu'Irène. Elle et moi, on se voyait moins. Elle avait quitté son boulot. C'est à ce moment que j'ai fait la connaissance de Thomas. Mais lui, il ne pouvait pas faire partie de ma clientèle. Fauché comme les blés. Un artiste. Un vrai. C'était bien, ce qu'il peignait. Un gars tout mignon, mince, les cheveux un peu longs et très gentil. Et ça été l'amour. Il avait une piaule minable du côté de la rue Custine avec un gros chat qui pissait partout. Heureusement, le matou est mort presque un an plus tard.

Club : Cela veut dire que vous avez vécu longtemps avec Thomas.

Elle : Plus de deux ans. Mais, entre temps, j'avais, moi aussi quitté mon travail et loué un studio confortable dans le huitième. Thomas peignait comme un fou et moi, je disais que je travaillais comme hôtesse d'accueil aux guichets d'Orly. Ça expliquait mes absences de la nuit. Comme la peinture de Thomas se vendait pas et qu'il pleurnichait chaque fois que je lui donnais du fric, j'ai fini par lui dire que j'avais trouvé un américain qui tenait une galerie à New-York. Résultat, je lui piquais quelques toiles contre suffisamment d'argent pour calmer sa fierté. Moi, j'allais toujours dans les boîtes ou les bars chics des Champs. Les barmen m'avaient repèrée et me drivaient la clientèle. Je leur filais des petites primes ou je couchais avec. Jusqu'au jour où Maurice, un de mes barmen m'a présenté un type. Là, j'ai cru tomber à la renverse tellement il était beau. Bref, ça à fait Tilt.

Club : L'amour ?

Elle : — Sourire — Mieux que ça. Ça a été terrible, j'en suis restée baba. Il était avec une autre fille un peu vulgaire. Mais j'ai fait bonne figure et j'ai même bavardé avec elle. Faut dire qu'elle ne paraissait pas jalouse. Il a plaqué la fille dans le bar et on est allé dans mon studio. Lui, je l'ai pas fait payer. Rire — D'ailleurs, ça m'aurait étonné qu'il le fasse. Je savais pas encore ce qu'il faisait comme boulot, mais j'ai vite compris.

Club : Proxénète ?

Elle : Comme vous dites. Le pire, c'est que ça m'a pas affolée. Au fond, je me doutais bien que ça m'arriverait un jour. Alors, puisque j'étais amoureuse de lui... J'ai plaqué Thomas en lui disant la vérité pour lui faire mal et le dégoûter de moi. Je voulais pas qu'il me regrette. Je sais pas ce qu'il est devenu, mais je crois pas qu'il ait réussi.

Avec l'autre, ça a tout de suite été la grande passion. Et ça dure encore. Bien sûr, il est pas fidèle, — rire — moi non plus du reste... Remarquez que dans un sens, on est fidèle l'un à l'autre. Et puis, je suis bien tombée. Il y a des filles qui se font régulièrement casser la figure par leur type. Lui, il est plutôt gentil. Bien sûr, on a quelquefois des mots, mais vous connaissez beaucoup de couples qui n'en ont pas ?

Club : Vous n'avez jamais fait le trottoir ?

Elle : Jamais. C'est idiot de faire le trottoir. Les boîtes, c'est plus confortable.

Club : Il serait fâché de savoir ce que vous faites en ce moment ?

Elle : Là, le reportage ?

Club : Oui.

Elle : Je sais pas. Peut-être. Mais vous savez, je fais quand même un peu ce que je veux.

Club : Vous êtes heureuse, alors.

Elle : Comme je sais pas la différence qu'il y a entre le bonheur et le malheur, je peux pas dire exactement. Mais, c'est plus agréable que d'aligner des chiffres dans un livre de comptabilité. Et puis, j'ai un manteau d'Hermine, un autre de vison, une garde robe fantastique, un studio bien placé, avec téléphone et chaine stéréo et des clients tout ce qu'il y a de correct, alors. J'ai aussi une voiture et, les week-end, Lui et moi on part quelquefois se ballader. L'été, c'est les pays chauds et la mer, même l'hiver, des fois, quand on est pas aux sports d'hiver.

Club : Avez vous l'impression d'être privilègiée ?

Elle : Privilègiée ? Pourquoi ? Ah, je vois, la traite des Blanches et tout... Vous savez, ça n'existe presque plus. Maintenant, les filles, c'est plus comme autrefois. Nos hommes non plus. Les maisons closes, c'est fini.

Club : Vous êtes riche ?

Elle : Riche, vous en avez de bonnes, vous ! Qu'est-ce que ça veut dire, riche. Je gagne bien ma vie.

Club : Qu'est-ce que c'est, bien gagner sa vie, dans ce métier ?

Elle : — Réticente, mais rieuse. — Vous allez rire, mais ça dépend des saisons et de plein de trucs.

Club : Mais encore ?

Elle : Bon... bon ! Disons qu'une fille consciencieuse peut se faire dans... Oh, mais c'est pas facile ! Ça dépend, je vous dis.

Club : Ça peut faire dans les... disons, trente mille par mois ?

Elle : — Sourire — Disons que ça peut faire ça.

Club : Votre homme et vous, c'est pour la vie ?

Elle : Qu'est-ce que vous croyez, au fond, on n'est pas différent des autres. Si on est bien avec un homme, il n'y a pas de raison d'en changer.

Club : Il vous laisserait le quitter ?

Elle : Allez savoir. C'est tellement bizarre, un homme.

Club : Question indiscrète : vous est-il arrivé d'éprouver du plaisir avec un de vos clients.

Elle : — Regard franc —. Je vais sans doute vous étonner, mais ça m'est arrivée assez souvent.

Club : Pourtant, le fait d'être payée pourrait redroidir vos sentiments.

Elle : Vous avez raison de parler de sentiments. Entre certains clients et moi, ça existe. Mais, au sujet de l'argent, vous vous trompez. Vous croyez que le fric n'entre pas en ligne de compte pour tous les couples ? Ça compte entre amant et maîtresse, ça, faut pas se faire d'illusions. Et puis, interrogez une femme mariée, bonne mère de famille et tout. Vous pensez que si son bonhomme revient sans sa paye à la fin du mois, bobonne va être amoureuse ?

Club : Mais, en ce qui vous concerne, les rôles sont renversés.

Elle : Et après, si tout le monde est d'accord ! C'est une question d'équilibre. Et puis, pour moi, ça ne change rien. L'homme, le mien, ça reste l'homme.

Club : Vous avez regardé l'heure plusieurs fois. J'espère ne pas avoir été trop long.

Elle : — Petit sourire. — Je suis comme vous. Je dois travailler. Tout compte fait, vous êtes plutôt sympa pour un journaliste. Soyez pas trop vache pour l'illustration de votre truc. Merci pour le verre.

Club : — On se serre la main. — Merci à vous...

par Robert Burns

LA VENGEANCE

Les jeunes Rastignac de l'entreprise et de la finance quand ils se font congédier par leur PDG, ne vont pas clamer leur désespoir dans toutes les boîtes de la capitale : Ils méditent leur vengeance. Froidement. Implacablement.

Alain Tavernier entendit la porte claquer derrière lui et s'arrêta, médusé. Il se doutait depuis peu que quelque chose se tramait dans les hautes sphères de la Compagnie, mais jamais il n'aurait pensé être la cible de ces intrigues. Hubert Grinewald, fondateur et P.D.G. de la « Grinewald and Co », venait purement et simplement de le congédier. Il savait parfaitement, tout comme l'homme qui l'avait remercié poliment, que le motif invoqué n'était qu'un prétexte pour l'éloigner définitivement de certains dossiers « délicats ». Son désir de percer le mystère concernant certains secteurs de la firme internationale lui coûtait le poste enviable et envié qui avait été le sien pendant les huit derniers mois.

Il avait peu à peu compris le rôle important joué dans la Grinewald and Co. par les comptabilités parallèles et les affaires « discrètes ». Mais cela s'était rapidement avéré être un domaine réservé, inabordable pour un étranger à la famille Grinewald. Néanmoins, il avait tenté de s'immiscer dans le cercle restreint des initiés. Il avait alors découvert bien des choses sur les nombreuses ramifications de cette société d'import-export. Probablement en avait-il trop appris puisque son élimination était devenue nécessaire.

Entendant à nouveau les paroles du P.D.G., il rejoignit son bureau, se servit un scotch et tenta de clarifier ses idées. Avait-il été trop loin? S'était-il montré trop impatient? Trop gourmand? Assurément non, car il avait longtemps estimé les risques de son entreprise et s'était toujours confiné dans une approche prudente; particulièrement en ce qui concernait les sujets « brûlants ». Il avait trop à gagner pour faire la moindre erreur. Alors d'où venait le coup? Qui avait fait pression sur la Direction pour obtenir son éviction dans un délai aussi court? Il n'y avait qu'un homme ayant assez de pouvoir pour imposer sa volonté avec pratiquement toutes les chances d'être suivi et soutenu : Hubert Grinewald.

Sous des dehors inoffensifs de quinquagénaire docile, il menait indirectement avec une poigne de fer la firme qui portait son nom et lui avait assuré au fil des ans une place prépondérante dans le monde sans pitié de l'import-export. Ses affaires s'étendaient sur plusieurs continents et la crise mondiale des années 70 n'avait pas réellement ralenti leur expansion. Bien qu'il prétende se reposer sur les décisions de ceux qu'il avait placé à la tête des différents secteurs de sa firme, il était en fait le maître incontestable et incontesté

d'une véritable « Organisation ». Aussi Alain ne doutait pas un instant de l'origine de son départ. Malgré ses dires, l'homme aux cheveux blancs avait probablement pris seul la décision de se séparer de lui; et comme toujours sa parole serait irrévocable.

Mais Alain ne pouvait admettre que dix minutes d'entretien viennent briser tous ses espoirs et peut-être une carrière brillante, pleine d'avenir encore quelques jours auparavant. Il se refusait à accepter cette sentence qui à court terme le condamnait au chômage. C'était rayer d'un coup trop d'efforts, de sacrifices, d'intermèdes onéreux, de complicités tacites pour parvenir à ce poste; sans compter que cela hypothéquait sérieusement un avenir qui s'était annoncé jusqu'alors puissant et à l'abri du besoin. Non, il ne pouvait décidément pas accepter ce rejet pur et simple. Il lui fallait absolument trouver une parade.

Il quitta néanmoins la Grinewald and Co. dès le lendemain comme le lui avait conseillé le P.D.G., avec cependant une idée bien précise en tête : tout faire pour revenir dès que possible. Pendant près de trois semaines il chercha l'idée, la faille qui lui permettrait de renverser la vapeur. Les contacts qu'il avait gardés dans la Compagnie lui permirent d'éplucher les habitudes, les relations, les problèmes de la famille Grinewald. Les jours passaient et rien ne semblait apparaître au travers des informations, des indiscrétions. Jusqu'à ce qu'un matin une simple confirmation vienne éclairer son enquête et lui donner un sens nouveau. Dès lors, tout redevenait possible; ce n'était plus qu'une question de temps. Il avait enfin découvert la faiblesse d'Hubert Grinewald, le moyen de lui faire payer sa décision. Cher, très cher. Finalement la Grinewald and Co. n'était pas si inébranlable que cela...

Quelques jours lui suffirent pour élaborer le plan qui devait amener Hubert Grinewald à ses pieds. Il ne restait plus qu'à régler quelques problèmes techniques. C'est ainsi qu'il se mit en quête d'un appartement dans le centre de Paris. Il en avait déjà vu plusieurs et espérait que le rendez-vous de ce jour apporterait enfin une solution. Il ne pouvait rien entreprendre avant d'avoir un lieu sûr dont il possède le total contrôle.

Arrivé en avance, il s'était installé au soleil, à la terrasse d'un café des Champs-Elysées et regardait les flâneurs défiler devant lui, comme à la devanture d'une vitrine. Les gens allaient et venaient en cette chaude fin d'après-midi, mais comme d'habitude il ne les voyait pas tous. Son regard de connaisseur ne se posait que sur ces êtres qui l'avaient toujours étrangement attiré et dont il ne pouvait se passer.

La seule vue d'une peau finement brûlée par le soleil, d'un corps élancé à peine maintenu dans le peu d'étoffe que la saison tolérait le rendait fou de désir, ivre de sensualité et assoiffé de plaisirs charnels. Un seul regard suffisait à le renseigner, à lui dénoncer la femme frustrée, la « malbaisée », celle qui n'osait pas, celle qui croyait que...; et surtout celle qui avait dépassé le stade de l'espoir pour celui des actes, celle qui allait jusqu'au bout de ses désirs, de ses fantasmes, qui assumait pleinement son existence de femme, sa sensualité, son pouvoir et les conséquences de ce qu'elle provoquait chez l'homme, chez le mâle. En un mot, celle qui aimait ça.

Le temps pour deux regards de se croiser et il savait si oui ou non la complicité de ceux qui aiment l'amour les réunissait; si elle en était. Si elle faisait partie du clan, de la famille dans laquelle on laisse parler les sens, on va jusqu'au bout des impulsions, on accepte l'aventure comme un jeu, comme une découverte, comme un cri. Si elle était de ces êtres assez forts pour être libres; assez libres pour être constamment disponibles.

Alors tout devenait possible et en un instant le plaisir de la conquête s'installait ou s'évanouissait à jamais entre les deux inconnus.

Il admirait la démarche d'une immense noire à la poitrine volumineuse tendant le tissu de sa robe et aux longues jambes découvertes presque jusqu'à la taille par la mode, lorsqu'une femme vînt s'asseoir près de lui. Il y avait de nombreuses chaises libres à la terrasse, mais elle était venue se placer juste à côté de lui. Il sourit intérieurement. En moins de dix minutes il l'avait vue passer trois fois devant le café, avec sur le visage le même regard interrogateur et discret des disponibles. Son approche directe n'en faisait pas une professionnelle.

Elle commanda au garçon, alluma une cigarette et se mit elle aussi à contempler les passants.

Une ou deux fois leurs regards se rencontrèrent, sans s'attarder. Elle était plutôt jolie, très bronzée et pratiquement pas maquillée. Ses cheveux blonds couraient sur ses épaules, venant sur sa poitrine jusqu'à l'échancrure d'un corsage à demi transparent largement ouvert sur des seins libres de toute emprise, épanouis et généreux. Un seul détail trahissait ce qui l'avait amenée à s'asseoir à cet endroit : sous le corsage, malgré le calme que la jeune femme semblait vouloir afficher, les deux mamelons de ses seins pointaient, bandaient à en déchirer le tissu, dénonçant toute l'intensité de son désir. Ses jambes s'étaient tout de suite croisées, très haut, la jupe fendue découvrant la moitié d'une cuisse ferme et bronzée.

Sans plus attendre, Alain lui demanda du feu. Un instant leurs regards se pénétrèrent : ils s'étaient compris. Alors tout alla très vite. Elle sortit de son sac un magazine qu'elle ouvrit devant elle, reposant à demi sur ses genoux et sur la table. Elle feuilleta distraitement quelques pages. Ils échangèrent quelques mots et il en vînt rapidement à parcourir lui aussi de très loin la revue. Il se rapprocha même un peu pour lire la légende d'un dessin.

C'est alors que sous la table, protégée des regards indiscrets par le magazine, il sentit la main de la jeune femme s'emparer de sa cuisse et commencer à la caresser avec insistance. L'effet fut immédiat. L'instant d'après son sexe en érection étouffait sous l'emprise du pantalon. Déjà la main experte s'en emparait en une caresse méthodique et terriblement efficace. L'un et l'autre avaient de plus en plus de mal à se contrôler, à ne pas se laisser aller à ce désir qui les envahissait chaque seconde un peu plus. De temps à autre leurs yeux se retrouvaient en un accord qui traduisait l'émotion intense qui les dévorait.

La main ne se contenta bientôt plus de ce contact lointain. Il crut pousser un cri lorsque les doigts se refermèrent sur sa verge en feu. Elle gardait les yeux fixés sur le magazine, le souffle court, concentrée au maximum sur ce qui se passait sous la table. Ses seins tremblaient de désir, les mamelons s'en humectaient de plaisir et ses jambes s'écartaient imperceptiblement en une attente impossible à assouvir. Comme chaque fois qu'elle avait envie de jouir, ses lèvres, son vagin, son sexe tout entier mouillait sans retenue dans l'attente d'une délivrance prochaine.

Pour l'instant c'était Alain qui se rapprochait de l'extase. La sueur perlait à son front et le long de sa colonne vertébrale; ses jambes se dérobaient sous lui; il entendait le sang cogner contre ses tempes et sentait la jouissance monter en lui. Et tout cela en gardant tant bien que mal une apparence externe décente. L'excitation était à son comble. Les doigts agiles multipliaient les caresses; ils branlaient le sexe dur et fier, dressé comme un pieu sous la table, en plein air, à quelques mètres de tous ces gens indifférents; à quelques centimètres de cet autre sexe auquel il était promis depuis un instant. Ils jouaient avec le gland, le pinçaient, l'agaçaient, l'irritaient avant de redescendre vers les bourses qu'ils griffaient nerveusement puis de reprendre l'insoutenable mouvement de branle qui aurait bientôt raison de son érection.

Elle aussi sentait le moment se rapprocher et tout son être participait à l'éclosion de la jouissance d'Alain. Au rythme du branle qu'elle imposait à cette queue qu'elle tenait à pleine main, elle contractait son vagin en une succion imaginaire de ce sexe qu'elle aurait tant voulu sentir en elle. Le plaisir progressait rapidement; à la même vitesse que l'excitation intense provoquée par les conditions dans lesquelles ils allaient jouir l'un et l'autre.

Lorsqu'il explosa, elle se sentit partir

POK!
AVŽAR

presque au même moment en un abandon qui fut total. Ils restèrent quelques instants immobiles, le souffle coupé, allant jusqu'au bout de ce moment de jouissance volé à tout ce qui les entourait.

Elle sentait encore son sexe mouillé se contracter par instant sous l'onde de choc du plaisir. Elle écarta un peu plus les jambes et le léger vent s'engouffra jusqu'à son pubis, jusqu'à ses lèvres, jusqu'à l'entrée de son vagin débarrassé de tout rempart. Une fois de plus elle bénit son habitude de ne pas porter de slip certains jours. Son sexe humide, poisseux, livré à l'air libre, lui procura un vif plaisir qu'elle savoura en silence.

Se tournant vers Alain, elle le fixa intensément comme sa main quittait à regret son sexe détendu. Elle avait évité de laisser le foutre se répandre et très adroitement elle sortit ses doigts pleins de la semense, du plaisir d'Alain. Avant que quiconque ait eu le temps d'apercevoir quoi que ce soit, elle porta sa main à sa bouche et engloutit d'un coup tout le sperme. C'est les yeux dans les yeux qu'il la vit lentement avaler le résultat de leur complicité, d'un extraordinaire moment de plaisir, de jouissance silencieuse mais non moins intense et violente.

L'heure du rendez-vous d'Alain étant arrivée, ils se quittèrent après quelques mots intimes et bien sûr la promesse de se revoir. Leur rencontre n'avait pas duré plus de quelques minutes, mais quelle intensité! Quelle classe finalement que cette inconnue qui a tout compris tout de suite, se dit-il en arrivant devant l'agence qui devait lui faire visiter l'appartement en question.

Il espérait trouver enfin quelque chose qui corresponde à son idée et lui permette sans plus tarder de mettre en place les éléments de son plan. Maintenant il avait hâte de voir le sourire disparaître du visage d'Hubert Grinewald; ce même sourire qu'il avait senti dans son dos à la fin de leur dernière entrevue.

Cette fois encore l'annonce paraissait intéressante; il allait bien voir.

Après les présentations d'usage, il se retrouva au volant de sa voiture, sur le chemin de l'immeuble, avec à côté de lui une personne de l'agence. C'était une femme. Le contact avait été réservé; rien que de très professionnel, à la limite de l'indifférence. Ils roulaient en silence et les quelques précisions qu'il avait demandées au sujet de l'appartement n'avaient pu la rendre moins distante.

C'est dommage, pensait-il, car elle semb loin d'être quelconque. L'impression générale était celle d'une femme réservée, d'une beauté épanouie et d'une intelligence certaine; le tout enrobé savamment d'une discrétion probablement assez efficace pour éloigner les importuns. Environ la trentaine, elle était habillée richement mais sobrement d'un ensemble assez flou qui lui donnait beaucoup de classe; ses longs cheveux châtains foncé étaient ramenés sur sa tête en un chignon d'une simplicité étudiée qui soulignait à merveille la finesse des traits de son visage. Du peu qu'il pouvait observer en conduisant et en restant aussi discret que possible, son corps devait être en rapport avec l'image qu'elle donnait d'elle-même : ferme et plein de ressources.

Ils arrivèrent quelques minutes plus tard au pied de l'immeuble. Sans se départir de son sourire professionnel et de son calme elle le précéda dans l'escalier qui menait à l'ascenseur. Comme il admirait les longues jambes gainées de soie noire, elle se retourna vivement et le regarda. Un instant il crut qu'elle allait lui reprocher ce regard inquisiteur; mais elle se contenta de le fixer froidement et appela l'ascenseur. La longue montée jusqu'au treizième commença.

En quelques secondes, il avait entrevu dans ce regard autre chose que la façade destinée au client. Comme un visage sans masque, sans ombre, sans froideur étudiée. Il la détaillait maintenant, là, à quelques centimètres de lui, de nouveau impénétrable. S'était-il trompé? Avait-il été le jouet de son attente perpétuelle, de sa recherche incessante? Il était prêt à s'y résoudre lorsqu'elle leva les yeux sur lui. Alors il n'eut plus de doute. Devant lui s'effectuait à vue une transformation de physionomie. Elle acceptait de se montrer sous son vrai jour. Son regard le transperçait, ses yeux noisettes restaient collés aux siens. Il s'approcha d'elle et appuya sur le bouton arrêt.

En un instant leurs lèvres s'élancèrent les unes contre les autres, leurs langues se mêlèrent et leurs mains s'emparèrent de leurs corps. Alain sentit enfin contre son torse les seins lourds cachés par le flou du vêtement; il trouva très vite le chemin de cette peau au grain d'une finesse incroyable. Déjà les mamelons bandaient de désir commme ses doigts en éprouvaient la fermeté. Rapidement ils se retrouvèrent torse nu l'un contre l'autre. Les ongles de la jeune femme labouraient littéralement sa nuque et son dos alors que leurs langues battaient toujours la chamade en une découverte enivrante. Il ne prit pas le temps de dégrafer sa robe et se contenta de la remonter jusqu'à la taille; son excitation décupla lorsqu'il aperçut le porte-jarretelles noir et le minuscule slip de même couleur. Il eut tôt fait de franchir ce rempart peu convaincant et ses doigts s'enfoncèrent presque aussitôt dans le sexe abondamment mouillé de la jeune femme. Elle répondit à cet assaut en se projetant d'un coup de reins au-devant du plaisir. Il allait et venait dans le vagin brûlant qui s'accordait au rythme de la masturbation, s'arrêtant longuement dans le massage d'un clitoris qui prenait du volume à chaque seconde.

Alain dut se retenir pour ne pas crier tellement le plaisir était intense. Les lèvres de la jeune femme allaient et venaient sur le membre raidi au maximum; la langue s'attardait avec une grande expérience sur le gland qu'elle titillait avant de le mordiller, puis descendait jusqu'aux bourses qu'elle léchait avec avidité pour laisser de nouveau les lèvres reprendre leur fellation effrénée. Il n'y tenait plus et l'obligea à se relever avant de passer son bras sous le genou de la jeune femme et de pénétrer en elle d'un seul coup. Il se sentit littéralement aspiré par le muscle de son vagin. Ils restèrent ainsi quelques instants, soufflant fort et savourant cette pénétration au plus haut degré.

Durant un moment ils ne bougèrent plus, puis elle le rejeta et appuya sur le bouton du treizième. Ils y furent bientôt et dès la porte fermée se retrouvèrent l'un en l'autre. L'endroit était totalement vide. N'y tenant plus, Alain se laissa tomber sur le sol, l'entraînant dans sa chute, et entreprit de lui faire l'amour en y mettant tout le désir qu'il ressentait pour elle, pour ce corps chaud et ferme, pour cette peau qu'il se mit à mordre, pour ce sexe qu'il entreprit de malaxer, de combler avec le sien. Les derniers vestiges de leurs vêtements volèrent dans la pièce et ils roulèrent, nus, sur le sol, jusqu'à ce qu'un mur les arrêta.

Il allait et venait en elle au rythme irrégulier de ses pulsions. Elle avait noué ses jambes dans ses reins et recevait jusqu'au plus profond d'elle-même ce sexe dont elle avait besoin. Bientôt elle le força à ne plus faire le moindre mouvement et il sentit le vagin de la jeune femme se contracter régulièrement et remplacer ainsi son mouvement de va-et-vient. Ils étaient immobiles et seuls leurs sexes continuaient à vibrer, à entretenir la source du plaisir. Il sentait son gland emprisonné, compressé par le muscle qui agissait comme un étau à volonté. Ce devint rapidement insoutenable et il se libéra, au bord de l'explosion. Alors elle s'empara de nouveau de lui avec sa bouche, tout en lui offrant son sexe sans détour. Il vit la chatte luisante de plaisir se rapprocher de son visage et les lèvres se joindre aux siennes en un baiser goulu. La tête de la jeune femme allait et venait au-dessus de son sexe au même rythme que sa propre langue s'enfonçait dans le vagin gourmand ou excitait un peu le clitoris. Elle poussa un cri lorsqu'il s'en empara et se mit à le sucer sans ménagement. Dans les secondes qui suivirent, elle eut plusieurs orgasmes successifs et lui-même ne put résister longtemps à ce déferlement de jouissance. Ils restèrent ainsi un long moment, le visage affalé sur le sexe de l'autre, immobiles et repus de plaisirs.

Quelques jours plus tard, il emménageait. Un rapide coup d'œil lui avait tout de suite fait sentir qu'il tenait enfin le lieu tant recherché; classique, discret et fonctionnel.

suite page 42

CLAUDIA

SHERE HITE

SEXISTE HELAS !

par Isaure de Saint Pierre

Belle tigresse rousse et somptueuse drapée dans un vison noir (les problèmes de trois mille vagins américains, ça rapporte...), Shere Hite a conscience (une conscience bien trop aiguë) de sa beauté et de son pouvoir : son livre, le rapport Hite (Robert Laffont pour l'édition française) a fait l'effet d'une bombe aux USA : deux millions d'exemplaires vendus en deux ans.

Une covergirl devenue suffragette

Shere chérie nous fait attendre dans le hall des éditions Robert Laffont. Coups de téléphone multiples à son hôtel, le Ritz évidemment. Pas de réponse. Shere a disparu de façon très désinvolte. Elle apparaît enfin : cheveux fous et vaporeux, corps auréolé de noire fourrure, visage de porcelaine. Elle exprime d'une petite voix douce quelques phrases fort désagréables à notre sujet. Notre magazine est destiné aux hommes, des « male chauvinist pigs » très certainement, il montre des femmes nues et il n'est pas question que madame Hite puisse se commettre ainsi. Le photographe qui m'accompagne se fait vertement rappeler à l'ordre : il a eu l'outrecuidance de se tourner pour contempler des livres dans une vitrine. Ça ne se fait pas ! En présence de la grande madame Hite, auteur du fameux rapport sur la sexualité féminine, on reste au garde-à-vous.

Ancienne cover-girl du magazine américain Playboy, Shere devient cependant hystérique dès qu'elle voit une photo de femme nue. Une journaliste venue l'interviewer dans un bureau où il y avait l'une de ces très choquantes images, a eu toutes les peines du monde à amadouer l'amazone (j'aurais imaginé son modèle, Nathalie Clifford Barney, amazone américaine et suffragette anti-mâle, pourtant moins rigoriste, moins soucieuse de sa légende et de sa publicité, question de classe, peut-être...).

Tout de même, des petites (énormes) contradictions sont à souligner. Pourquoi la couverture française du rapport Hite exhibe-t-elle précisément ce genre de femme nue dont la vision devrait, si l'on se conforme à la morale féministe, n'être que très privée ? Pourquoi Shere et elle seule, montre-t-elle son beau visage en quatrième page de couverture, alors qu'elle prétend s'effacer derrière ces trois mille femmes, les véritables auteurs de ce livre ? Pourquoi le vison, le Ritz et la publicité tapageuse ?

De plus, sur ces cinq cent cinquante cinq pages, vingt six seulement sont consacrées au saphisme, les hommes sont donc concernés, il me semble ? Le reste du livre ne cesse de citer des femmes, émouvantes, vraies, sensuelles ou malheureuses, qui se plaignent de leur sexualité, de leurs rapports avec leurs partenaires mâles et réclament d'être enfin comprises. Elles n'ont donc pas toutes renoncé aux hommages masculins.

Parmi tous ces phallocrates (il y en a d'irréductibles, bien sûr), certains peut-être ne demanderaient qu'à comprendre, qu'à entendre ces cris de femmes, qu'à modifier enfin leur comportement

Bien que Shere soit une personne tout à fait exaspérante, j'ai tout de même envie de parler un peu de son rapport. Parce que ces trois mille femmes se sont totalement livrées dans ce livre, évoquant avec un mélange d'impudeur et de tendresse les aspects les plus secrets de leur sexualité, parlant de la masturbation, de l'orgasme, du coït, de la stimulation clitoridienne, de leurs caresses préférées, de leurs jeux amoureux, décrivant les positions jugées les plus excitantes et racontant avec minutie leur sexe... Parce que les lecteurs de Club ne peuvent pas rester insensibles à une certaine évolution de la sexualité féminine.

Bon, pour Shere, nos lecteurs sont des salauds qui s'excitent à regarder des photos de femmes nues. Et si j'avouais que moi, « l'hétéréo », j'aime aussi à contempler une superbe fille nue et provocante.

Kinsey et son équipe ont publié dans les années 1950, aux USA, le rapport du même nom qui fit certainement beaucoup avancer les choses dans le domaine de la liberté sexuelle. Mais il était nécessaire, plus de vingt cinq ans plus tard, de lancer un second rapport qui tiendrait compte de l'évolution des mœurs et s'adresserait, cette fois, uniquement à des femmes. Il est en effet probable qu'en 1950, la majorité des femmes n'aurait pas été prêtes à répondre à des questions de ce genre :

— Aimez-vous vous masturber ?

— Aimez-vous la pénétration vaginale et le coït ?

— Aimez-vous la pénétration rectale ? Quelle sorte ?

— Que pensez-vous de la « fellatio » ? Aimeriez-vous caresser le sexe d'une femme avec votre bouche ?

— Que pensez-vous du sadomasochisme (domination-soumission ?)

— A votre avis, votre vagin et vos organes génitaux externes sont-ils beaux ou laids ? Sentent-ils bon ou sentent-ils mauvais ?

Et bien d'autres....

Mon propos n'est pas de résumer en un article les principaux thèmes de ce rapport édifié en quatre ans par toute une équipe de femmes classant, répertoriant, mettant sur fiches les trois mille réponses (cent mille questionnaires furent envoyés dans tous les USA ou répertoriés par l'intermédiaire de journaux féminins). Je voudrais au contraire sortir quelques jugements, réflexions ou frustations de femmes les plus aptes à intéresser nos « masochistes » de lecteurs !

Les hommes font mal l'amour

Sur ce point, les femmes semblent intarrissables. Je les cite, mais honte à vous messieurs !

« Il s'agit bien d'une routine (l'amour), mais c'est trop ennuyeux pour que je vous le raconte ».

« Les hommes sont différents les uns des autres, mais pour la plupart ils semblent ne rien comprendre au corps féminin. Ils ont l'air de croire que la pénétration vaginale est ce qu'il y a de plus important et que tout le reste n'existe que pour « préparer » leur partenaire. Ils croient qu'une fois que nous sommes mouillées nous sommes tout à fait prêtes et que nous voulons être immédiatement pénétrées ».

« Ils n'ont qu'un seul point commun, c'est la brièveté. Ils arrivent et s'en vont comme s'ils avaient pris un ticket d'aller-retour. J'en suis à me demander si ça vaut la peine de monter dans le train avec eux ».

« J'ai observé que la plupart des hommes s'attendent à ce que je les caresse avec ma bouche ; mais ils refusent de me rendre la pareille... sauf si je me lave ; mais ils ne se lavent pas, eux ! »

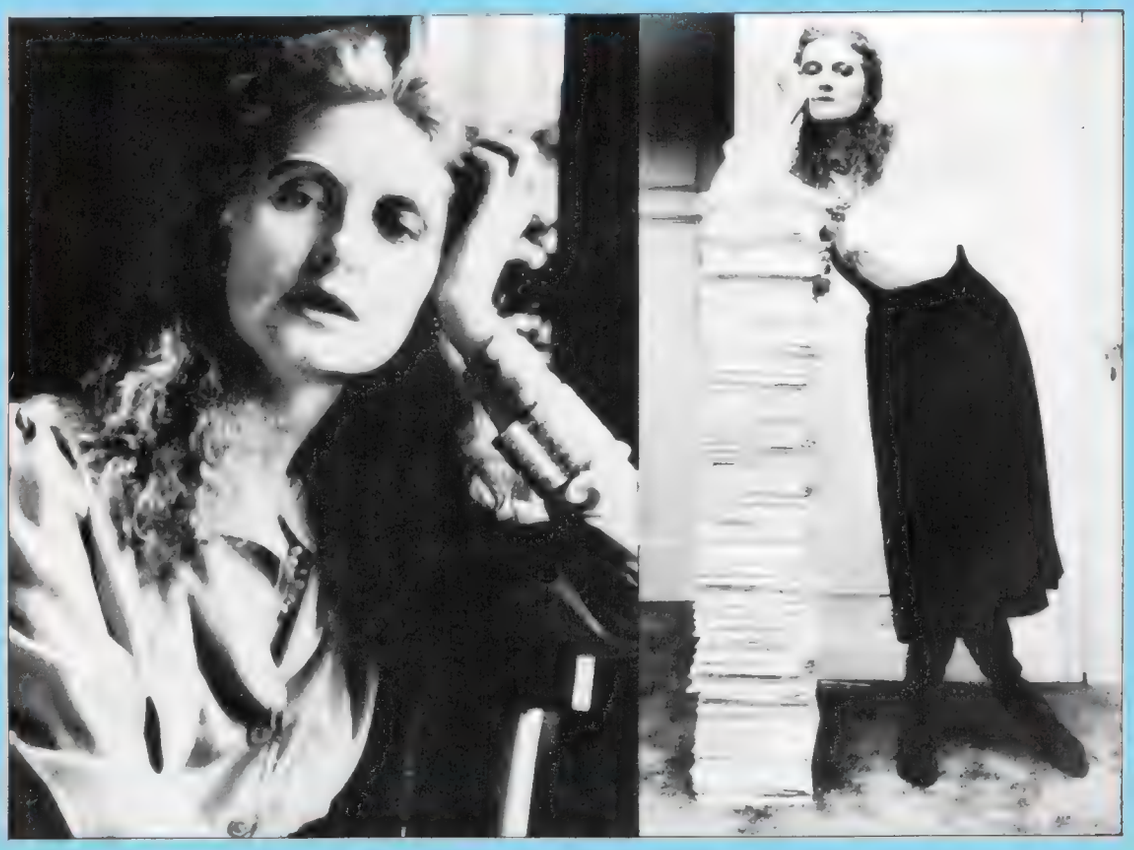
« La plupart des hommes que j'ai connus étaient des amants tout à fait stéréotypés : ils prennent la position du missionnaire et jouissent trop vite. Ils ont l'air de ne pas avoir tellement d'imagination en ce qui concerne le sexe. Ils n'acceptent pas facilement les idées nouvelles ni les suggestions ».

« Slam bang — merci

madame ! Non, je simplifie trop. Il essaye de faire durer le plaisir, pour que je jouisse, mais il n'est pas capable (ou refuse) de se consacrer aux préliminaires que je désire et dont j'ai tant besoin ! »
« La première fois qu'un homme me baise, il a l'air très excité, mais il est décidé à me montrer ce qu'il est capable de faire ».
« Les hommes ne savent pas grand-chose des goûts sexuels des femmes ».
« Ils sautent en selle et partent au galop ».
« Un peu de hors-d'œuvre, puis nous faisons l'amour jusqu'à ce qu'il jouisse. Rideau ! »
Et les doléances se poursuivent sur douze pages. Mais ces femmes du rapport Hite ne sont pas sexistes, elles. La plupart du temps, elles se disent même très amoureuses de leurs maris, compagnons ou partenaires, mais... Il semblerait que l'origine de toutes ces frustrations, sans doute plus mal ressenties par les femmes car l'orgasme féminin est certainement quelque chose de plus complexe que celui des hommes, vienne de tout ce fatras d'idées reçues.
Les hommes sont bien trop persuadés que nous n'attendons d'eux que l'étalage de leur virilité et que nous serions déçues s'ils ne bandaient pas, furieuses s'ils n'éjaculaient pas (question de courtoisie).
C'est situer les relations sexuelles sur un mauvais rapport et il paraîtrait que, pour la plupart des femmes, le coït ne soit pas l'instant préféré. Il ne leur offre pas le summum de l'excitation, mais un moment privilégié, une intimité très forte avec l'homme qu'elles aiment.
Que les hommes se tranquillisent : ils ne seront pas jugés à la longueur de leur pénis, à la fréquence de leur érection, à la fougue de leur pénétration, bien au contraire. L'enquête de Shere Hite révèle même que la jouissance féminine lors d'un coït est plutôt une exception : « En fait, pour plus de 70 % des femmes, le coït (les poussées du pénis dans le vagin) n'aboutit pas automatiquement à l'orgasme. Ce que nous prenions pour un problème personnel n'est ni inhabituel, ni un problème. Autrement dit, ne pas avoir d'orgasme en faisant l'amour est une expérience partagée par la majorité des femmes ».
Pas de désespoir cependant, messieurs, les femmes ne sont pas frigides (la véritable frigidité est même fort rare), mais il est nécessaire de réviser les opinions couramment répandues sur la sexualité féminine car un plaisir non partagé reste quelque chose d'assez frustrant. Ou alors, masturbez-vous ?

Mister Freud s'était trompé

Nous sommes tous victimes de préjugés très anciens ayant une fois pour toutes institutionalisé la sexualité : la population humaine devant s'accroître, « les femmes ont été définies avant tout pour servir cet idéal ». Elles deviennent épouses, mères, femelles pourvues d'un vagin et non d'un clitoris, la seule jouissance « normale » étant offerte par la pénétration vaginale. Il est évidemment absurde que dans un monde surpeuplé et après que ces « normes » aient été scientifiquement démolies (voir le rapport Kinsey, les travaux de sexologues américains tels que Master et Johnson, le docteur Mary Jane Sherfey, le docteur Kaplan, Seymour Fisher, etc), on en soit encore là.
Sigmund Freud, pour sa part, a grandement contribué à véhiculer les idées fausses. Pour lui, une sexualité féminine ne sera heureuse que si la femme est capable de changer son orgasme clitoridien (période enfantine) en orgasme vaginal. Une femme « bien intégrée » et ayant réalisé son identité féminine, est censée atteindre à cette seconde phase d'orgasme ou alors, elle est frigide.
Les théories de Freud ont été sérieusement réfutées par la plupart des sexologues et sociologues actuels (lire à ce sujet « The female orgasm » de Seymour Fisher) et il ne me semble pas nécessaire de s'étendre davantage sur ce sujet.
Un mot cependant aux hommes si fiers de leur pénis et qui considèrent encore la femme comme un être castré. Quelques connaissances de la biologie féminine ont dû leur faire défaut. Ecoutons à ce sujet ce qu'en dit Sherfey dans son livre « The Nature and Evolution of Female Sexuality » :
« Les glandes et la tige du clitoris ne sont que la partie visible du système clitoridien qui est aussi important, aussi impressionnant et aussi fonctionnellement sensible que le pénis, et il réagit en bloc à toute stimulation sexuelle, comme le fait le pénis ».
Saviez-vous par exemple que l'ensemble des corps érectiles féminins et cachés, ont sensiblement la même taille qu'un pénis ? Comme lui, ils se gonflent et s'engorgent.
Comme le dit Shere Hite :
« Quand il est totalement engorgé, l'ensemble du système clitoridien a environ trente fois le volume du gland du clitoris externe et de son capuchon (c'est le gland lui-même et ce capuchon qui reçoivent communément le nom de « clitoris ») ».
Puisque les femmes se trouvent ainsi pourvues d'une sorte de pénis interne, il faudrait encore savoir à quels stimulis répond ce clitoris et comprendre le mécanisme de l'orgasme féminin. Pour ce faire, référons-nous plutôt aux confidences et expériences directes, qu'aux manuels.



La controverse des orgasmes féminins

Toutes ces femmes qui se plaignent du manque de compétences des hommes, que veulent-elles enfin ? Là, les opinions diffèrent du tout au tout. Certaines femmes encore chavirées de plaisir, délirent sur le chapitre de l'orgasme :
« Il (l'orgasme) me rend incroyablement heureuse. Tout ce qui se trouve sur le chemin de l'orgasme est divin. Il suffit d'un orgasme pour chasser au moins pour quarante-huit heures le cafard, les frustrations. Si, un jour, l'orgasme m'ennuyait, je crois que je me suiciderais ».
« Un cataclysme qui bouleverse mes organes : mes ovaires, mon utérus, mes seins, mon cerveau chantent dans le noir, sont submergés par un océan de sensations exquises ».
« Le monde cesse d'exister. Des secondes qui durent une éternité. Une communication intense qui s'établit entre nous. Une communion... nous mangeons, nous buvons nos corps ».
« Une délicieuse agonie. Ça commence dans le clitoris et ça s'engouffre dans mon vagin ».
D'autres au contraire, qui n'ont jamais connu cette explosion folle du plaisir, se sentent frustrées, anormales.
« Il y a cette pression qui vous oblige à penser que si l'on n'a pas d'orgasme, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas sur le plan psychologique ».
« Le sexe serait peut-être plus amusant si l'orgasme n'existait pas ».
« Il faut que j'aie des orgasmes. Sinon je ne suis pas une « vraie femme », et il se sent mal dans sa peau... peut-être me laisserait-il tomber. Les hommes aiment faire l'amour avec des femmes qui jouissent ».
« L'orgasme, ça vous pose une femme ! Quand je jouis, je m'attends à recevoir des félicitations ».
C'est encore dans les réponses à cette question : « Est-ce que les orgasmes qui se produisent avec la présence du pénis dans le vagin (coït) procurent des sensations différentes ? Lesquelles ! » que la controverse est la plus vive. Certaines femmes sont des sensations plus diffuses pendant le coït, plus intenses en dehors. Certaines considèrent comme plus vif l'orgasme éprouvé pendant le coït, d'autres ont besoin de la masturbation pour se décontracter et se donner, seules, le plus grand plaisir. Pour beaucoup, les mouvements du partenaire les déconcentrent et les gênent dans leur recherche de jouissance.
Des goûts et des couleurs... Pour ma part, je reproche à Shere Hite des généralisations très hâtives. Elle trouve sans doute plus rassurant de conclure que les femmes jouissent mieux, physiquement, en se masturbant et mieux, psychologiquement, en se faisant pénétrer. Mais, en lisant avec beaucoup d'attention toutes ces confidences qu'elle cite, je crois qu'on ne peut conclure aussi vite. Je crois aussi que bien des femmes sont traumatisées par de vieilles hontes, des reproches entendus, des remarques maladroites de leurs partenaires ou seulement, un manque de confiance en leurs corps...

Le poids des vieilles hontes

Les réponses les plus curieuses et les plus émouvantes, celles qui traduisent le mieux un malaise réel de la sexualité féminine, ont été provoquées par les questions concernant leur propre sexe :
« J'avais horreur de toucher mon con quand je me lavais ; je pensais qu'il sentait mauvais et je me servais d'un déodorant. Maintenant, grâce au mouvement des femmes, je le trouve beau ».
« C'est laid, comme une blessure non cicatrisée. Les organes génitaux de l'homme sont beaux ».
« C'est affreux... cet excédant de peau mollasse, toute fripée et qui pendouille. Le sexe de ma petite fille, qui a deux ans, est beau, très ferme, très lisse ».
« Avant d'être lesbienne, j'étais étrangère à ma chatte, elle me faisait peur, j'en avais honte... »
« La partie visible est laide... On dirait un poulet déplumé ».
« C'est plutôt mal fichu, avec toute cette peau flasque ».
« A partir du jour où un homme m'a dit que mon sexe ne sentait pas bon, j'ai été malheureuse et je passe mon temps à le laver, dedans et dehors, et à mettre du déodorant ».
« Mon premier amant m'a un jour écarté les jambes et m'a dit que je ressemblais à un pruneau ».
Cet homme-là n'était à coup sûr pas très malin, ne parlons même pas de sa carrière sexuelle... Comment voulez-vous qu'une femme ne soit pas inhibée après de telles remarques ? D'autres confidences concernant le cunnilingus (les caresses buccales) sont stupéfiantes :
« C'est sale. Quand c'est fini, mon mari doit aller se laver les dents et la figure ».
« J'ai l'impression que ça dégoûte plus les hommes que moi ».
« Mon amant a un blocage mental à cet égard. Il trouve que la vulve a une odeur épouvantable et quand il me le fait, il s'étouffe ».
Ces deux femmes résument une certaine honte de l'appareil génital féminin, honte qui vient de loin et est la cause de bien des blocages :
« Je ne pense pas que notre société apprécie le vagin. Elle en fait un objet sale, malodorant, poilu, moite, etc. On veut qu'on le passe au déodorant ».
« On pense que notre vagin est quelque chose de dégoûtant parce que nous avons des règles, parce que c'est par lui que nous expulsons les bébés, parce que ça sent l'urine, le sang, les sécrétions sexuelles et autres. Les femmes devraient cesser de faire semblant d'avoir des organes génitaux secs ».
Et les hommes cesser de se prendre pour de grands séducteurs s'ils ne sont même pas capables d'aimer, de caresser, de goûter le sexe des femmes qu'ils prétendent aimer. Finalement, un bon amant ne sera pas celui qui bandera à la commande, mais celui qui rendra une femme fière de son corps, de sa nudité, de son sexe enfin, de sa forme, de sa couleur, de son humidité, de son odeur. Une éducation et une recherche à redéfinir.
Je n'aime pas les femmes féministes qui refusent le dialogue, creuse un abîme entre les deux sexes et remplacent une forme de sexisme par une autre, tout aussi injuste. Je n'aime pas non plus les hommes qui ont encore la bêtise de penser que leur virilité leur donne un avantage sur les femmes, qui se permettent de les mépriser, qui ne savent pas les aimer et les rendent seulement malheureuses et inhibées.
Alors, chérie Shere, la tolérance, n'y aurait-il plus aucune maison pour ça ?

Appels du pied :

« Se masturber, c'est s'aimer, se donner du plaisir. C'est un événement naturel de la vie quotidienne ».
« La masturbation apaise la frustration et constitue une source d'énergie. C'est une activité sexuelle que l'on peut maîtriser totalement ».
« Je commence d'habitude par titiller mon clitoris. Quand il commence à frémir, je le caresse doucement de haut en bas, puis, très vite, d'un mouvement circulaire ».
« Mieux vaut ne pas faire l'amour que le faire mal... Je veux parler des maladroits et de ces cochons de phallocrates qui se fichent pas mal de mon plaisir ».
« J'hésite un peu à embrasser un partenaire qui vient de mettre sa bouche à l'entrée de mon vagin ».
« Je pense que mon vagin est beau, riche, fertile ».
« C'est drôle (le sexe) féminin)... plein de creux et de bosses »...
« J'estime que je sens bon et que j'ai également bon goût. J'ai vite fait de mettre à la porte l'amant qui voudrait que je sente la rose ou le lilas ! »
« Somptueux ! J'enfonce mon doigt dans mon vagin, et je le frotte derrière mon oreille ! »
« C'est adorable, tous ces petits plis et replis, ces sacs et ces petits trous ».
« J'aime son sperme. J'aime l'avaler, le frotter sur mon visage, sur mes seins. Je voudrais qu'il trouve mon sang aussi beau, aussi délicieux ».

L'HOVERCRAFT, UN BATEAU QUI SORT DU LOT!

photos Peter Vann

Pour faire votre apparition l'année prochaine sur la plage de St. Tropez vous serez certainement bien accueilli. Pour un prix d'environ 50.000 F. avec un moteur Citroën GS X2 (75 chevaux) vous serez transporté d'une manière exclusive entre 50 Km/H et 70 Km/H environ, selon le terrain (eau, sable, glace ou neige) — Conduire ce hovercraft, donne une sensation curieuse qui pourrait faire revivre les yeux fatigués de quelques play-boys d'un certain âge mais aussi d'un certain 'revenu'. Bien que pour cela, cet engin vaut de l'or dans notre monde où tout est déjà vécu, vu et connu. Si jamais vous vous sentez atteint par ces caractéristiques que je viens de vous décrire au lieu d'un bon médicament vous achetez un hovercraft. Pour tout renseignement adressez-vous à :

TRANSFUTUR 9, rue Ambroise Thomas 79009 PARIS.

Suite de la page 28

LA VENGEANCE

Le reste de ses économies servit à meubler l'appartement et à le rendre habitable. Pas un instant il n'avait pensé s'y installer mais l'endroit devait sembler abriter une vie de tous les jours.

Peu à peu les éléments du puzzle se mettaient en place. Il ne restait plus qu'à aborder la dernière partie du plan. Et sans doute pas la plus désagréable. Mais il allait lui falloir déployer toute la finesse et la diplomatie dont il était capable. Cela allait se jouer probablement en très peu de temps ; peut-être seulement quelques jours. Tout reposait sur l'issue de cette ultime tentative. C'en devenait presque grisant, mais le résultat était trop lourd de conséquences pour qu'il se laisse aller avant d'entrevoir un dénouement positif. Il était confiant, ne partant pas au hasard : ses informations étaient claires, nettes et précises. Tout était prêt.

Se créant de nouvelles habitudes, il devint quelqu'un de « déjà vu » dans certains lieux de la capitale, particulièrement les endroits en vogue de la vie nocturne. Et puis aussi dans ceux moins connus mais tout aussi recherchés où l'on rencontre beaucoup de visages « publics ». Mais où la mémoire est fortement déconseillée sous peine de surprises.

Il amena quelques femmes dans l'appartement et le peu de temps qu'elles y passèrent tour à tour lui permit de personnaliser un peu plus l'ambiance de celui-ci, d'en accroître la châleur à l'aide de tous ces petits détails qui donnent une âme à un lieu.

C'est chez Castel qu'il rencontra Isabelle pour la première fois. Un ami commun les ayant présentés, il sut tout de suite qu'elle était attirée vers lui au moins autant qu'il l'était vers elle. La soirée s'écoula dans le bruit et la fumée, avec seulement quelques danses les rapprochant ; mais aussi beaucoup de regards. Très vite il comprit comment cela finirait.

A l'aube de ses vingt neuf ans, Alain était depuis quelques années déjà très sensible au charme épanoui et trop souvent discret de ces femmes encore belles qui ont dépassé la quarantaine. Isabelle était de celles-là ; et le savait. Et en usait. Pas un instant elle essaya de cacher ce qu'elle ressentait, de masquer le désir qui l'envahissait. Elle assumait pleinement son âge et ces rides qui participaient à son charme. En un mot, elle était vivante. Et elle savait ce qu'elle voulait : Alain.

Lorsqu'ils se retrouvaient pour une danse, il sentait ce corps lové contre le sien sans retenue, dont les formes épousaient avec insistance les siennes. Bientôt les mains d'Isabelle s'emparèrent de sa nuque. A la sensation grisante d'être « dragué » venait s'ajouter celle non moins excitante de la conquête, même de manière indirecte. Avec aussi un petit soulagement car elle n'était heureusement pas de ces femmes qui renoncent à tout après un certain âge et se cloîtrent dans le refus de la vie. Au contraire, elle semblait débordante d'énergie et pas prête du tout à céder sa part. Pas plus qu'Alain.

Néanmoins, ils durent se séparer. Devant reconduire les amis qui l'avaient accompagnée, elle chuchota à l'oreille d'Alain une adresse où il pourrait la retrouver en fin de soirée. Il la regarda s'éloigner un instant, pensif et impatient.

Il attendit quelques minutes et sortit à son tour. Il connaissait bien l'endroit qu'elle lui avait indiqué et n'était qu'à moitié surpris après avoir vu ce que semblait être son tempérament. L'établissement était connu et fréquenté par une certaine classe de la société ; il n'avait pas pignon sur rue et abritait sa discrétion derrière les hauts murs d'un hôtel particulier. Seuls les initiés pouvaient en franchir la porte. Il s'agissait en fait de l'un des plus prestigieux endroits de plaisir de Paris. Dans ces salons, une femme ayant des moyens suffisants pouvait se procurer toutes sortes de plaisirs, des plus simples aux plus sophistiqués. D'un bordel pour femmes on avait fait un véritable temple voué au plaisir.

Sans pour autant oublier les dispositions de son plan, il décida d'aller au rendez-vous d'Isabelle. Cela risquait de valoir le déplacement.

Depuis quelques minutes Alain était assis au bar et observait ce qui l'entourait. D'autres hommes, assez jeunes dans l'ensemble, parlaient ou buvaient dans le grand salon transformé en boudoir par les couleurs chaudes du tissu tombant des murs et l'éclairage tamisé. En fait, si certains étaient des visiteurs comme lui, la plupart faisaient partie de la maison et attendaient la cliente. De temps à autre, une ou plusieurs femmes apparaissaient, faisaient le tour du cheptel et ressortaient en ayant donné un corps à leur choix. Simple, efficace et très cher. Pas d'équivoque, du fonctionnel.

Isabelle arriva bientôt et se dirigea tout de suite vers lui. Ils se retrouvèrent rapidement dans une grande chambre uniquement meublée d'un haut lit à baldaquin. C'est là qu'ils se laissèrent aller au désir qui les avait rapprochés. Elle ne fut bientôt plus vêtue que de ses cheveux mi-longs et de ses hauts talons noirs. Son corps n'avait rien à envier à ceux de femmes ayant quelques années de moins ; il était encore ferme et gardait toute son excitante attirance. Elle lui fit l'amour avec une violence inouïe marquant la force de son désir ; tour à tour déchaînée, caressante ou bien soumise, elle l'amena très vite au seuil de la jouissance.

Puis d'autres hommes les rejoignirent, auxquels elle se donna sans réserve, avec la fougue habituelle des inassouvies. Les corps se mêlaient maintenant sans discontinuer en une véritable offrande à la jouissance. Elle allait de l'un à l'autre et ne paraissait pas se lasser de sentir ces sexes autour d'elle et en elle, s'appliquant à leur redonner vigueur dans les plus brefs délais. Cela dura des heures avant qu'ils ne se séparent, épuisés et repus.

Alain la revit dès le lendemain puis bientôt très régulièrement. Elle devint rapidement une habituée du nouvel appartement. Jusqu'à un certain jour de février.

Il arriva en avance ; pour la première fois Michel était avec lui. Avec son matériel. Il les installa discrètement dans une pièce voisine.

Comme à son habitude, Isabelle se jeta sur Alain dès son arrivée et ils firent l'amour comme des fous. Les yeux de sa maîtresse étincelèrent de plaisir lorsqu'il lui fit la surprise : il avait invité quelques amis à participer à leurs ébats pour la première fois. A nouveau ce fut la mêlée. Probablement une des plus belles orgies qu'il ait jamais vues.

Le lendemain matin, trois mois jour pour jour après le départ d'Alain, Hubert Grinewald trouvait une enveloppe sur son bureau. Lorsqu'il vit les photos d'Isabelle, sa femme, il se laissa tomber dans son fauteuil. Quelques jours plus tard, Alain réintégrait la Grinewald and Co., avec cette fois l'assurance de ne plus jamais se retrouver dans le besoin.

CIGALE

photos Peter Flodquist

La Châtelaine avait les yeux verts

par Emmanuel Karven

Dans la France occupée des années 40, les occupations étaient fort diverses. Comme en témoigne ce récit champêtre, où l'on joue à chatte perchée, à saute-moutonne et colin-braillard en toute perversité.

C'était à la Libé, par un matin d'été, sur un tas de foin fraîchement coupé. Je me levais toujours avant le soleil, à l'aube blanche, dans le silence des perles de rosée. De mai à septembre, parfois jusqu'en novembre, j'allais à la maraude ; j'avais depuis ces cinq années que durait la guerre organisée, à ma façon, une petite économie de marché en réponse à la pénurie, au rationnement, aux cartes d'alimentation. Selon les mois, le passage des pluies, la force des vents, l'ardeur du soleil, je calculais mes bénéfices qui équivalaient en fait aux recettes, puisque mes dépenses n'étaient que d'énergie. Les ressources étaient inépuisables; quantité, qualité et variété des espèces et des genres se conjuguaient pour m'assurer un capital peu banal : cerises, cœurs, prunes de toutes sortes, poires, pommes, noix, noisettes, fraises des bois et des champs, lapins pris au collet, champignons de rosée, girolles, ceps, nèfles, chataîgnes, douzaines d'œufs de poules, de dindes, de canes, de pigeonnes, cresson, graines d'orties, pissenlits, grenouilles, poissons des mares et des étangs. La liste de ces précieuses productions serait interminable de même que le montant de mon avoir en argent comptant est insoupçonnable. Ma principale cliente était Madame de Mareims que l'on appelait couramment Mme Gontrand, superbe épouse de Gontrand de Mareims, châtelain de nom, fermier de métier. Mais qu'on ne s'imagine pas de la boue, des vaches et des cochons ; il y avait bien tout cela, cependant, métayers, charretiers, basse-couriers, vachers et autres ouvriers spécialisés se distribuaient les différentes tâches inhérentes à la situation de cultivateur et d'éleveur. Monsieur Gontrand donnait des ordres à tout le monde, sauf à Madame Gontrand, et chacun semblait s'en trouver bien. Le château dominait les environs.

La châtelaine avait les yeux verts et les jambes longues comme un titre de noblesse.

Mais, c'est elle, la châtelaine, qui me distingua. Si, d'une part, elle et moi savions, sans qu'un mot jamais ait entre nous effleuré ce sujet, que nos évolutions appartenaient à deux univers ou plutôt à deux tropiques différents, d'autre part, elle tint discrètement mais sans ambiguïté à me faire comprendre sans qu'un mot jamais..., que mon univers ou plutôt mon tropique ne pouvait se confondre avec ce marais humide et malodorant où pataugeaient les vachers et les basse-couriers.

Je la connaissais depuis toujours ; j'ai grandi à distance de regard de ses élégantes enjambées et presque à l'ombre de ses chapeaux à immenses bords ondulant comme jouant avec la toison de ses cheveux auburn aux volutes rebelles. Mais ce fut d'abord une image qui rejoignait l'odeur du foin coupé ou celle des brassées de pain chaud qu'apportait le boulanger. Quand vint pour moi l'instant de hasard où je découvris l'existence de la femme, ce fut elle que je vis et ce fut comme une apparition. Je ne sublimai jamais mon désir d'elle. Simultanément, je fixai son prestige élégant et son corps en mouvement. Je n'avais pas encore appris le raffinement un peu désuet qui invite à diviser l'art d'aimer en deux parties inégales ou deux chapitres, l'un béni, l'autre honni. D'emblée, j'eus envie de me rouler avec elle dans les prés. Cependant, j'étais un enfant pauvre et elle, une dame de la Haute.

J'avais, autour de moi, la navrante expérience du don. Selon les saisons, les paysans apportaient, penauds, la casquette coincée entre les paumes, les les yeux attérrés, les plus beaux des premiers fruits, les plus beaux des premiers légumes, au château pour faire le cadeau à Madame Gontrand. J'avais observé ce que je ne savais pas encore nommer de la condescendance et une bienveillante pitié pour ces êtres navrés dans le remerciement distant, un peu hautain, gêné peut-être, que la châtelaine, en apparat ces jours-là, distribuait parcimonieusement. Je choisis de vendre et au prix fort. Au château, cela surprit ; on s'y fit ; puis on me paya d'avance les commandes délicates comme les girolles, les lapins et les grenouilles. On prisa la marchandise et on estima le débrouillard. Au début, c'était Louisette, la servante, qui était chargée des achats, à la fois femme de chambre et responsable du service de table, elle venait en compagnie de la cuisinière qui choisissait les quantités nécessaires. Mais Louisette prenait les ordres de Madame Gontrand et allait demander l'argent pour me payer. Je passais par l'office ; je ne voyais que le personnel ; j'attendais mon heure. Car, chaque fois, la servante me rapportait les exclamations, les étonnements, les questions de Madame et même de Monsieur, et progressivement, au fur et à mesure que quantité, qualité,

variété des marchandises s'intensifiaient, les invités eux-mêmes interrogeaient les châtelains sur la provenance de ces aliments de choix. Alors, Monsieur se tournait vers Madame, au dire toujours de Louisette, et fier à la fois de l'habilité de son épouse et des compliments non feints de ses hôtes de marque, lui offrait la parole, déférent et amoureux :

— Je ne puis rien vous dire ; c'est pour moi aussi un mystère. Il faut demander à Charlotte, tout le mérite lui en revient, n'est-ce pas, chère amie ?

— Vous me flattez, Gontrand. En vérité, j'y suis pour bien peu ; puisque mérite il y a, c'est au petit Emmanuel qu'il nous faut adresser nos félicitations.

— Qui est ce mystérieux petit Emmanuel qui apporte des lapins de garenne dans son chapeau ? demanda en riant et très lentement en détachant chaque mot mais sans accent prononcé, seulement un peu déplacé sur les syllabes, le colonel Von Rap, Commandant le régiment stationné au chef-lieu du département.

— Certainement un petit paysan du hameau en bas, peut-être est-ce le fils du basse-courier ? s'empressa de répondre Monsieur Gontrand, très légèrement agacé par le charme, le prestige ou l'uniforme du colonel.

— Oh ! Gontrand, vous me vexez pour lui et cela me chagrine un peu que vous le traitiez de paysan. Je l'ai aperçu de ma fenêtre comme il entrait à l'office ce matin, je puis vous assurer qu'il n'a rien d'un paysan. Je ne me souvenais pas de lui ni de son prénom ; mais en le voyant, j'ai reconnu le garçon qui est en pension chez Marie, la femme de France le charretier. Ce n'est pas leur enfant, ils l'ont pris pour se faire un peu d'argent. Je n'en sais pas plus le concernant. D'ailleurs, il me suffira de vous narrer la surprise qu'il nous fit lorsqu'il vint pour la première fois, il y a quelques mois ; quand je dis surprise, je veux parler de moi, car, en ce qui concerne Louisette, ma femme de chambre, elle a été scandalisée, quant à ma cuisinière, la bonne et grosse Yvonne, elle s'est mise dans une colère olympique. Mais rien n'y fit, le petit Emmanuel resta planté dans l'office sous le déluge déchaîné d'Yvonne. Vous savez que lorsque les paysans apportent quelque chose au château, c'est généralement un cadeau qu'ils nous font, certainement une tradition des anciennes redevances que nous n'avons jamais exigées, mais ils sont très respectueux des coutumes.

— Chez nous, dans nos campagnes, ces traditions de redevances sont encore très à l'honneur, articula méthodiquement et sérieusement le colonel Von Rap.

— Vous savez, colonel, les problèmes sociaux nous ont causé beaucoup de soucis avant la guerre ; nous n'avons pas voulu les exaspérer ici, répliqua Monsieur Gontrand qui voulait attirer l'attention de Madame qui s'était ostensiblement tournée dans la direction du colonel en faisant son récit.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que Blum et Herriot sont venus jusqu'ici ! s'esclaffa avec dignité le colonel en grimaçant pour ôter son monocle.

— Les idées ne prennent pas le train, colonel ; elles sont dans l'air, répondit doucement en souriant Monsieur.

— Dans l'air, nous, nous lançons des Messerschmitt, c'est plus sûr, reprit fermement le colonel.

L'étrange jeune femme blonde qui accompagnait le colonel se tourna vers Monsieur :

— Gontrand, je vous admire, vous êtes un bon maître d'avant-garde, dit-elle en jouant de son accent chantant. Mais, si vous le permettez, Messieurs, *sehr Gehehrte Herren*, je souhaiterais écouter la suite du récit de Charlotte.

— Oui, Hilda, mon histoire se poursuit d'ailleurs de telle sorte qu'elle fait échapper le petit Emmanuel et aux traditions et aux revendications. Je crois même que d'instinct, il a compris d'où nous tirions notre pouvoir et qu'il veut jouer notre jeu. En effet, ce qui provoqua tout ce potin à l'office, c'est que, lors de sa première visite, il réclama, vous vous en doutez peut-être maintenant, de l'argent.

— Mais, ma chère Charlotte, cela peut être très dangereux ; je crois qu'il a l'argent dans le sang ; commencer si tôt, c'est un vice...

— Colonel, voyons, oseriez-vous dire que vous n'aimez pas l'argent ? Et si c'est un vice, alors je suis profondément vicieuse, dans ce domaine aussi, car, à son âge, j'aimais déjà beaucoup l'argent et si on ne m'en avait pas donné, j'aurais certainement fait comme lui.

Après m'avoir rapporté ces propos, Louisette ajouta, baissant la voix, la main en secret près de la bouche :

— Ensuite, après le café, comme tous les samedis, ils sont passés au salon, pour danser, enfin quand je dis danser, hum...

Et moi, faisant semblant de ne pas prêter grande attention à ses révélations qui lui mordaient la langue, je me préparai à aller lire Robinson en haut du marronnier. Elle me rattrapa par la manche :

— Et tu sais ce qu'ils font ? Madame me dit toujours : « ça va bien pour ce soir, Louisette, je n'ai plus besoin de vous ; vous pouvez aller vous coucher ». Me coucher, oh là là ! Tu parles ! Tu sais ce que je fais ? Se penchant dans mon oreille, elle me souffle chaudement, en un riant murmure de gorge : « je regarde leurs cochonneries par la fenêtre du salon, à califourchon sur le perron ; si tu savais, ils font des trucs que tu peux pas imaginer. Et ils en disent de belles ! Ils laissent toujours la fenêtre ouverte, à cause de la fumée ; ils fument tous comme des pompiers. Il ne peuvent pas imaginer que quelqu'un les écoute ou les voit, avec le parc et les chiens. Tu devrais venir ils te connaissent, les chiens et tu trouveras bien à sauter le mur. Tu veux venir ? Mais je ne peux pas t'ouvrir, je n'ai pas les clefs, et je couche au château, dans la mansarde de la tour sud, même que Monsieur, il me charrie toujours ; il dit qu'un jour, il montera dans mon petit nid d'hirondelle pour se réchauffer. Moi, je crois plutôt que ce sera une nuit. Oh là là, ce qu'il est gentil, Monsieur Gontrand !

— Non, Louisette, merci, j'ai mieux à faire le samedi soir.

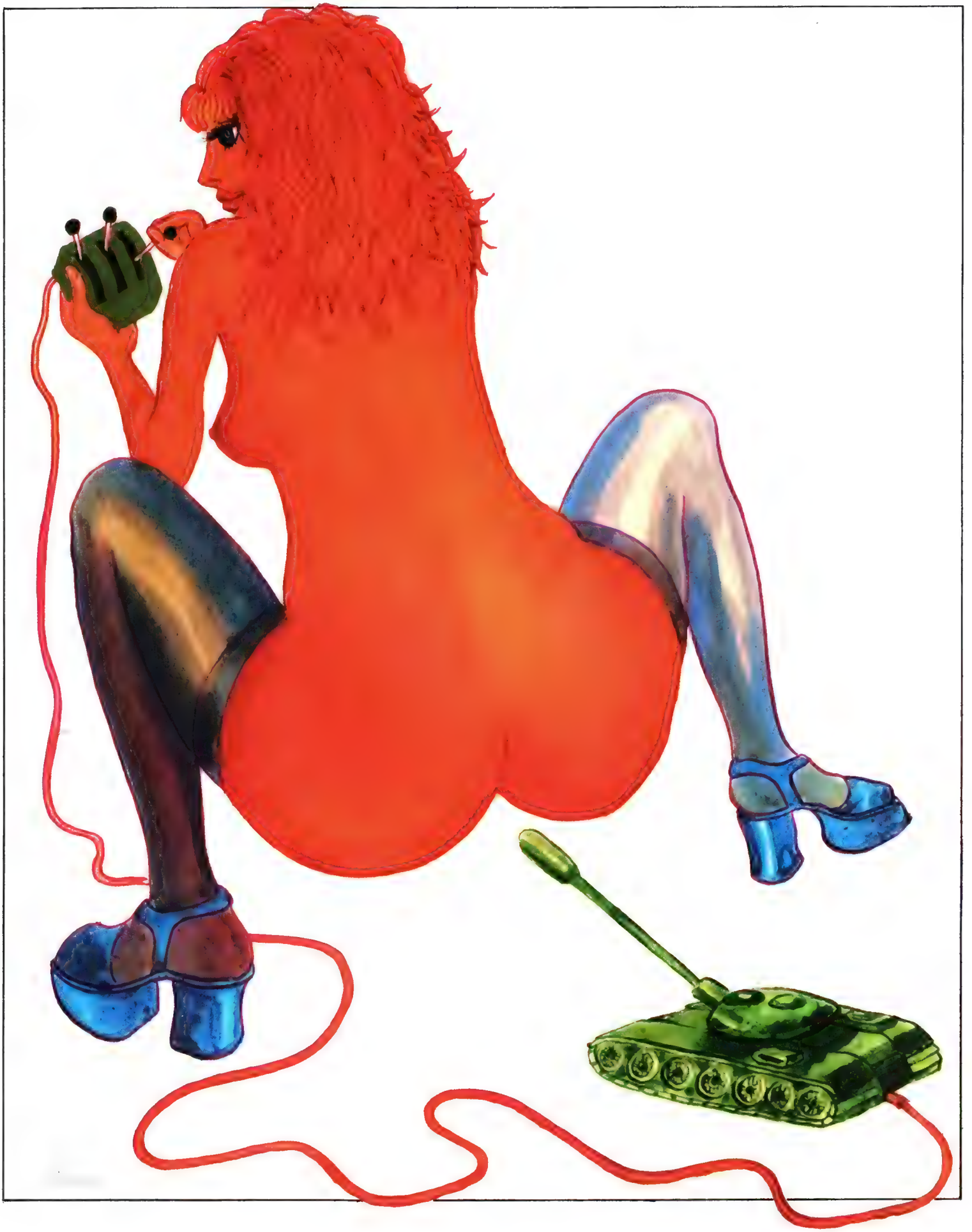
— Tu ne vas pas me dire que tu as déjà une payse ?

— Et pourquoi pas ?

— Tu veux rire ! A ton âge, qu'est-ce que tu peux lui faire ? Je voudrais bien voir ça, oh là là !

J'avais fait le grand jeu avec Louisette. J'étais dévoré d'impatience en attendant le samedi suivant. Mais, pour rien au monde, je n'aurais avoué mon désir. Je craignais d'abord qu'elle ne s'en servît comme arme contre moi auprès des paysans, qu'elle fréquentait peu, mais avec elle, mieux valait être prudent, et surtout auprès de Madame, ce qui eût été une catastrophe que je ne me serais pas pardonné. Une allusion moqueuse entre un sourire espiègle et une pensée perfide et Madame eût saisi et je perdais à jamais son amour. J'excluais même de mes projets toute relation intime avec Louisette ; je ne voulais pas que Madame, que j'écrivais volontiers dans mes rêves ma Dame, apprenne une telle mésalliance. J'étais parti pour sauter les obstacles, non pour glisser dans une flaque d'eau, comme un pauvre lourdaud de canard. Ma chasteté relative n'était pas morale, mais calcul, et comme telle, je devais jouer sur le montrer et le cacher. Montrer que sexuellement, je n'étais pas un de ces nigauds d'enfant qui attendent de grandir en se masturbant la langue longue comme un bifsteack geignant dans la bavette. Cacher mon désir à Louisette qui avait la langue trop bien pendue et pouvait me perdre sans rien comprendre de l'enjeu.

Je fus ébloui par l'ampleur du spectacle ; un flot de lumières rouges se déversait sur les tentures violettes. J'isolai, sans une ombre d'hésitation Charlotte avec un long porte-cigarette à la main. Comme j'arrivais, je m'employai à saisir les déplacements des protagonistes qui semblaient suivre les indications fournies par un phonographe dont je voyais battre le



pavillon près de la bibliothèque. Je ne comprenai pas bien les instructions, je n'attrapai que quelques mots au milieu des rires, des conversations : ... bander les ... avec les mains... identifier... l'hômme ôte une pièce de ... sinon, la femme... changer de partenaire... seuls les couples nus... choisir un arbitre... Puis la musique reprit, un rythme lent, quelque tango argentin. Je n'eus pas à déplorer les trous du message phonographique. Il me suffit de me laisser fasciner par le jeu qui me parut merveilleux et passionnant : les femmes se mirent au milieu du salon, on leur banda les yeux avec des foulards ; les hommes tirèrent un petit papier dans une corbeille ; après en avoir pris connaissance, ils se dirigèrent chacun derrière une femme. Il y avait une dizaine de couples. Les hommes prirent la taille des femmes, chacun à sa manière. Deux furent identifiés assez rapidement. La partenaire qui reconnaissait les mains se promenant sur sa taille faisait signe à l'arbitre qui s'approchait, écoutait le nom proposé à l'oreille. Parfois, celui-ci disait non de la tête, ce qui signifiait que la femme s'était trompée de mains. Lorsque l'homme se trouvait identifié, il changeait discrètement de partenaire, après avoir ôté sa veste. A un moment donné, qui devait être minuté, le meneur de jeu cria comme un croupier à sa roulette : « Rien ne va plus ; faîtes vos jeux... Les jeux sont faits ! ». Les hommes retirèrent leurs mains séance tenante. Les huit femmes qui n'avaient pas nommé les approches dont elles avaient été l'objet ôtèrent leur chapeau. Sur un nouveau signe de l'arbitre, les hommes commencèrent à caresser les seins des femmes.

Là, je me dispensai de réfléchir, tellement j'approchais, en une plongée imaginaire, les courges rebondies de Madame sous la robe d'un tissu jaune pailleté aux reflets ambrés par le rouge diffus qui semblait foudroyer de passion les doigts longs et insistants du Hauptmann en uniforme impeccable qui traçaient et retraçaient sinueusement le dessin de cet exaltant lieu. A la fin de cette donne, Madame dût enlever ses bas, ce qu'elle fit avec finesse, délié des gestes, comme si elle venait me rejoindre, je ne savais plus où regarder, ses jambes dont elle esquissa le modèle fuselé jusqu'à la jarretelle, ou bien, les bouffées de boucles qui chutaient tandis que son corps se ployait et s'étirait au cours des phases de retrait de ces objets intimes. L'Haupmann était toujours en uniforme de parade, maintenant droit, un peu raide, comme semblant attendre une sonnerie de clairon. Je supposai qu'il participait au jeu pour la première fois et plus secrètement que Madame ne le connaissait pas fondamentalement donc pas manuellement. A la reprise suivante, il continua ses manipulations hardies sur Charlotte dans le plus achevé des incognitos. Cette fois, ce fut le visage des partenaires féminins, qui concentra toute l'attention ou la tension des mains masculines. Quand le maître du jeu mit fin à ces caresses, certaines femmes se retrouvèrent sans robe, dont Madame qui fit sauter en un tour de main les pailletés d'or pourpre et je saisis, interdit, le souffle bloqué, le sexe tendu à l'excès, le corps quasi nu de ma déesse perverse sous la transparence d'un slip et d'un soutien-gorge ton chair ambrée ou gâteau à la croûte beurrée. J'avais faim et je salivais interminablement ; j'aurais voulu mordre partout dans cette peau qui me paraissait être le plus profond abîme qui m'eût jamais donné un tel vertige de désir et d'anéantissement. J'aurais étalé sur son corps long comme un fantasme tout le trésor de ma maraude caché au fond des forêts pour acheter les pénétrantes voluptés de cette forme qui frôlait l'abstraction tellement je la superposais au concret de mon quotidien : étaient sur elle, en elle, elle, dans ses volumes, dans ses lignes, dans ses couleurs, l'herbe des prés, les odeurs de terre mouillée, de mares vertes où sautent les grenouilles, les rebondissantes citrouilles orangées, les poires fondantes grosses comme un sein maternel, le vent au printemps éparpillant le nid feuillu de la plante d'où surgit une fleur.

Quelques-uns avaient encore leurs chaussures ; un seul n'avait rien dû enlever : le Hauptmann de Madame. Lors de l'enjeu suivant, les mains s'enroulèrent autour des chevelures et du cou ; les hommes se firent légers, les doigts vibraient en délicatesse ; les femmes oscillaient un peu, les têtes se penchaient câlines, avec des inclinaisons de gazelles ; la bouche de Charlotte était maintenant entrouverte, il m'a semblé, à un moment donné, apercevoir ses dents esquisser une détente brusque comme pour mordre, alors que les longs doigts du partenaire inconnu passaient et repassaient en brise du petit matin sur sa nuque creusée d'un sillon profond et velouté. A l'instant où je fixais le porte-jarretelle sans comprendre l'étrange impression qu'il faisait sur moi, puisqu'il ne cachait rien directement (et pourtant, beaucoup plus tard, tandis que déjà, j'abandonnais mes Universités, et saisissais les continents à pleines bouchées, le marché international du sous-vêtement féminin recouvrit les cuisses. Donc, à l'instant où je fixais le porte-jarretelle sans comprendre l'étrange impression qu'il faisait sur moi, puisqu'il ne cachait rien directement, Madame en dégrafa la ceinture, n'ayant toujours pas le moindre soupçon, semble-t-il, concernant le bel officier vert-de-gris qui maintenant lui donnait un baiser en mouvements lents et longs, à peine appuyés, car tel était le nouveau palier atteint. La séance ayant, semble-t-il, pour but de déployer des ébats horizontaux, comme suprême récompense ou suprême gage, je ne pouvais encore décider, ne sachant comment cela s'achèverait, soit par une étreinte sexuelle de tous les couples, soit réservée seulement aux couples nus, soit aux couples habillés, soit un partenaire nu, un partenaire habillé, et dans ce dernier cas, deux possibilités restaient encore, puisque je voyais deux femmes entièrement vêtues mais un seul homme, le Hauptmann de Madame.. J'étais tendu d'impatience car je sentais bien que le dénouement avait un sens différent selon que l'on choisirait l'une des cinq solutions. La première me paraissait sans valeur, à quoi bon jouer avec tant de finesse, de part et d'autre, pour produire platement, à mon sens, une copulation généralisée qui ne gageait ni ne récompensait personne. La seconde me sembla constituer une initiation de la partenaire féminine ; en effet, mise à nu pour n'avoir pas reconnu ses partenaires masculins, elle signait en quelque sorte sa virginité de groupe et se retrouvant avec le partenaire déshabillé par les autres femmes, elle serait initiée par le loup blanc du groupe, si je puis dire. La troisième solution se présentait comme une initiation du partenaire masculin resté habillé pour n'avoir pas été identifié par les femmes ; inversement, la partenaire féminine ne devrait sa parfaite impeccabilité vestimentaire qu'à son art consommé dans la reconnaissance de tous les partenaires masculins auxquels elle avait été confrontée. La décision trois est donc inverse de la deux. La quatrième et la cinquième possibilité devraient mettre face à face soit une femme nue et un homme habillé, c'est-à-dire, une vierge de groupe et un puceau de groupe, soit une femme habillée et un homme nu, c'est-à-dire, une prostituée de groupe et un prostitué de groupe. Mon esprit joueur me fit d'emblée éliminer la première hypothèse comme peu raffinée, voire vulgaire ; je doutais que Madame puisse se prêter à de telles banalités ; je la voyais exigeant que ce jeu ait un sens afin qu'il rejoigne les grands rites d'intronisation auxquels toute société soumet ses membres. Je n'élis donc que quatre combinaisons et j'attendis la suite des évènements.

Enfin, ce que nous attendions tous arriva : la dernière séquence ouvrit le Grand Jeu; seule, Madame ôta son slip, face au Capitaine en tenue de centurion. L'étrange belle et longue blonde, au corps mat et lourd, que je supposai être Hilda, était la seule femme habillée ; et bien entendu, le colonel Von Rap érigeait fièrement sa nudité. Monsieur terminait

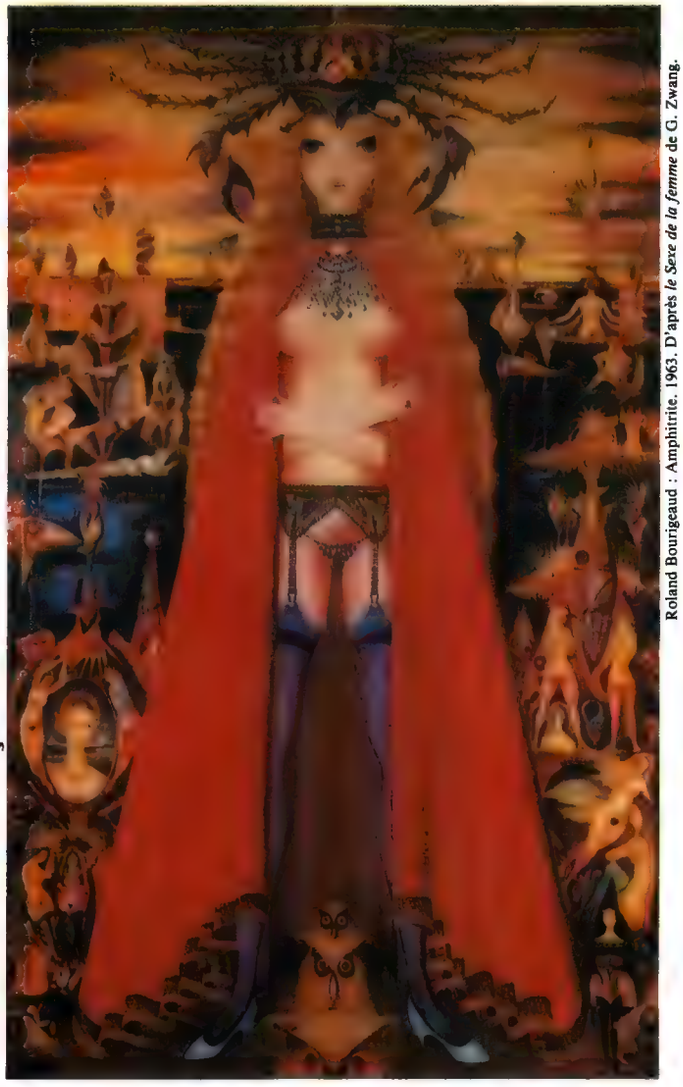
Un évènement : un roman inédit de

CASANOVA

D'ÉDOUARD ET D'ÉLIZABETH LES VINGT JOURNÉES
[ICOSAMERON]

Un roman de science-fiction de Casanova, plus fort et plus grandiose que ses « Mémoires » et que le film célèbre de Fellini : après un inceste, les mille péripéties d'Edouard et d'Elizabeth... Passionnant !

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES, MAIS VOUS POUVEZ LE COMMANDER DIRECTEMENT A « CLUB »



Roland Bourigeaud : Amphitrite. 1963. D'après *le Sexe de la femme* de G. Zwang.

ADAPTATION FRANÇAISE DE J.-M. LO DUCA

Pour nos abonnés : 10% de remise !

Joindre à la commande la bande de l'abonnement

EDITIONS PYGMALION
117 rue de l'Ouest
Paris 75014

320 pages
45 F.

Adressez vos commandes à CCT International, Tour Maine-Montparnasse, 33, avenue du Maine 75755 PARIS CEDEX 15.

Payement par chèque à l'ordre de CCT International
Je désire 1 exemplaire des « VINGT JOURNÉES D'ÉDOUARD ET D'ÉLIZABETH » de Casanova
NOM ..... PRENOMS .....
ADRESSE ..... VILLE.....
CODE POSTAL

(Ecrivez en lettres capitales)
☐ Chèque bancaire de 45 F ☐ Chèque postal de 45 F Signature :

suite de la page 56

La Châtelaine avait les yeux verts

en chaussettes, par conséquent, il ne semblait pas pouvoir continuer la partie; il se retira discrètement. Restèrent sous les feux des lumières rouges deux couples embrasés : Madame et le Capitaine, Hilda et le Colonel. Ici, se joua une permutation qui, sur le moment, me révolta, mais qui, à la réflexion, me parut d'une extrême perversion et d'un raffiné consommé : Madame reçut le Colonel comme partenaire de frémissements copulatifs et Hilda se pénétra du Hauptmann. Les autres joueurs s'assirent en rond autour des deux couples convulsés de désir et fredonnèrent un chant d'amour que le phonographe avait déjà entamé. J'avoue que je fus un peu déçu par la brièveté des étreintes et je me promis de donner, un jour, à Charlotte, infiniment plus que ce précipité agité de spasmes qui me parurent nerveux, du moins en ce qui concerne les mâles.

On parlait alentour, de bonheur, de liberté, je comptais bien en profiter. Mon premier objectif était Paris, ensuite, les îles, n'importe lesquelles, d'Amérique, d'Afrique, du Pacifique, pourvu qu'elles me racontent les romans de mes rêves fantastiques. J'en étais là de mes songeries, arpentant les champs et les prairies, quand, tout à coup, j'aperçus une femme endormie. Je m'approchai à pas de loup, étonné, surpris, ravi.

— Ah, c'est toi Emmanuel ! Comme tu es grand maintenant ! Tu voudras bien m'excuser de me présenter à toi dans cette tenue, mais que veux-tu ? En ce moment, je crois que tout le monde est fou, et moi aussi, je me sens devenir folle. Ecoute, mon garçon, je suis en danger; je te raconterai plus tard ce qui m'est arrivé, mais pour l'instant, sais-tu où je pourrais me cacher ?

— Oui, Madame, je pense que vous serez en sécurité dans ma cabane dans le bois derrière les Oucherottes. Personne ne va jamais par là. J'y suis toujours seul.

— Merci, Emmanuel, tu es mon ami, mon fidèle ami, tu es bien le seul qui me reste. Je suis si fatiguée, je n'ai pas dormi de la nuit, ce fut un vrai cauchemar depuis hier.

— Pouvez-vous marcher, Madame ? C'est un peu loin.

— Appelle-moi Charlotte, nous sommes des amis. Oui, j'essaierai et si je suis en difficultés, tu me soutiendras. Avec toi, je me sens bien. Tu es ma chance. J'ai l'impression que c'est toi que j'attendais ici.

Pendant les deux heures de repos accordées après le repas de midi, je n'entendis parler que de l'aventure des châtelains au chef-lieu du département. Je ne sais comment l'histoire était arrivée jusque là en si peu de temps mais elle faisait l'objet de toutes les conversations.

— Bin, dis donc, les gars, y s'en sont payés du bon temps hier, y les ont toutes tondues, ceux qu'avaient marché avec les schleuhs, la boule à zéro. Oui, et même les grosses têtes. Y croyaient qui s'raient mieux cachés en ville, moins connus, les châtelains ! Mais penses-tu, tu parles, ils étaient repérés ou p't'être qu'on les a dénoncés, j'sais pas, n'empêche qu'y n'ont pas coupé à la coupe ! Madame Gontrand, elle y a passé comme les autres à la casserole.

Les gars, pouf, rétamés en moins d'deux. Y sont partis s'coucher dans les chambres au premier, y zavaient laissé deux mectons complèt'ment éméchés à la porte. Y a une autre bande qui s'est am'née, des Fifis ou je sais pas trop quoi, y t'ont piqué les clés, les autres n'y ont vu que du feu. Et vlan ! la volaille déplumée s'est envolée aussi sec. Y paraît que c'matin, ça faisait un sacré foin à la Porte du Croux quand y zont découvert la salle vide. Y peuvent toujours courir après à c't'heure. Mais vous savez pas la meilleure : le braconnier m'a dit que c'matin, au p'tit jour, comme y r'venait de voir ses collets, il a vu Madame Gontrand en ch'mise de nuit dégu'nillée, descendre d'une traction qu'était toute pavoisée bleu-blanc-rouge. Y s'est pas approché; c'est pas l'gars à s'mêler des affaires des autres. C'est lui qui s'est caché. Vous savez comment il est Julien. A mon avis, Madame doit pas être loin, seul'ment, le château, vaut mieux pas qu'elle y mette les pieds, parce que, depuis hier soir, y a une autre bande qui s'est installée.

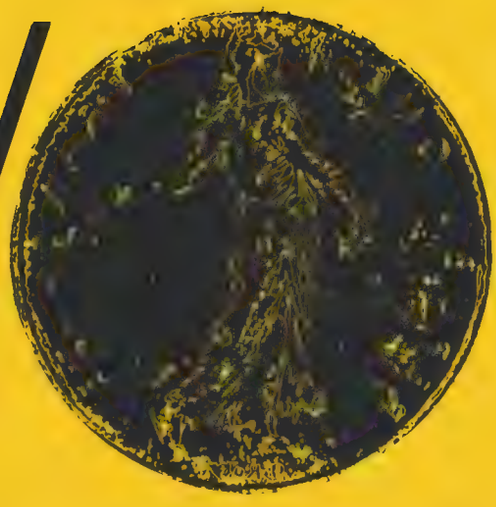
A la tombée du jour, je revins à la cabane ; Charlotte dormait toujours. Quand elle se réveilla, je lui tendis à manger tout ce que j'avais pu récolter et lui racontai ce que disaient les paysans. Elle me fit venir près d'elle sur le lit de foin et commença à me déshabiller, très doucement, me caressant de ses longues mains aux doigts fins. Comme je l'embrassais et me jetais avec violence sur elle, elle me sourit et me fit m'allonger sur le dos, gentiment, en mouvements liés, elle ôta sa chemise ; elle m'apparut nue comme une déesse de fécondité, lourde, chaude, longue, veloutée ; ses seins aux mamelons oblongs me surplombaient et j'en devinais les pointes tendues tracer ma peau de traits frissonnants tandis que la bouche de Charlotte explorait avec une passion tendre et violente des lieux de mon corps que je n'identifiais pas, tellement j'étais à l'écoute des caprices furtifs de sa langue dont le charnu humide et chaud semblait comme me fondre en elle, m'absorber, me dévorer. Je me sentais au seuil de mon initiation que me ferait d'abord, non pas la pénétrer selon l'expression consacrée, mais pénétrer tout entier dans son immense corps le faisant déjà, dans cet état de conscience fuyante, floue, tout à la fois, déesse et ogresse, comme si je devais en premier lieu être mangé, disparaître pour ensuite pouvoir naître d'elle, d'une vraie naissance dont j'aurais choisi l'instant et le corps accueillant, comme si, l'autre naissance, celle de l'état civil, m'avait échappé puisque je n'en avais choisi ni le moment ni le corps de gestation. Voilà, je le savais d'un savoir profond, ce que Charlotte m'offrait, c'était ma naissance ; je désirais au cœur de ma peau, de mes sens, et au bord de mon inconscient, naître d'elle. Tandis que sa bouche engloutissait délicatement mon sexe, accomplissant ainsi le rite qui rythmait mon désir fou, je m'étais enfoui dans le long sillon qui partageait les fesses en citrouilles orangées de Charlotte et je dérivais, écrasé par ces masses gigantesques qui constituaient l'horizon de ma vie. Quand sa bouche revint prendre ma bouche, quand sa main guida mon sexe dans le sien, je me sentis comme aspiré, happé, infiniment petit au sein de cet infiniment grand corps qui me prenait en lui pour une jouissance qui me serait une petite mort dont je renaîtrais grand, immense, ogre, dieu.

Dans la nuit, Charlotte me réveilla. Elle m'expliqua ce que j'avais à faire avant l'aube. Je partis aussitôt au château. Par la fenêtre du salon, je vis les partisans endormis dans des poses qui laissaient à penser qu'ils avaient exploré les caves et le cellier. Je n'eus aucun problème pour me rendre au premier étage, par l'escalier de l'office, où se trouvait la chambre de Madame. Je rassemblai la perruque, les vêtements, le chapeau, les chaussures que Charlotte m'avait demandé et découvris, enfoui sous une immense pile de draps, au bas d'une armoire, le petit coffre à bijoux que Madame avait caché avant les événements. Il me fut plus délicat d'atteindre le bureau de Monsieur où, suivant les indications de Madame, je devais forcer le secrétaire afin de prendre l'argent qui s'y trouvait. Je dus traverser le salon à pas de loup. Je m'étais muni d'une tourne-vis ; la serrure du petit meuble anglais céda sans trop de difficultés et je m'emparai de l'enveloppe volumineuse et me retirai sur la pointe des pieds.

Je conduisis Charlotte, par des raccourcis, jusqu'à la gare la plus proche où elle prit le premier train. Je ne devais jamais la revoir.

Chers lecteurs de Club,

VOUS



avez prouvé vos infinies possibilités en matière créatrice. En effet, depuis notre premier appel à votre talent rédactionnel, nous avons reçu des dizaines de contes, de nouvelles, de poèmes qui témoignaient tous d'un sens aigu du mot et d'un érotisme très bien tempéré, qui laisse augurer les plus grands espoirs concernant votre future carrière de nouveau Guillaume Apollinaire (celui des onze mille verges bien sûr) et d'émule du Marquis de Sade. Naturellement nous n'avons pu insérer tous les envois, mais que cela ne vous décourage surtout pas de continuer à nous envoyer les inventaires adéquatement formulés de vos fantasmes ou de votre vie.

Chaque envoi publié vaudra à son auteur 1 000 francs

suite de la page 12

Les Frissons d'Irène

lui trouvait du charme, de l'esprit, de la culture. Cela la laissait indifférente. Personne ne la connaissait autant que ce gamin, agenouillé devant elle...

Ce qu'elle voulait, c'était cela, simplement : qu'un homme de n'importe quel âge tombe amoureux d'elle, dès la première minute, en ignorant qu'elle fréquentait les grands de ce monde. Et cet instant était arrivé !

Elle ne sentait plus le froid, ni l'humidité qui commençait à l'imprégner. Le lycéen s'était emparé de ses lèvres, et les suçait, tandis que ses doigts se promenaient sur la raie des fesses et sur son pubis. Il introduisit à nouveau la langue dans son vagin et lui arracha un râle. Oh, que cet instant dure toujours, jusqu'à la nuit...

Combien de temps resta-t-elle ainsi ? Elle l'ignore. Elle avait perdu tout sens de la durée. Après une éternité, le lycéen retira la tête, et écarta les pans de son manteau, pour admirer tout à son aise l'objet de son désir. Elle sentit le froid sur sa peau, rafraîchissant. Elle n'en pouvait plus.

Il se pencha vers elle et l'embrassa encore, avec frénésie. Elle colla ses lèvres aux siennes. Il la regarda longuement dans les yeux. Elle soutint son regard.

— J'aime bien le goût de ta chair, dit-il enfin, comme s'il avait dit « *J'aime bien le dernier film de Lelouch* ». Une évidence.

Elle s'entendit répondre :

— J'aimerais goûter la tienne.

Il sourit et s'assit sur le banc. Elle s'agenouilla devant lui, sans même refermer son manteau qui traînait dans la poussière. Son mari lui en paierait un autre ! Il pouvait bien se le permettre, avec les cadeaux dont il couvrait ses secrétaires !

— J'aimerais d'abord connaître ton nom, dit-elle.

— Pourquoi ? Un nom a si peu d'importance...

— Je ne peux pas t'expliquer.

Comment lui dire qu'elle en avait assez de faire l'amour avec des gens de rencontre, entre deux portes, entre deux avions, sans se soucier de leur prénom ?

— C'est important pour moi, reprit-elle.

— Xavier.

Était-ce une impression ? On aurait dit qu'il était gêné de le dire. Pourtant, elle était bien certaine de n'avoir jamais connu de Xavier.

Elle sentit qu'il se rétractait. Mais elle le tenait bien en main. Pas de risques qu'il s'échappe.

— Ne bouge pas, Xavier, je vais te réchauffer un peu. Tu veux bien ?

Sans attendre sa réponse, elle tira sur la fermeture-éclair de son jean's. Sa main pénétra dans la braguette, fouilla dans le slip.

Pensive, elle l'admira quelques instants. Voilà un sexe qui n'avait certainement pas beaucoup servi, mais qui ne demandait que ça. Xavier promettait : rien que de subir l'hommage de sa langue...

Sans hésiter, elle l'enserra entre ses doigts et commença à l'embrasser. Elle y mit toute sa fougue, sentant monter le désir du garçon. Lorsqu'il fut satisfait, elle se releva, un sourire aux lèvres. Il referma son pantalon, pendant qu'elle rajustait son manteau.

— Comment sont mes cheveux ? demanda-t-elle. Décoiffés ?

— Parfaits. Comme toi. Je t'aime.

Elle l'attira à elle, l'embrassa sur le front.

Elle avait repris l'avantage.

— Cela te plairait, d'aller au restaurant ?

— Je suis fauché.

— J'aï un peu d'argent sur moi...

Un peu d'argent ! Jeté en vrac dans une poche de son vison, il y avait deux billets de cinq cents francs et plusieurs billets de cent francs. De quoi nourrir des dizaines de jeunes loups du Quartier Latin, au regard langoureux, au langage compliqué...

Elle respira à fond. Elle se retrouvait en terrain connu. Parler, inviter à manger. Rien de répréhensible. Faire des gestes dont elle avait l'habitude.

Pour ne pas l'effaroucher, elle l'emmena dans un boui-boui de Saint-Séverin. Dans une salle enfumée et bruyante, on leur servit de la semoule sans beurre, quelques pois chiches et des navets, accompagnés de poulet et de mouton. Le tout appelé pompeusement « « *couscous royal* ». Au passage, elle avait récupéré sa robe et s'était changé dans les toilettes. Une robe très simple, moulant admirablement ses formes. Elle lui sourit.

Une intuition lui disait qu'il aurait fui, si elle avait voulu l'emmener dîner chez Lasserre ou au Pactole. Pas parce qu'il était pauvre. Au contraire : on sentait en lui la race, le début d'arrogance des fils de la bourgeoisie. Mais parce qu'il l'aurait moins aimée, la sachant riche...

Ils burent une bouteille de Sidi Brahim treize degrés. Elle voulait le voir gai, qu'il parle davantage...

Sous la table, leurs jambes se touchaient. Irène sentit monter en elle un désir encore plus violent que tout à l'heure. Pour un peu, elle l'aurait entraîné chez elle, ce soir que son mari était absent...

— Je t'aime, Irène, répéta-t-il. J'ai vu tout de suite que tu n'étais pas une salope.

— Merci quand même ! dit-elle, légèrement vexée.

Il se tut et détourna la tête, gêné.

Le serveur se fraya un chemin à travers les tables pour leur apporter des pâtisseries orientales. Il choisit une corne de gazelle, Irène un mantékao.

Presque en silence, ils prirent le café. Enfin elle se décida :

— Quel âge as-tu ?

— Dix-huit.

— De quoi vis-tu ?

— Je t'aime.

— C'est gentil. Mais je te demande de quoi tu vis. Tu n'es pas obligé de me répondre.

— Je viens de te répondre. Écoute, j'en ai assez de cette ambiance, allons chez toi.

— Chez moi ? Pourquoi chez moi ?

Elle était heureuse qu'il la désire tant, mais voulait garder la direction des opérations.

— Parce que je ne voudrais pas être salaud avec toi.

Brusquement, tout se figea en elle. Que voulait-il dire ?

— Alors, tu m'emmènes chez toi ?

Comme dans un rêve, elle se leva. Il alla chercher son manteau parmi des duffle-coats et de vieilles vestes. Personne n'avait songé à le voler. On devait penser que c'était une imitation.

Elle fit un geste pour sortir une liasse.

— C'est payé, fit-il. J'avais de l'argent.

Ce n'est que plus tard, dans le taxi qui les emmenait chez elle pour une longue nuit de fête, qu'il avoua :

— C'est John qui m'a envoyé. Il voulait te donner une leçon. Le salaud ! Il m'a dit que tu paierais bien, si j'arrivais à te faire croire que tu étais jeune, que tu étais belle. C'est la première fois que je fais ça.

C'est à peine si elle entendait ses paroles.

— Dès que je t'ai vue, j'ai compris que je ne pouvais pas jouer. C'est pour ça que je voulais partir.

— Mais pourquoi dire que tu m'aimes ? demanda-t-elle, sans colère. Ce n'était pas dans le contrat ?

— C'est moi qui l'ai rajouté. Parce que c'est vrai. Je sais qui tu es, ça m'est égal. Je déteste l'argent. Mon père est mort d'un infarctus pour avoir gagné des millions, et depuis ma mère s'envoie tous les types qui passent à sa portée. Je rêvais d'exploiter une bourgeoise, pour me venger. Mais je t'aime, c'est vrai.

Et soudain, Irène se sentit envahie par un grand bonheur.

Elle regarda Xavier, lui prit les mains, et murmura :

— Moi aussi, je t'aime.

MARTHE
photos Marie Espeus

VALENTIN & VALENTINE

A la Saint Valentin, on ne sait plus à quel « sein » se vouer. C'est le grand carnaval des têtes et des jambes avec orgasme promis aux vainqueurs.
Marcel Dutilleul, notre grand pédagogue en matière amoureuse vous explique comment se concélébrer avec ferveur.

par Marcel Dutilleul

A l'occasion de la Saint-Valentin, les sentiments se manifestent par d'excessives démonstrations, par une surabondance délirante d'imagination et de créativité dans la composition ou le choix de cadeaux qui sont une part de rêve né dans la tête de celui ou de celle qui l'achète. Il faut profiter de cette fête pour retrouver le sens du plaisir et étendre cet échange de cadeau au corps, à votre verge monsieur, à vos seins, madame, à votre vulve et à vos fesses afin de décorer tout cela pour augmenter la qualité du désir sexuel par la jouissance du regard. C'est aussi l'opportunité pour un homme et une femme de préparer une soirée qui transporte chacun de vous dans un monde où l'inconscient domine, et par là même votre appétence, votre soif de copuler, de baiser, de vous unir dans la bonne humeur et la décontraction, ce qui évite pas mal de défaillances. C'est une méthode qui exige un peu d'ingéniosité et qui met en valeur les atouts naturels d'une chatte rayonnante ou d'un sexe qui s'enfle de désir brûlant, celui de s'enfiler dans un canal humide d'une vulve bien préparée. Imaginez l'effet produit sur votre maîtresse, votre compagne ou votre femme, quand, dans la chambre ou dans une autre pièce, votre membre en érection apparaît au milieu de plantes grimpantes, de mousse et de lierre, comme un jardin irrégulier d'où domine une colonne, votre verge. C'est ce genre d'effet de surprise irrésistible que vous pourrez ainsi pratiquer, dans la chaleur intime. Profitez-en pour compléter, à un prix abordable pour tous votre collection de tenues légères.

Avec une robe-cul, vous tirez profit, madame des qualités irrésistibles de vos fesses rebondies, rondes et douces et de votre inénarrable raie du cul, cette subtile ligne qui est un appel à la lubricité. Pour la fabriquer, inutile de penser à des dépenses excessives. Le plus économique c'est de choisir une robe que vous ne mettez plus parce qu'elle est démodée ou que vous vous êtes lassée de ses couleurs. Posez-là à plat sur une table pour apercevoir le dos, la robe étant étalée sur le devant. A l'aide d'une craie de couturière dessinez un rectangle au-dessous de la ceinture, donc de vos reins, le plus grand côté du rectangle allant jusqu'à la base de votre vêtement. Munissez-vous de vos ciseaux et découpez maintenant ce morceau de tissu. Puis, faites un essai et regardez-vous dans la glace pour y voir votre dos et vos jambes. Bien sûr, ce genre de travail, comme toutes

les préparations que nous allons vous décrire, s'effectue dans le secret pour que l'effet soit saisissant au point de marquer à jamais la mémoire de vos ébats. L'excitation est plus intense. Et dans la glace, si vous avez bien réussi votre découpe, vous devez apercevoir votre postérieur rendu ainsi visible. Il est évident, que pour cette fête des amoureux, la robe-cul ne s'embarrasse pas de culotte. par contre il n'est pas interdit de portes des bas et un porte-jarretelles. Car ainsi habillée, votre pouvoir séducteur grandit dans des proportions importantes, à en juger à la mine réjouie de votre amoureux qui a répondu à la charmante invitation de cette nuit de la Saint-Valentin. Surtout, dans cette tenue, ne changez en rien votre démarche, soyez naturelle et la communication érotique vous permettra de vous offrir, plus tard à votre partenaire, la vulve humide déjà de la pensée que vous lui montrez en changeant un disque une partie de votre intimité où il est si bon d'y glisser une main.

Pour transformer votre pubis et votre vulve en discret jardin du désir de l'étrange, pour le plus grand bien de l'orgasme attendu, souhaité dans l'esprit de chacun, si vous possédez un soutien gorge très transparent et une fine culotte, il ne vous reste qu'à vous mettre à l'ouvrage. Malgrè tout, vous devrez vous procurer une végétation artificielle qu'on trouve chez les marchands de jouets pour confectionner des paysages en modèle réduit, ou pour faire des maquettes. Et collez ainsi cette herbe, ces feuillages miniaturisés sur les sous-vêtements que vous allez mettre à l'occasion de cette cérémonie exceptionnelle de l'amour. En ce qui concerne le soutien-gorge, prenez soin de laisser vos pointes des seins apparentes, pour les mettre ainsi mieux en valeur dans le contraste harmonieux qui unit le vert à la couleur délicate de votre chair. Et au moment de l'effeuillage, quand les corps commencent à vibrer, à pressentir les frissons qui vous emporteront lors de la phase ultime du plaisir, cette toilette peu ordinaire rendra plus intense la qualité de vos attouchements, et plus profondes les sensations ressenties.

Pour faire de votre slip, monsieur, un transfuge moderne d'une mascarade érotique, et révéler un caractère dominant de votre individualité qui désire conquérir, posséder dans sa totalité le vagin de votre compagne, et la transporter dans l'extase et au sommet, au point culminant de l'appétence charnelle, dix minutes d'attention sont nécessaires. Avant de coller l'herbe ou la mousse, ou les deux à la fois, pour mieux suggérer, n'oubliez pas de découper, sur le devant un triangle isocèle dont la base doit se situer à la limite de vos testicules et du bas de votre pénis, pour qu'il se montre royalement dans cet effet de verdure. En déboutonnant, votre braguette, lorsque votre partenaire entrouvre votre pantalon pour introduire sa main, ce qu'elle aperçoit est saisissant. Cela détend, fait rire, donne envie d'introduire cette insouciance dans les caresses. Quand vous avez bientôt, avec son aide, ôté votre pantalon, la gaieté se communique, la fête de la Saint-Valentin prend toute sa signification profonde. C'est un prélude à des joutes sexuelles hors du commun. Le vagin mouille plus que de coutume, et votre capacité érectile s'en trouve accrue. Et, dès lors pourquoi ne pas commencer par une bonne masturbation. N'ayez crainte, après un tel préambule votre charmante amie saura habilement avec sa bouche, en un quart de tour, vous remonter à bloc, pour entreprendre cette fois-ci, une sauvage et satisfaisante partie de jambes en l'air. Une irrésistible, délicieuse et subtile secousse vous saisit tous deux quand chacun décharge, s'éclate.

Pour les cadeaux à offrir, il est important d'y consacrer du temps, de s'y prendre une semaine ou deux à l'avance pour bien faire son choix. Car le succès de cette fête en dépend partiellement. Flanez dans les sex-shops et vous ne manquerez pas d'y trouver le petit truc, le livre ou l'objet qui sera le maillon, le détonateur qui amplifiera cette préparation à l'accomplissement d'une ivresse corporelle qui fait bander. Une collection des premiers numéros de « Club » est aussi un présent de goût. Des reproductions d'estampes japonaises érotiques ou un livre des cartes postales grivoises des années 1880 à 1930 permettent de passer du bon temps, à condition d'y joindre l'agréable et de vous chatouiller mutuellement, tout en en feuilletant les pages. Dans des grands magasins parisiens, il n'est pas impossible de trouver des cravates sexy qui, quand on les retourne nous offrent la vue de femmes nues dont rien n'est dissimulé de la forme des seins jusqu'à la toison de la fente. Pour donner à cette date tout son caractère, une photo polaroïd couleur de vos corps ou d'une partie de votre anatomie, celle qui comble le plus d'aise votre partenaire, est un excellent cadeau. A ceux et celles qui veulent dépenser plus de cent francs, qu'ils n'oublient pas les vibro-masseurs ou les films pornographiques en super huit dont la projection permet de passer de savoureuses minutes. Et quand le film est terminé, allez-y, passez à l'action en vous en inspirant pour entreprendre une impétueuse et vibrante pénétration du vagin de votre compagne qui, à plusieurs reprises a déjà enfoui votre virilité dans sa bouche pour sucer votre gland. Ou alors nous vous suggérons, monsieur de prendre deux billets pour un des nombreux spectacles offerts dans les mini-théâtres érotiques. Ce cadeau sera apprécié par votre amie qui vous comblera quand vous serez tous deux rentrés chez vous, dans ce lit où vous vous envoyez la tête en l'air.

Pour continuer, après le touchant et émouvant moment d'offrir les cadeaux, nous vous proposons deux plats légers, des danses modernes qui puisent aux sources de l'univers marginal de la sexualité. *« La balance du nichon »* et *« La queue ivre »* sont d'encourageantes figures qui prédisposent à une folie électrique de l'appel profond des organes génitaux. C'est un genre de pratique, une mise en condition qui, selon des animateurs de sex-groupes californiens, neutralisent les traces dans l'inconscient des traumatismes rencontrés au cours d'une éducation trop rigoureuse, en regard de l'ordre du désir. C'est en fait une bonne et plaisante, rigolotte et stupéfiante gesticulation corporelle qui sollicite la capacité érectile de la verge, et profile, en perspective une intense contraction des anneaux du vagin, pour le plus grand bien de l'accouplement. C'est une excentrique méditation corporelle qui transporte les sexes dans la gaieté, et favorise la diffusion des vagues de plaisir qui emportent les corps dans ses fibres les plus intimes vers des plages idéales d'un paradis bien terrestre et charnel.

Pour réussir « la balance du nichon », la femme est quasiment dévêtue. Et, il s'agit pendant une minute de tendre les bras vers le plafond en cambrant légèrement les reins tout en écartant un peu les cuisses pour que le partenaire contemple aussi ce qui se passe au niveau de la vulve. Bientôt faites vibrer madame votre buste pour que vos seins se déplacent de bas en haut ou inversement. Mais surtout, évitez les mouvements brusques pour ne pas froisser les fines attaches de vos seins. Quand la minute est passée, mettez vos bras en avant, à la perpendiculaire de votre poitrine en vous concentrant bien, sans bouger pendant quinze à vingt secondes. Après, approchez votre publis de la bouche de votre compagnon qui vous observe en s'agenouillant de façon à ce que sa bouche entre en contact avec votre toison pour glisser sa langue. A ce moment-là prenez vos seins à pleine main pour les entraîner dans un mouvement de caresses circulaires au cours de laquelle vous frottez de temps à autre les pointes pour qu'elles grossissent. Au même moment, la langue de l'homme s'apprête à lécher vos grandes et petites lèvres pour localiser votre clitoris et renforcer ainsi les sensations éprouvées sur vos tétons. Quand les vibrations ressenties grâce à ces actions localisées sur des points sensibles de votre anatomie se font plus pressantes. Reprenez la position du départ tandis que votre ami se lève pour débuter la danse de la queue, *« la queue ivre »*. Pour cela, il faut être debout les bras en arrière, le dos légèrement en retrait, et par des mouvements des reins faites rebondir votre verge contre le bas de votre ventre. Vous montrez à votre maitresse un spectacle de choix quand elle regarde votre pénis et vos

suite page 76

BRITISH FOLLIES !!

Jupe en satin violet- Fruit Fly, environ 100 F. Tee-shirt rose - Body shop, env. 180 F. Chaussures Défiance, 50 F. Une « punk » super-sexy ! Robe noire, Fruit Fly, env. 270 F. Cravate satin rose, Fruit Fly, env. 22 F. Chaussures Défiance, env. 50 F.

photos Peter Vann

Attention elle est dangereuse !
Tee-shirt coton et mohair, Séditionaries, 135 F.
Pantalon panthère, Défiance, env. 85 F.
Chaussures Défiance, env. 50 F.

Vous la rencontrerez au détour d'une rue sombre...
Pantalon, Boy, 180 F. env.
Tee-shirt coquin de chez Défiance, env. 70 F.
Tablier Séditionaries.
Masculin-Féminin...
Pantalon à fermetures éclair, Boy, env. 180 F.
Tee-shirt éponge, rouge, Boy env. 75 F.
Ceinture, Boy, 15 F.
Gilet rayé, Fruit Fly, 90 F.
Chaussures, Defiance, 50 F.

Chemise violeuse, Seditionaries, 35 F.

Enfilez cette tenue de « para punk » et envoyez-vous en l'air ! Costume rouge, Seditionaries, env. 600 F. Bottes Punk, Séditionaries 270 F. Tee-shirt, Séditionaries, 35 F.

Points de vente

Suite de la page 70

VALENTIN & VALENTINE

testicules se promener de la sorte. Quand votre membre devient bien raide, continuez de la sorte, mais ralentissez peu à peu vos gestes en rapprochant votre sexe de la bouche de cette femme exquise dont la conquête s'effectue. Approchez vous de son visage d'encore plus près tandis qu'elle vient de s'asseoir contre le rebord du lit. Frôlez son nez, ses joues contre l'ensemble de votre appareil génital dont elle s'empare avec l'une de ses mains pour introduire votre gland dans ce lieu où sa langue va s'activer. Dès lors, enfoncez y votre verge doucement pour en atteindre le point extrême. Allez et venez dans sa bouche comme si vous êtiez dans son vagin. Après une minute ou deux de ce réconfortant manège c'est uniquement la tête de votre gland qui demeure à l'intérieur, car elle vous suce royalement, elle vous le dévore tout en tenant la base de votre verge, qu'elle masturbe pour accroître les sensations ressenties. Lorsque sa langue tourne autour du sommet de votre membre gonflé, de votre membre raidi, attentif à chacun de ces mouvements qui transposent votre être, elle prépare votre organisme au grand frisson, à l'inénarrable splendeur d'une joute amoureuse que vous souhaitez tous les deux pour parfaire et compléter dans le naturel cette « *balance du nichon* » et cette « *queue ivre* » qui constituent des éléments d'une dialectique appliquée à la séduction amoureuse. Dans le cadre d'une jouissance exceptionnelle et rare, tout cela, bien sûr, s'accomplit dans l'aisance du rire, dans des débordements qui comblent vos aspirations et ouvrent de nouveaux champs à votre expérience amoureuse.

Pour marquer cette fête des amoureux, nous vous avons réservé une position sexuelle qui vous fera tomber à la renverse quand votre verge éjacule et que votre vagin explose. Car cette fête est unique. C'est le cadeau que nous offrons à tous les amoureux et toutes les amoureuses de « Club ». Bander, branler, sucer, pénétrer, n'est pas une honteuse passion, mais l'expression d'une conception décontractée de l'existence, et d'une aptitude et d'un goût pour l'épanouissement, que représente le fait d'atteindre à l'orgasme, sans pour autant sombrer dans des excès qui mènent au déséquilibre. Bien au contraire, nous vous livrons cette posture pour qu'elle vous inspire, et qu'elle vienne s'ajouter en plus à toutes celles que régulièrement nous vous décrivons, pour que votre confort érotique ne cède pas de terrain à l'ennui, à la triste répétition d'un coït morose.

Le « Hard Sticky Toy » nous vient de Détroit, l'une des grandes villes industrielles des Etats-Unis, là où des sex-groupes mènent une vie clandestine et discrète pour le plus grand bien de ses adhérents des deux sexes. C'est une position complète, dans la mesure où elle tient compte du fait que les jeux amoureux avant, pendant et après le coït, donnent à l'orgasme ressenti une meilleure volupté. Elle comprend plusieurs figures qui permettent une lente mais déroutante montée de l'excitation, ce qui prépare bien les corps à ressentir sans limite la force du flux sexuel qui les traverse quand les sexes touchent le point ultime de non-retour. Pour bien débuter allongez-vous tous les deux sur le lit, la tête de l'un allongé près des pieds de l'autre, puis caressez-vous aimablement vos sexes à l'aide du gros orteil. Parcourez ainsi monsieur la géographie de la vulve de votre compagne pour bientôt la réveiller de mouvements amples et doux, car il ne faut pas trop appuyer. Pendant ce temps, la femme chatouille vos gonades, s'amuse avec en prenant de temps à autre votre membre entre deux de ses doigts de pied. Si elle est bien entraînée, à l'aide de ses deux pieds, elle est très capable d'éprouver votre virilité avec suffisamment d'adresse qu'elle vous fait déjà pressentir l'intensité de la jouissance que vous n'allez pas manquer de ressentir quand vous aurez fourré votre pénis dans son vase humide, habilement exacerbé par « *la balance du nichon* ». Ne soyez pas timide avec votre orteil qui fouille sa chatte sans aucun complexe, et pour son plus grand bien. Passez ainsi l'un et l'autre plusieurs minutes à vous tâter, à vous palper à vous sonder comme jamais vous n'aviez osé le faire auparavant.

Une fois ce préambule terminé, sucez-vous mutuellement les sexes. Pour l'homme, il convient de décrire une action précise de la langue qui descend le mont de Vénus pour s'immiscer dans les grandes lèvres. Au passage, tout en descendant vers l'entrée de l'orifice vaginal, ne vous pressez pas. Promenez là autour du clitoris sans vous hâter. Bien au contraire. C'est une entrée en matière de tout premier plan et qui rend la pénétration de votre verge souhaitée avec plus de désir que de coutume. Ensuite, mettez vous à l'agiter pour l'introduire dans son si savoureux vase par de vifs et rapides mouvements. Pendant ce temps la femme lèche les testicules de son amant avant de débuter une succion attrayante qui amplifie l'affection que vous éprouvez à son égard. Elle aspire votre pénis à son extrémité, là où vos spermatozoïdes ont coutume de jaillir quand un trouble inqualifiable vous saisit des reins jusqu'à la tête. Sucez vous abondamment, ne vous brusquez pas et accomplissez cet exercice avec la décontraction exigée. Ne soyez pas obnubilé par le besoin de pénétrer à tout prix. Changez vos vieilles habitudes, tirez profit de ces bienveillantes révélations qui vous ouvrent une dimension authentique du désir et du plaisir. C'en est une phase indispensable à un orgasme qui balaie, qui chasse toute pensée surgissant et pouvant s'opposer au plaisir constaté avec une satisfaction non feinte. C'est un stade, une première consécration bariolée avant la prochaine posture du « Hard Sticky Toy ».

A ce niveau, la femme s'allonge sur le lit les jambes droites et serrées, dans le prolongement de son buste. L'homme se rapproche d'elle en introduisant son solide bâton dans l'entre cuisse pour opérer une fiévreuse turbulence désordonnée.

Si la femme entrouvre de temps à autre ses cuisses pour les resserrer avec rapidité, le résultat n'est pas déplaisant. C'est une note de plus, un attrait supplémentaire qui vient s'adjoindre à cet accouplement sophistiqué, mais qui demeure, néanmoins, très facile, très aisé a réaliser. Ne croyez pas que c'est au dessus de vos moyens sexuels. C'est l'aubaine, la chance de vous dépasser pour passer à l'offensive sur le terrain de la pratique. Maintenant, roulez dans le lit. La femme se lève, au tour de l'homme de s'allonger sur le dos. Laissez votre maîtresse passer aux actes. Elle prend votre verge dans l'une de ses mains, et, la fait glisser dans sa fente, dans son vagin lubrifié de liqueurs produites lors des figures initiales du « *Hard Sticky Toy* ». Quand la verge touche le fond de son vagin, elle relève ses fesses pour redescendre, et vous faire éprouver, au travers de ce contact des anneaux de sa chatte et de votre membre viril, des gâteries qui flattent votre être. Une minute, à ce rythme-là, cela passe très vite. Alors la femme, très doucement pivote d'un quart de tour. Elle reprend une nouvelle fois son activité de va et vient. Une autre minute vient de passer sans que vous vous en rendiez compte. Elle exécute une deuxième rotation, et cela se termine quand elle a parcouru un angle de 360 degrés autour de votre verge. Dès à présent, le dos de l'homme se redresse. En quelques secondes, la femme est assise aussi, enserrant la taille de l'homme entre ses jambes légèrement relevées, de façon à rendre plus aisée la pénétration de la verge. L'homme se saisit des fesses de sa compagne à pleines mains. Dans ces conditions, il peut agir par des mouvements de sa verge tout en activant le bassin de sa compagne, en enchaînant sur un tempo de trois nuances. Car ces nuances sont autant de subtilité qui perfectionnent l'attention sexuelle et l'écoute des sexes sur le chemin de la joie. Elles sont de subtiles variations qui ébranlent les parois vaginales.

Reprenez lentement vos souffles en expirant et inspirant profondément. Après quelques minutes touchez-vous mutuellement vos corps, caressez-vous le dos, et si le cœur vous en dit, reprenez de l'audace, la nuit de la Saint-Valentin n'est pas encore terminée. Bonne nuit d'amoureux à tous deux.

LULETTE

photos Roy Brewington

LA DEVIATION MORANE

par Gaëlle Kevin

Quand on n'en peut plus à cause de l'habitude, à cause de la conjugalité, on se paie des chemins de traverse des haltes érotiques aux surprises inédites, mais quelquefois c'est la mort qui guette au tournant.

Dans la petite ville éblouie de soleil, à l'heure lourde où les gens se réfugient chez eux pour siroter des boissons glacées, Bernard a soudain remarqué l'inscription : chez Morane, casse-croûte à toutes heures ! Les battants de bois ouverts ne sont défendus que par un rideau de perles de bois. Un troquet digne du village natal de Bernard. Il ne manque que le chant des cigales et l'odeur forte de l'huile d'olive et le représentant des produits d'entretien *Oxi* se croirait chez lui, à Gonfaron... Pas de bruit. A peine le grésillement d'une mouche saôule.

Bernard a faim. Il a roulé toute la nuit, toute la matinée. Il s'est perdu dans le dédale des départementales. Il est tombé sur un panneau : Déviation. Là, un grondement sourd, terrible... Sans doute un avion franchissant le mur du son, un éclair aveuglant et la Déesse de Bernard s'est retrouvée sur un étroit chemin bordé d'herbes roussies. Le représentant a juré entre ses dents, agacé par ce contre-temps. Dix minutes plus tard, il débouchait dans la rue principale du village. Un village sans nom, inconnu, vide, tout ronronnant de chaleur. Après tout, se dit Bernard, je peux manger ici. Il ouvre le rideau du café dans un bruissement d'eau froissé. Il est projeté de la fournaise aux ténèbres. Une tache claire toutefois : le comptoir de marbre humide. Une voix féminine lance un bonjour sans enthousiasme. Bernard s'installe à une table vernie. La femme s'approche. Elle est jeune. Ses cheveux sont comme la nuit. Ses yeux, de braise. Elle est vêtue d'un peignoir qui a du être rose. Elle est pieds nus.

— Vous désirez ?

— Un sandwich et une bière, s'il vous plaît.

Elle soupire. Elle marche comme une reine. Sa croupe se balance joliment sous le vieux peignoir. Bernard se sent tout drôle. Une espèce de picotement dans le ventre et les jambes. Un signal d'alarme bien connu par le représentant. N'a-t-il pas épousé Hélène, la petite coiffeuse, parce que le jour de leur rencontre, une armée de fourmis prit son ventre d'assaut ? Hélène, un chameau aux seins mous, aux fesses lourdes. Vingt ans de mariage. Deux gosses. Un pavillon acheté à crédit. Une belle mère installée à demeure dans la chambre d'amis. Des nuits d'amour bâ-

clées. Bernard n'aime plus sa ronde épouse. Il reste avec elle par habitude — par lassitude. De temps en temps, il s'offre une aventure sans conséquences. Une auto stoppeuse. Une serveuse. Une cliente... Rien de sérieux. Tous les vendredis, Bernard reprend le chemin de la maison. Résigné, il retourne vers Hélène... Oui, mais aujourd'hui, c'est différent... Cette déviation, ce village, cette fille et déjà deux heures qui sonnent dans le lointain. Hélène a du refaire le lit. Des draps rèches, même pas blancs. Elle a planté des bigoudis dans ses cheveux décolorés. Elle a du enfiler cette atroce robe à fleurs qui la boudine. Elle l'attend. Rituel de tous les vendredis : elle l'embrasse à pleine bouche. Elle se frotte contre lui comme une chatte en chaleur. Deux grossesses ont déformé ses seins; ils sont comme des poires trop mûres. Bernard les pétrit sans joie. Il les suce, distrait. Elle gémit et glousse.

— Viens mon grand fou, j'en meurs d'envie.

Il la suit dans la chambre aux tentures roses, aux meubles en faux acajou. Hélène se renverse sur le lit, la robe retroussée sur une toison épaisse, noire. Bernard la pénètre en fermant les yeux. Elle le mord; elle a lu un traité de sexualité. Elle ondule, serpentine. Bernard se concentre. Son petit cinéma personnel se met en branle. Des sexes de femmes éclatent sur ses paupières. Des sexes épilés, onctueux de crème parfumée. Deux pétales délicats qui se rejoignent en un trait léger. La fente des plaisirs. Un coquillage à la chaleur de grotte marine. Bernard éjacule, émerveillé, heureux. Il retarde en vain le moment où il ouvrira les yeux sur Hélène au regard chaviré, aux lèvres gonflées, trop luisantes...

La fille en peignoir revient avec un ridicule sandwich de pain mou sur une assiette, une canette de bière tiède dans l'autre main. Tandis qu'elle se penche pour ramasser le billet préparé par Bernard, il remarque la plénitude de sa gorge superbe. Elle surprend le regard de l'homme et se met à rire. Un petit rire rauque, sensuel.

— Je m'appelle Morane, dit-elle et elle s'asseoit en face de Bernard.

Il la contemple. Il n'a plus faim. Le contre jour est assez accusé pour dessiner la silhouette de la fille avec précision; elle est nue sous le vêtement rose fané. Un peignoir dans le style de celui de la mère Bernard : trois boutons sur la poitrine, des poches déformées, une bordure de peluche. Mme Mère l'enfilait le matin, pour servir le petit déjeuner et l'ôtait, très tard, dans la matinée. Un jeudi, le petit Bernard rentra de bonne heure du catéchisme. Le vélo de papa stationnait devant le portail. Le gosse se glissa dans le couloir. La porte de la cuisine était entrebaillée. Curieux, Bernard regarda. Maman était là, le peignoir ouvert sur deux seins d'albâtre, aux larges auréoles fraise écrasée. Des mamelles énormes emprisonnées par des mains velues. Les mains de Papa. Pétrifié, Bernard resta là. Il vit le ventre dodu, la fourrure du sexe féminin, la bouche de Papa, limace vicieuse, flânait sur Maman. Il vit les corps enlacés chavirer sur le formica vert eau de la table. Et le peignoir abandonné comme une tache de sang frais sur le Gerflex de la cuisine. Bernard courut dans la salle de bains et maltraita ses joues à grands coups d'eau fraîche. Il avait la nausée...

Bernard bredouille :

— Vous êtes très jolie.

Elle se lève. Ses cuisses émergent du coton, longues, très blanches, satinées. Bernard salive. Morane se dirige vers la porte. Sans un mot, elle tire les volets de bois et revient vers lui de son pas ondulant.

— Nous serons plus tranquilles.

Elle tire un paquet de cigarettes de sa poche. Des blondes comme Hélène. Elle en allume une en arrondissant la bouche, en clignant des yeux. Elle est tout près de Bernard. Il la respire : elle sent l'eau vive, les cailloux, la terre humide.

Il demande :

— Pourquoi faites-vous ce métier?

Question banale pour rompre le silence de plus en plus pesant. Elle hausse les épaules. Le peignoir baille sur deux têtons aux bourgeons bruns.

— Comme ça, dit-elle.

Elle jette sa cigarette sur le carrelage. Il tend la main vers le ventre de la fille. Elle ne proteste pas. Il glisse ses doigts sous l'étoffe. La peau de Morane est délicieusement fraîche. Bernard ne peut s'empêcher de la comparer à un marbre au grain très pur. Sa main descend vers le sexe. Il est lisse, tendre. Pas de poil. Bernard est aux anges. Il halète. La fille ne bronche pas. Ses yeux brillent dans la pénombre comme des amandes vernissées. Elle murmure :

— Ne te presse pas. Nous avons tout le temps.

Bernard ne l'écoute pas. Il l'attire sur ses genoux. Il chiffonne le vêtement. Les seins bondissent. Leurs pointes dardées d'un beau rouge foncé sont des candélabres. Bernard les lèche. Il les mordille. Un orage éclate dans son ventre. Cette fille est un bonbon. Il la pétrit. Il traque le plaisir. Elle respire calmement. Elle se laisse faire sans réagir. Incrédule, il s'interrompt et s'enquiert :

— Tu n'aimes pas.

Pour toute réponse, elle gobe sa bouche. Sa langue est une drague. Bernard suffoque. Enfant, il redoutait la nuit. Recroquevillé au fond de son lit, il lui trouvait un goût de terre et de feuilles mortes. Il avait l'impression que la sournoise le baillonnait d'un baiser glacé... Il retrouve cette sensation. Il ne sait plus si c'est agréable ou désagréable. Il repousse Morane. Il la dévisage. Elle est merveilleusement belle. Trop belle, presque irréelle. Elle sourit. Elle dénude complètement sa gorge généreuse sans lourdeur. Elle saisit le visage de Bernard et le plaque contre sa poitrine. Il serre les seins orgueilleux contre ses joues. Il y baigne ses paupières. Il tête la peau satinée de Morane. Elle se dresse. Elle est entièrement nue. Elle est un soleil dans la pénombre.

— Viens! dit-elle.

Il la suit dans l'arrière boutique. Il traverse un couloir. Il échoue dans une pièce blanche avec un lit de bois roux.

Bernard sursaute. Là, au-dessus de la cheminée inutilisée, ce tableau... Une Madone. La même qui trônait dans sa chambre d'enfant, donnée par une obscure tante à moustaches. Une coïncidence sans intérêt. Morane s'allonge sur la couverture grise. Bernard hésite. Un autre détail l'a atteint comme un coup de poing en pleine poitrine; le vase bleu ébréché sur le rebord de la fenêtre... Bernard avait douze ans et un après midi d'août, alors que Christine, sa petite cousine, était décidée à lui dévoiler ses trésors, Bernard, trop pressé, bouscula le vase en opaline de Maman. Il ne se cassa pas. Il se fissura. Christine resta là, sa petite jupe plissée roulée en boule sur son ventre, sa culotte sur ses chaussettes. mais Bernard n'avait d'yeux que pour l'éclat d'opaline bleu pâle sur le carreau rouge...

— Approche, dit Morane en lui tendant les bras.

Il obéit. Elle le déshabille. Il se couche sur elle. Il ne la pénètre pas encore. Il se rassasie de sa beauté. Son corps est immaculé; son sexe, une oasis. Il la couvre de baisers. Elle a fermé les yeux et croisé ses mains sous sa nuque, geste qui accuse encore la perfection de ses seins. Bernard s'use contre elle. Sa peau est en feu. Il la fouille avec ses doigts. Il agace les chairs onctueuses. Une motte de beurre. Il patauge en elle. Elle le fixe, indifférente. Il n'en peut plus. Il l'implore :

— Tu n'es pas heureuse?

— Si. Continue.

Il s'acharne. Il la meurtrit. Pas un cri. Pas un gémissement.

Il la fait se déplacer. Il veut contempler sa croupe. Elle s'agenouille sur le lit, les fesses en arrière. Il les saisit à pleines mains. Il les écarte. L'anus est un bouton de rose. Jamais Hélène n'a voulu se laisser pénétrer à cet endroit où les chairs sont si serrées que l'homme éprouve un plaisir suprême.

— Tu es fou, disait-elle; je ne suis pas une fille.

Bernard a connu des filles. Une surtout : Mireille. Un tendron des halles parisiennes. Son cul : un fruit gorgé de sève, deux collines veloutées par le soleil couchant. Un joli souvenir...

Le représentant suit le sillon des fesses, darde un doigt. Le corps de Morane se tend comme un arc. Il la retourne brusquement. Il la veut maintenant. Sa verge joue le vertige au bord du précipice soyeux. Morane le repousse un peu.

— Pourquoi es-tu si pressé? N'es-tu pas heureux avec moi?

Sa voix est un cristal. Elle s'est assise sur le lit. Elle a placé ses mains en coupe sous ses seins. Elle les caresse doucement.

— Regarde-moi, dit-elle. Je suis belle. Je suis pour toi.

Elle ondule sur la couverture grise. Elle s'empare du pelochon et le glisse entre ses cuisses. Son sexe se presse sur le coussin. Elle le frotte de plus en plus vite. Son visage reste de marbre. Pourtant, elle jouit. Le pénis de Bernard n'est que douleur.

— Arrête ! gémit-il.

Elle rit. Elle s'écrase sur le pelochon. Elle pince ses seins. Il la renverse.

— Goûte-moi! ordonne-t-elle.

Elle s'écartèle. Sa vulve est d'un rouge écarlate. Une fleur de sang. Un vent très suave se lève en Bernard. Il happe le cœur de la fleur — le drôle de pistil érigé. Il a un goût de mer, de sucre... La langue de Bernard est un poisson, l'intimité de Morane, une eau épaisse, brûlante... Soudain, il se redresse. Un instant, éphémère, mais terrible, Bernard a cru goûter à Hélène. C'était le temps de leurs fiançailles. Hélène se voulait vierge pour leur nuit de noces. Elle n'acceptait en elle que la langue de Bernard. Soulagé, il aperçoit la tache sombre des cheveux de Morane sur le drap — son visage translucide, ses paupières presques mauves, ses lèvres pâles.

— Je t'aime! crie-t-il.

Et elle répond, très froide :

— C'est ainsi que je le souhaitais. Prend moi maintenant.

Il la laboure. Il la défonce. Il s'imprime en elle. Leurs ventres sont soudés par le plaisir. Elle se creuse pour l'accueillir au plus profond d'elle-même. Elle rythme leurs mouvements. Vite ou lentement. Ils roulent au bord du lit. Elle enserre les reins de Bernard avec ses cuisses. Elle est d'une force gigantesque pour une femme. Maintenant, elle est sur lui. Il est ébloui par l'éclat de ses seins. Elle s'empale. Elle l'avale. Il gémit. Il se cramponne aux mamelles de nacre. Sa tête bascule en arrière. Alors vient le moment, pour Bernard, de sourdre dans la bouche avide et molle. Bernard se raidit. Morane s'abat sur lui comme un oiseau tué en plein vol. A la même seconde, le déferlement de volupté arrache à Bernard un cri de bête à l'agonie, tandis que ses yeux exorbités fixent un décor qui n'est pas celui de la chambre de Morane...

— Ne vous agitez pas, murmure un homme. L'ambulance ne va pas tarder.

Il y a un grand carré de ciel bleu, des herbes roussies par le soleil, et près du panneau : déviation, la déesse à l'envers, comme un gros scarabée ridicule. Et lui, Bernard, sur le goudron brûlant, pauvre pantin désarticulé, au ventre flamboyant de sang... Une jeune fille s'approche. Elle pleure sans bruit. Sa robe est déchirée. Une large égratignure entailla sa joue gauche.

— Je ne savais pas, dit-elle ; je ne vous ai pas vu surgir. Vous rouliez si vite... C'est à cause de cette déviation. D'habitude...

Bernard tourne un peu la tête, pose sa joue sur un coussin d'herbe... La Déesse fonçait, bolide noir et rutilant. Bernard pianotait sur le volant. En sourdine, une valse. Sur le siège du passager, un paquet pour Hélène. Des chocolats. Un petit cadeau pour se faire pardonner d'avoir honoré la serveuse des Trois Canards, un hôtel minable sur la 7. Elle se prénommait Gisèle. Elle avait un grain de beauté sous le sein droit, une peau de pain d'épice, des yeux d'épagneul. Elle sentait la savonnette et le muguet... Bernard, fourbu, était pressé de retrouver son pavillon tranquille dans un quartier chic. Pas Hélène, ni son ventre flasque, ni ses seins déformés, ni ses envies à heure fixe, mais les pantoufles, la télévision et le café comme il aime, ni trop noir, ni trop léger... Si pressé qu'il n'a vu qu'au dernier moment la voiture jaune de la fille à la robe déchirée. Un éclair métallique, un bruit confus et... Bernard ne se souvient plus.

L'ambulance arrive. Les badauds se dispersent. Un infirmier emmène la fille qui pleure toujours :

— Ce n'est pas ma faute... Il roulait comme un fou... Je suis de la région, je connais la route, mais lui... Il a manqué me tuer...

Bernard est hissé sur un brancard. Un homme en blouse blanche grimace.

— Pauvre type. Il n'ira pas loin.

Un autre rétorque :

— Tais-toi, il nous entend.

Non... Bernard est retourné au village sans nom, cuit de soleil. Il marche lentement dans la rue vide. Il n'a plus de raison d'être pressé. Le troquet frais protégé de la rue par un rideau de perles de bois est là. Il entre. Il se dirige vers la chambre. Un grand sourire blanc illumine son visage. Il est heureux, enfin et pour toujours. Morane est là. Elle a revêtu une robe de mariée transparente. Elle a piqué une orchidée noire dans son décolleté. Elle effleure le visage de Bernard.

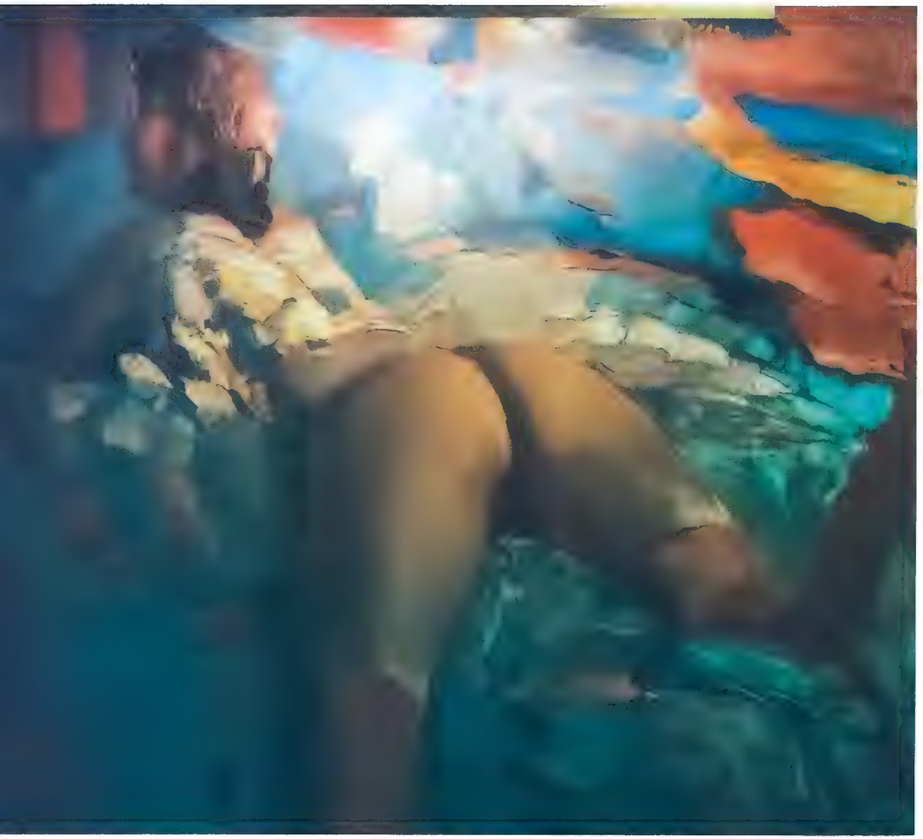
— Je t'attendais.

Ils chutent sur le lit. Il boit à sa bouche. Il se désaltère de sa fraîcheur. Elle le débarrasse de ses vêtements tachés de sang. Elle débarbouille son corps en de lentes caresses précises. Elle murmure, le regard étrangement brillant.

— C'est la nuit de nos épousailles.

SIMBARI AU CRAZY

Nicola Simbari est un célèbre peintre italien qui se partage entre Rome, Paris et New York. Il aime les couleurs violentes, les larges aplats colorés qui lui permettent une démarche picturale qui se situe à mi-chemin entre l'abstraction pure et l'expressionnisme. Après les paysages de Naples, de Nice ou de Paris, après les rues, les places et les cafés qu'il peint avec une très charnelle acuité, Simbari a croqué les strip-teaseuses du célèbre Crazy Horse Saloon de Paris. Avec un bonheur que vous pouvez ici-même constater.



PETITE INTRODUCTION A LA SEXOLOGIE

A présent que la bande des 4 a rejoint les poubelles de l'histoire, la grande muraille commence à se craqueler et la cité est de moins en moins interdite. Mais les premiers coups d'œil jetés sur la Chine font apparaître une assez effarante constatation. Le sexe est là bas éminemment contre-Révolutionnaire. Club a interrogé le Docteur G. Valensin qui vient d'écrire une longue étude sur la sexualité au pays de Mao. Une conclusion : ce n'est pas encore demain que l'on fera des orgies dans les rues de Pékin.

Club : Sur le plan sexuel, vous avez constaté une différence fondamentale entre les Chinois et nous...
Dr Valensin : Les chinoises ont de toutes petites poitrines, très peu saillantes. Celles qui en ont un peu sont regardées avec une insistance extraordinaire. A la limite, les Chinois considèrent ça comme une difformité, ils ne comprennent pas l'appétit des Européens pour les gros seins. Et puis, il y a tous les caractères aussi bien génitaux que corporels. Elles ont très peu de poils sous les bras, les poils du pubis sont relativement peu abondants et surtout ne sont pour ainsi dire pas frisés. Généralement, c'est le signe d'une moindre sexualité. C'est tellement vrai que lorsque chez nous les femmes vieillissent, leurs pubis se défrisent. Les poils se rarifient. Elles ont comme ça des tas de caractères sexuels qui montrent que génitalement elles sont diminuées par rapport aux autres femmes. Elles n'ont pas de fesses ou des fesses d'hommes. Toutes les rotondités féminines n'existent pas où sont à peine amorcées.
Club : Comment peut-on dire que le fait d'avoir peu ou beaucoup de poitrine, des poils ou non soit un caractère sexuel ?
Dr Valensin : Parce qu'on voit ce qui se passe à la puberté. Une femme à ce moment-là acquiert des rotondités, elle devient génitale. Les seins poussent, et les organes génitaux commencent à fonctionner. Tout ça existe aussi chez les Chinoises, mais en très atténué.
Club : Et chez l'homme ?
Dr Valensin : Chez l'homme, c'est la même chose. Il n'est qu'à demander aux prostituées, par exemple celles qui ont affaire aussi bien à des Chinois qu'à d'autres races. Par exemple à New York, si vous interrogez des prostituées sur les Chinois, elles vous diront qu'ils ont une verge grosse comme le petit doigt. Xaviera Hollander dans « Madame » parle aussi du petit sexe des Chinois. Et la même chose pour les autres caractères masculins. Assez peu de poils sur le corps, ni barbe, ni moustaches, une voix relativement haute, et comme les femmes ils ne perdent pas leurs cheveux.
Club : Diriez-vous que c'est du fait de leurs caractères sexuels assez faibles qu'un régime comme celui de Mao a pu s'implanter ?
Dr Valensin : Absolument. Il viendrait un Mao qui interdise les rapports sexuels plus d'une fois par semaine en France, qui exige que les jeunes arrivent vierges au mariage, qui imposerait la continence aux hommes jusqu'à 30 ans et aux femmes jusqu'à 26 ans, il n'obtiendrait aucun résultat. Mao a pu réussir à implanter son système parce qu'il se trouvait en face d'une race qui du point de vue sexuel était beaucoup moins développée. D'ailleurs, dans la vieille Chine la situation était déjà la même. Les ouvrages d'érotisme, c'est illusoire. Cela concernait une toute petite minorité. C'étaient plus des ouvrages d'enseignement qui visaient à exciter les vieillards qu'à vraiment développer la sexualité. La Chine ancienne aussi était très pauvre au point de vue sexualité.
Club : Dans votre livre, on s'aperçoit que la pudeur en Chine a une grande importance...
Dr Valensin : Oui. Autrefois, il y avait la pudeur des pieds. On les bandait et ainsi on ne les voyait jamais nus. Jamais un homme se serait permis de toucher le pied d'une femme. Il valait mieux toucher ses parties génitales que ses pieds. Aujourd'hui la pudeur du pied n'existe plus et sur les plages, vous pouvez voir des Chinoises aux pieds nus. Par contre la pudeur s'est reportée sur d'autres types de comportement. Non seulement, elles ne se déshabillent pas, mais portent plusieurs pantalons à la manière des hommes et bien malin celui qui dans la rue peut à vingt mètres reconnaître une dame.
Club : Mais les Chinois se logent d'une manière plus ou moins collective. Comment affrontent-ils alors les problèmes de pudeur ?
Dr Valensin : Ils restent habillés et ne se dévêtent jamais chez eux à la lumière. Ils font l'amour dans l'obscurité et habillés autant que je le sache. Ils ont des lits séparés et se considèrent surtout beaucoup plus civilisés habillés que dénudés. En revanche ce qui est très drôle dans leur goût de la pudeur, c'est qu'ils vont jusqu'à refuser de se faire photographier en couple. Un médecin qui m'accompagnait lors de mon voyage en Chine, dessinait remarquablement bien et faisait des esquisses de Chinois et Chinoises dans la rue. Un moment, il a dessiné un couple et la Chinoise a protesté. Elle trouvait impudique d'être représentée sur la même feuille que son fiancé. Sur les

LE P'TIT DOIGT DES CHINOIS

bancs publics, par exemple, entre eux, ils déposent un sac enfin n'importe quoi pour ne pas se frôler. Souvent même ils se tournent le dos, et ne veulent pas s'exhiber ensemble. Curieusement, il y a un point où la pudeur ne joue pas : ce sont les fesses. On élève les enfants avec des pantalons fendus. Ils peuvent eux-mêmes écarter les pans des pantalons et faire leurs besoins en plein air. Alors est-ce qu'il en reste quelque chose ? C'est possible. Dans les wc chinois, on peut voir les femmes s'exonérer les unes aux côtés des autres sans que la moindre cloison les sépare. Cela existait aussi dans l'antiquité, mais les fesses reposaient sur des lunettes de pierre ou de marbre et dissimulaient les fesses aux regards voisins, ce qui était très différent. En Chine, elles s'accroupissent ce qui permet de tout voir. Dans l'ancienne Chine, les Chinois étaient censés ignorer les règles. Il était répréhensible d'en parler. Si maintenant on en parle, c'est que cela est entré dans le domaine public. Pour une bonne raison : pour la rentabilité et le travail. Si une femme travaille et qu'elle a ses règles, elle peut être obligée de s'absenter. Elle remet donc en question les horaires de production. Il faut faire attention et ne pas envelopper son coton dans du papier journal. Une chinoise s'est fait mettre en prison parce qu'elle avait mis le coton dans un papier de journal où figurait Mao. On a pensé que c'était une injure volontaire faite à l'image du président.
Club : Et au point de vue sentimental ?
Dr Valensin : Il n'y a pas de déclaration sentimentale. S'ils ont des attachements, ils ne sont pas sentimentaux. Ils sont altruistes. On ne les éduque pas pour aimer quelqu'un en particulier. Quand on leur parle de leur prochain, c'est en terme de sentiments sociaux.
Club : Et la masturbation ?
Dr Valensin : Céla vient aussi de l'ancienne Chine. Ils estimaient que le sperme était une chose très utile à garder. Aujourd'hui ça n'a pas beaucoup changé, et ils ne se masturbent que très peu. Ils ne sont pas excités pour se masturber. Ils ne conçoivent pas d'avoir du plaisir. Par conséquent, ce n'est même pas la peine qu'ils essaient. Ils ne peuvent pas se masturber pour le plaisir puisqu'ils ne pensent pas au plaisir.
Club : Existe-t-il des prostituées ?
Dr Valensin : Il en existe quelques-unes encore qu'on ne puisse pas vraiment appeler des prostituées. Ce sont des dames qui se dévouent pour l'état. On ferme les yeux. Il y a bien quelques étudiants chinois qui vont les voir très discrètement, des marginaux ou des gens du Tiers-Monde. Autrefois, ceux-ci se rendaient à Hong-Kong... Il ne faut pas oublier que l'homme qui a des relations sexuelles hors mariage peut être accusé de viol, parce que la définition du viol pour eux c'est des relations sexuelles hors-mariage. Même si la jeune fille est consentante, même si leurs relations ont duré des mois. Le viol c'est le rapport illégal.
Club : Mais ils sont vraiment différents de nous...
Dr Valensin : Vous savez chez les animaux aussi il y a aussi des différences. Certains ne sont en rut qu'une fois dans l'année et d'autres constamment. De la même manière, il existe des peuplades qui n'ont comme relations sexuelles que les instants de procréaion et d'autres qui sont hyper-sexualisées. Par exemple, il est reconnu que les Noirs, les Arabes, les Sémites, les Méditerranéens en général ont une sexualité intense et des attributs sexuels plus développés.
Club : Et pensez-vous que leur attitude sexuelle évoluera ?
Dr Valensin : Elle changera certainement un peu. Il va y avoir des désirs du fait qu'ils seront exposés de plus en plus à ce qui se passe à l'extérieur. Il y aura des voyageurs chinois, les moyens audio-visuels vont pénétrer la Chine. On parlera peut être de la notion de plaisir, mais étant donné leurs moyens qui sont réduits, ça n'ira pas très loin.
Club : Existe-t-il là-bas des sexologues ?
Dr Valensin : Absolument pas. Ils estiment que ça n'a aucune utilité. Le sexe n'étant pas important, ils ne voient pas à quoi serviraient des sexologues. Pour eux, c'est du superflu, et malsain. C'est une preuve de dégénérescence et une conséquence du capitalisme.

« La sexualité en Chine populaire » Edition J.C. Lattès

JOSÉPHINE

photos Peter Flodquist

Le courrier de Club

« Je suis un fanatique de la voiture et de la moto. J'ai trouvé dans « Club » cette fantaisie haute en couleurs et plaisante pour le regard. Les angles de prise de vue ont bouleversé ma vision. Car le charme de cette revue me permet d'unir deux passions, celle bien compréhensible de la nudité des femmes dont j'aime à contempler les formes, et quelques pages plus loin, la voiture, la mécanique. Je découpe « Club » pour en tapisser ma chambre. Cela donne un effet du tonnerre sur le comportement amoureux de ma femme qui adore qu'on se retrouve au lit et qu'on prenne un pied de première, un pied exemplaire, qui ébranle, qui renforce de façon positive en annihilant l'angoisse, le stress. « Club », c'est pour notre couple la pilule miracle anti-stress, celle dont au Canada on parle beaucoup, qui serait la solution à tout problème psychologique. Les copains, à l'atelier trouvent aussi que le magazine est extra, super-bandant, un rêve pour ceux qui aiment s'éclater. Vive le cul, le vagin, la fesse, allez-y. Avant j'éprouvais des difficultés devant la sexualité, peut-être par inexpérience ou par peur. A vingt cinq ans, je m'épanouis, enfin je m'épanouis et la lecture de « Club », dans le pageot, avec ma bergère qui me bécote à tour de bras, on peut dire que ça remplit une vie, que ça occupe un homme. Je suis du genre à attendre le week-end pour effacer les dures journées de travail ».

Benoit. Marseille

Que vous dire, sinon de continuer à vivre votre sexe dans l'accomplissement. Merci pour le coup de chapeau au journal.

Lecteurs, cette rubrique est la vôtre. Libre à vous d'y exprimer vos souhaits les plus secrets, vos histoires intimes, mais aussi vos angoisses et vos problèmes. Il suffit d'adresser votre correspondance à :
C.C.T. International
33 Avenue du Maine
75755 Paris Cedex 15 B.P. 161

« Je vis avec un homme depuis quatorze ans. J'ai assisté à une lente dégradation de nos rapports affectifs sans réagir, en tâchant de faire front à cette cruelle et pénible situation qui augmente ma souffrance. En discutant avec une amie, j'ai réalisé que j'avais une vie sexuelle insignifiante. D'un seul coup la réalité m'a jailli au visage, et, ce que je n'osais supposer m'est apparu évident. J'en suis toujours retournée. Je n'ose pas en parler à mon mari, car j'ai peur de le faire souffrir. Il rentre très tard le soir, il est toujours désagréable à table. Pourtant je fais des efforts, je choisis des plats qu'il adore, je cuisine des mets raffinés dont il vante les mérites. Mais que faire. Dois-je lui dire que je ne jouis pas, que je suis une femme incomplète, parce que maintenant le désir m'obsède, au point que j'en ai perdu le sommeil. Quand il rentre, entre minuit et trois heures du matin, je tente de rester éveillée, et j'entreprends de le séduire, je me mets dans des poses suggestives, en mettant en valeur mes seins, mes fesses et l'intimité de mon corps. Je me suis achetée des attirails pour le séduire avec plus de chance de réussite, dans le genre des culottes fendues, de soutien-gorges qui se retirent en un quart de secondes. Quelquefois, en l'entendant marcher, après qu'il ait fermé la porte, j'étais debout dans la chambre les bras écartés, entièrement nue, frottant mes seins. Dès qu'il m'a regardée, je me suis étendue sur le lit, en écartant bien les jambes pour lui démontrer l'intensité de mon besoin de plaisir. Il a simplement tourné la tête sans rien dire, en me lançant, quelques minutes plus tard un « habille-toi » glacial qui m'a paralysée. J'ai pleuré toute la nuit jusqu'à l'heure du réveil. Tenant à peine debout, sans rien changer à mes habitudes, j'ai préparé son petit déjeuner. Mes yeux étaient rouges de larmes, il ne m'a même pas embrassée sur la joue comme il le faisait tout le temps. J'ai l'impression d'être une victime. Quatre ans avant cet incident je lui ai proposé qu'on pense à préparer la venue d'un enfant. L'enfant je l'attends encore. Je ne peux pas continuer comme ça à vivre dans le malheur et l'insatisfaction. J'en suis arrivée, depuis deux mois à un stade jamais atteint. Maintenant je pleure toutes les dix minutes sans savoir pourquoi. J'ai perdu tout goût à la vie. Conseillez-moi. Je vous en supplie ».

A. Saint-Etienne

Ayez un sursaut pour vous sortir de cette délicate situation, entourez vous du maximum de conseils, allez rendre visite à un conseiller matrimonial. Tâchez aussi de prendre rendez-vous avec un psychologue pour ne pas sombrer, afin qu'il vous donne la marche à suivre en tenant compte de tous vos intérêts et surtout de votre personnalité très troublée. Mais en aucun cas n'accentuez pas votre état en devenant trop pessimiste. A tout âge, sachez le bien, il est probable qu'on retrouve un jour le bonheur.

« Un soir, j'étais au lit avec ma femme. Nos rapports sexuels s'étaient ralentis au point que nous nous regardions avec tristesse. Au moment de nous endormir, c'était un vendredi soir, et je ne travaille pas le samedi, j'ai rallumé ma lampe de chevet, en glissant un petit mot dans l'oreille de ma femme, en lui disant que j'avais une surprise. Cette surprise, c'était un numéro de « Club ». Nous avons feuilleté la revue, et d'un seul coup, le sommeil, ou le besoin de sommeil s'est envolé comme par enchantement. En tournant les pages, nous sommes devenus plus gais. J'ai pris l'un des bras de ma femme pour approcher sa main de mon membre. Nous avons décidé de lire à voix haute les articles, et, au fil des mots j'ai senti mon désir monter, ce désir que je croyais éteint au point que nous nous étions imaginés être devenus impuissants après quinze ans de vie conjugale. Il faut vous dire que dans les premières années, sur la question du lit, ça allait très fort. Et peu à peu, peut-être à cause d'un confort affectif, peut-être à cause des difficultés qu'on rencontre malheureusement au cours de l'existence, tout s'est évanoui. Des amis nous ont conseillé d'avoir un enfant, mais comment leur dire que cela était impossible médicalement. Pendant trois ans nous sommes allés voir des médecins qui tiraient tous la même conclusion que je refusais de m'avouer. Je suis stérile. Ce fut un choc, et l'admettre bouleversa toute ma vie. J'avais l'impression d'imposer un sacrifice à ma femme, de lui gâcher ses chances de bonheur. Le goût du plaisir charnel dissipé, j'assumais ma vie professionnelle dans la morosité, ne sachant comment retrouver l'équilibre. Ma femme, pendant toute cette période ne perdit jamais l'espoir. Au contraire, elle n'a eu de cesse qu'à m'encourager. Les conseils d'un psychologue renforcèrent peu à peu ma volonté de ne pas sombrer, mais au contraire de tenter de retrouver la joie charnelle, en laissant le temps cicatriser ma blessure et l'image que je m'étais faite de la virilité. Le ton de « Club «, le caractère hautement érotique des femmes du magazine fut une découverte, comme un déclic, une ouverture sur une chose que j'estimais morte, enterrée à tout jamais. C'est pourquoi je vous expédie cette lettre sincère pour vous dire que tout va mieux depuis ce soir où j'ai sorti le journal du tiroir de ma table de nuit. Cela va bien, ma femme et moi faisons des projets d'avenir. Merci ».

Bertrand. Paris

Votre lettre est émouvante. Nous osons espérer que vous aller continuer à prendre votre pied et que le temps perdu va être rattrapé. Bonne continuation.

« Nous sommes un petit groupe comprenant trois femmes et deux hommes qui avons pris la ferme décision de nous libérer, de connaître le plaisir sexuel. Parmi eux, j'ai trouvé le courage de vous écrire pour vous dire que nous apprécions les photos des femmes nues que vous présentez, ainsi que les articles qui nous aident à alimenter notre panier à fantasmes, ce qui est utile quand on fourrage de la langue dans la culotte d'une charmante compagne, quelques minutes plus tard. Pour faire l'amour, c'est une sorte de cérémonial de simplicité. L'un d'entre nous ôte sa culotte. Nous écrivons notre prénom sur une feuille de papier que nous plions ensuite en quatre. Tout cela est mis dans la culotte, et, nous tirons au hasard pour former des partenaires, le dernier ou la dernière devant stimuler le plaisir des quatre autres. C'est surtout cela que je préfère. Comme j'ai remarqué que vous parliez souvent de spectacles et de films érotiques, nous aimerions savoir comment il est possible de recevoir une formation d'acteur ou d'actrice pour interpréter des rôles sexuels sur une scène ou devant une caméra. Existe-t-il des concours pour des troupes de comédiens amateurs ? ».

Antoine-Dijon

— Si telle est votre vocation, informez-vous sur les différents aspects de ce genre de théâtre dont la seule formation s'effectue sur les planches.

UN LIVRE A METTRE SOUS CLEFS

ENCYCLOPÉDIE PHOTOGRAPHIQUE DES PRATIQUES SEXUELLES

170 documents photographiques posés par un couple **entièrement** NU (dans toutes les positions intimes de leurs rapports sexuels) des centaines de témoignages véridiques et parfois choquants, 18 chapitres, réalisés sans fausse pudeur, font de ce MANUEL un guide indispensable au bonheur et à la RÉUSSITE SEXUELLE du couple.
Il explique clairement chaque baiser, chaque attouchement, chaque zone érogène du corps, ainsi que les techniques insoupçonnables afin d'emmener votre partenaire au summum de la jouissance et du plaisir sexuel.

Un fort volume 13,5 x 21
170 PHOTOS-INTÉGRALES
256 pages, Prix **60 F**

à retourner à :
ÉDITIONS CINEDD
12, avenue Desgenettes
94100 St-MAUR-des-FOSSÉS

Je désire recevoir sous envoi clos et discret, votre ouvrage, contre la somme de 60 Frs plus 9 Frs de frais de port recommandé.

Nom .....
Prénom .....
N° ..... Rue .....
Code postal ..... Ville .....
Ci-joint le montant de mon règlement
60 Frs + 9 Frs de port recommandé
☐ mandat lettre
☐ chèque bancaire ou postal
☐ au facteur + 16 Frs
☐ pour l'étranger règlement comptant par mandat international + 30 Frs de port.
☐ Catalogue couleurs contre 5 Frs timbres.

Signature

EROTISME... beaucoup plus !

interdit aux mineurs
documentation gratuite
livres.revues
gadgets.films
importations
sweden_danmark

EDITIONS PIERRE YVON
57 rue des entrepreneurs
75015 Paris
joindre 5 timbres

serv. cl.
envoi discret

« J'ai 25 ans et j'adore faire l'amour, mais à chaque fois que je pénètre une femme, je suis pourtant en érection, mais j'éjacule de suite. Je ne peux pas dire que cela me soit désagréable, au contraire. J'éprouve un léger plaisir. Hélas, après, et à chaque fois ma maîtresse se plaint de ne pas ressentir d'orgasme. J'en ai discuté avec un vieil ami d'enfance qui m'a précisé que quelque chose devait clocher, mais qu'il ne savait pas comment je devais faire afin de solutionner ce qui me cause de graves déboires dans ma vie affective. J'ai essayé à plusieurs reprises de me retenir pour éjaculer en faisant jouir ma compagne, mais je n'y arrive pas. Depuis je me pose des questions, je réfléchis pour trouver un remède. Je me suis débrouillé pour chercher des trucs, des combines capables d'atténuer ces troubles. En cela je remercie « Club » qui donne d'utiles conseils. J'ai réussi à faire jouir trois fois ma petite amie. Ceci m'a évité une rupture douloureuse vu que nous ne nous sommes pas quittés depuis l'adolescence. Malgré tout, même en me concentrant j'obtiens déjà une amélioration sensible. J'aimerais progresser plus rapidement. Peut-être êtes-vous au courant de nouvelles techniques qui permettent de s'épanouir. Je sais que les conseils ne s'adressent pas à des gens souffrant de troubles sexuels, mais plus à ceux qui ont besoin de connaissances en ce domaine. Mais j'espère que vous répondrez à ma lettre. J'y mets de très gros espoirs ».

Jasmin. Asnières.

En effet, la décontraction en matière sexuelle permet de temps à autre de débloquer des situations, mais lorsque tout cela ne suffit pas, tachez d'avoir recours à des techniques d'épanouissement, ce sont des techniques de groupe dont nous avons déjà parlé dans un article consacré aux cliniques sexuelles des U.S.A.

SOLUTIONS

Horizontalement

1. Érotiques. 2. Roucoulade. 3. Es - HUA - VFL. 4. Simarre. 5. LE - I.T.T. 6. CR - Keeper. 7. Hémo - Rides. 8. TS. Opéra. 9. Usines - 10. No - UT. 11. Clitoris.

Verticalement

1. Eresichton. 2. Rosières / OC. 3. OU. 4. Tchaïkovski. 5. Iourte. 6. Quarteron. 7. UL / PIPE. 8. Eau - Pédés. 9. S.D.F. - R.E.R. - US. 10. Élue / Saut.

ADRESSES MODE.

Boy
153, Kings Road

Defiance
Beaufort Market
374 Kings Road

Seditionaries
430, Kings Road

Fruit Fly
311, Kings Road

Body Shop
239, Kings Road

Chez vous en SUPER 8 — Couleurs — 60 m —

HARD FILMS

Réservé aux Adultes — Classés X

Réf	SÉLECTIONNÉS POUR VOUS Des FILMS d'une haute QUALITÉ pour AMATEURS AVERTIS à la recherche de la PERFECTION.
1	DÉSIR NOIR : Une splendide noire aux mensurations exceptionnelles — 3 hommes — Audace et gros plans.
2	TÉLÉPHONE SERVICE : Service à la carte ! Le client est attendu les extras sont compris dans le prix — 5 modèles.
3	LES POUPÉES : Oisives, belles et libres elles vous donnent un spectacle de choix. 4 modèles.
4	FRIANDISES FRANÇAISES : Servis par deux ravissantes lesbiennes et dégustées avec plaisir par leur partenaire.
5	AGACERIES : Laissez-vous prendre au charme envoutant des soubrettes ardentes et perverses de ce film.
6	SEINS : Festival de grosses poitrines et utilisation d'instruments surdimensionnés. 4 modèles.
7	ERIKA : En Amazone bottée elle adore se plier à toutes les exigences du mâle. Elle est merveilleuse.
8	LES BAISEUSES : En vedette, une splendide rousse au corps troublant, créature lassive se donnant à un splendide noir.
9	L'AUBAINE : Une autostoppeuse à la frimousse vicieuse un festival de sodomie — 2 personnages.
10	LASCIVITÉS : Dans ses rêves elle s'exhibe en savant deshabillés et danse sensuellement en bottes.

Possibilité de se constituer une FILMATHÈQUE et de pratiquer des ÉCHANGES.
Renseignements et conditions sur demande.

BON DE COMMANDE

Tous nos films sont garantis et seraient échangés en cas de non satisfaction — Présentation soignée —
PRIX : 1 Film 250 F
3 Films 600 F

Veuillez m'expédier rapidement un exemplaire des films suivants :

Je certifie être majeur et averti
Ci-joint la somme de :
CB ☐ C.C.P. ☐ mandat ☐
Contre remboursement et étranger ajouter 10,00 F
Signature :

NOM .....
PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
Code Postal .....

Disponible : Luxueux Catalogue 44 pages couleurs — 100 films — 30,00 F déduit à la 1re commande.

Retournez votre commande à :
ÉDITIONS DU SIGLE
76, Allées J.Jaurès
31000 TOULOUSE

"OFFRE SPÉCIALE LINGERIE" - BON DE COMMANDE

Qté	NOM DE L'ARTICLE	TAILLE mannequin	VOS MENSURATIONS EN CENTIMÈTRES Tour de poitrine / Tour de hanche	PRIX T.T.C.
Veuillez rajouter le forfait (France) pour frais d'emballage et d'expédition sous pli discret				**20,00 F**

Ci-joint mon règlement à l'ordre de « N.E.W. » que j'adresse à :

par ☐ chèque bancaire
☐ mandat-lettre
☐ chèque postal

du montant total de la commande :

C.C.T. INTERNATIONAL
Tour Montparnasse
33, avenue du Maine
75755 PARIS Cedex 15
B.P. 161

NOM ..... Prénom .....
(en lettres capitales s.v.p.)
Adresse .....
Code postal | | | | | | Ville ..... *Signature*

new lingerie sélectionnée

pour vous

MARILYN
Déshabillé « audacieux » transparent, en nylon blanc, bordé de dentelle et marabout.

Le déshabillé : 200 F

LADY JANE
Guépière « grand-mère » en SATIN rouge renforcé, garnie dentelle. Jaretelles amovibles et bas fins en nylon assortis.

Prix : 390 F.

DUO
Parure « 4 pièces » très sensuelle en SATIN noir :
- soutien-gorge 1/4 de seins préformé.
- Mini-culotte avec attaches rubans.
- Porte-jarretelles garni dentelle.
- Bas nylon noir.

L'ensemble : 240 F

CAROL
Baby doll « dévastateur » avec mini-culotte assortie en nylon diaphane noir et dentelle.

Prix : 150 F

POUSSY
Ensemble « coquin » en nylon mauve avec ouverture sur les seins et culotte fendue.

Les deux pièces : 180 F

Lisez le bon de commande pour un meilleur service.

Pacer
une compacte
d'American Motors

(photo Jean Charles)

Jean-Charles

28, rue Cl.-Terrasse - 75016 Paris - Tél. : 524.43.33